John H. Golton
May 1876
(A Rose)

ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES
DE
LA METTRIE.

ŒUVRES

PHILOSOPHIQUES

DE

LA METTRIE.

NOUVELLE ÉDITION,

Précédée de son Éloge,

Par FRÉDÉRIC II, Roi de Prusse.

TOME TROISIEME.

A BERLIN,

Et se trouve à PARIS,

CHEZ CHARLES TUTOT, Imprimeur,
rue Favart, N°. 427.

1796.

ÉPITRE

A

MON ESPRIT,

OU

L'ANONYME PERSIFLÉ.

ÉPITRE

A MON ESPRIT.

En vérité, mon eſprit, c'eſt dommage que vous ayiez tant de défauts, car on dit que vous n'êtes pas ſot; c'eſt dommage que vous participiez à cette légereté de ſtyle, qui dans le moins ſuperficiel de vos ouvrages eſt portée au plus haut point : car autant elle eſt aimable, autant elle rend l'eſprit peu conſéquent. De là vient que vous raiſonnez ſi mal : riche en imagination, on en convient, mais pauvre en jugement, & je ne doute point que quelque jour on ne vous montre en quel lieu de vos écrits il ſe fait deſirer. Vous êtes trop vif, mon ami ; vous penſez comme vous écrivez, trop vîte. Par quelle fatale ſympathie, votre imagination va-t-elle auſſi vîte que vos doigts ! qui pis eſt, cette partie phantaſtique abſorbe toutes les autres, comme dans ſon tourbillon. Vous avez vos raiſons, comme on voit, pour faire conſiſter l'ame dans cette ſeule partie, puiſque les autres vous manquent. Vous tranchez cependant du philoſophe. Petit philoſophe, en tout cas ; & vive Dieu ! comme Deſcartesvous traiteroit, s'il reſſuſcitoit, vous & la généreuſe protection que vous vous êtes

donné les airs de lui accorder ! vous vous mirez dans vos ouvrages, comme un pere tendre dans un enfant bien tourné. Rendez-vous juſtice : vous n'êtes qu'un cerveau brûlé, où tout ſe calcine, rien ne mûrit : nulles idées ſuivies, point de vues profondes ; on peut dire que vous ne marchez point & ne faites que ſauter. On peut encore vous comparer à une terre qui produit des fruits précoces, mais cruds ; nouveaux, mais pernicieux. Enfin il y en a qui, par une raiſon que Boileau nous a donnée, diſent que vous êtes fou ; fou non ſérieux, par bonheur pour la ſociété ; mais gai, qui, ſans ceſſer de l'être, s'eſt fait une armée d'ennemis, compoſée, comme dans une aſſemblée d'états, de la nobleſſe, du tiers état & du clergé. Pourquoi ? Oh ! la belle raiſon ! Pour une reine décriée, ſi elle fut jamais reine, la vérité. Peut-on faire un ſi mauvais uſage de la raiſon ? Tous les moyens qui tournent le dos à la fortune ne ſont-ils pas des abus de l'eſprit ? Pourquoi avez-vous fait, par exemple, pour citer une de vos folies, l'*homme-machine ?* Dites-le nous en confidence ; ſeroit-ce pour la vanité d'imprimer ce que les gens ſenſés, ce que tous ceux qui voient le train de ce monde, ſe diſent à l'oreille ? Il faut cependant vous pardonner, quels que ſoient vos motifs ; vous avez été forcé de les avoir & de les ſuivre. « Mais quand pouvez-vous ? ſi votre machine eſt

» montée à penſer ainſi & non autrement; & la » rendra-t-on reſponſable de ce que d'autres ma- » chines lui applaudiſſent, & trouvent fort ſpi- » rituelle une hypotheſe qui n'a pas le ſens com- » mun » ?

Vous voyez que je vous fais généreuſement trouver dans votre matérialiſme, « matiere d'ex- » cuſer votre extraordinaire procédé. Libre néan- » moins (ſi vous le permettez), libre au parti » contraire de faire des vœux, pour que des ma- » chines qui penſent & ſi légerement & ſi de tra- » vers, ſoient portées machinalement à renfermer » en elles-mêmes leurs belles penſées ; & à s'y » complaire ſeules, ſans avoir la démangeaiſon » de dogmatiſer ; ou ſi elle leur prend, & les fait » quelquefois s'elever au-deſſus de l'horizon, qu'on » ait bientôt la ſatisfaction de les voir ſe replonger » dans leur ſphere ».

Vous faites l'eſprit fort, & vous n'êtes qu'un eſprit foible, facile à terraſſer. Savez-vous com- bien peu de choſes il faut pour vous confondre ? *Une* couple des *premieres* & des plus ſimples re- gles de logique, je ne dis pas de l'admirable & ſéduiſante *Logique des vraiſemblances*, mais de celle du premier pédant de quelque univerſité : à condition cependant que j'ajouterois pour renfort « une définition claire & diſtincte de ce que c'eſt

» que qualité, de ce que c'eſt que quantité, & de » ce qu'on entend par ſubſtance ».

Je ne ſais ſi vous entendez mieux ce jargon que le précédent; car moi qui vous le tiens, je n'y vois que ce qu'on appelle galimathias ou amphigouri. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'à l'aide d'un pareil verbiage, il ne tient qu'à vous d'être auſſi orthodoxe qu'un ſot, ou l'anonyme.

Vous n'avez, dites-vous, aucune idée de ſubſtance. L'ignorant! & ignorant d'autant plus à plaindre, qu'il eſt préſomptueux. Je ſuis ſûr que vous compoſez vos ouvrages ſans le ſecours de qui que ce ſoit: que vous oſez faire imprimer ce qui vous paroît raiſonnable ou évident. C'eſt un grand malheur, que de s'obſtiner à ſe conduire de la ſorte. Si vous daignez vous abaiſſer juſqu'à en conſulter d'autres, ſur-tout des théologiens, car ce ſont de grands philoſophes, vous auriez une *notion claire* de ce qu'on nomme *ſubſtance*, & vous reviendriez de bien des erreurs où vous êtes.

Vous donnez à tout un nom impoſant, qui n'en impoſe qu'au vulgaire : celui de la liberté philoſophique. Libertinage d'eſprit, vous dis-je. Et ne pas mettre le cœur même de la partie, c'eſt une grace qu'en conſcience un dévot ne peut vous faire.

Il s'agit vraiment bien de liberté, quand on oſe toucher à la pierre fondamentale de la reli-

gion ! Elle veut abſolument (telle eſt ſa manie), que l'homme ſoit libre ; mais comme une jolie femme qui nous a ſubjugués par-tout, excepté avec elle.

Quoi ! vous ne croyez pas tout ce que chante votre curé ? Vous *uſurpez le nom* de philoſophe, *ſans en avoir l'effet.* Lorſqu'au lieu de voltiger, comme vous faites, ſur la ſurface de la philoſophie, on la creuſe, on l'approfondit ; alors la nature mieux connue, & par elle, ſon auteur, loin de détourner de la religion, y conduit néceſſairement & directement. Qui a dit cela ? Bacon, Locke, &c. Eh ! laiſſez-là ces petits génies qui réduiſent clairement tant de prétendues démonſtrations à leur juſte valeur, c'eſt-à-dire à O : & croyez-en ſur leur parole d'honneur des auteurs d'une autorité auſſi grande, des écrivains auſſi *profonds*, que des Anglois.

Appliquez-vous donc plus ſérieuſement à l'étude de la nature ; alors nous aurons lieu d'eſpérer qu'un jour peut-être, & moins ſuperbe, & moins ignorant, vous abjurerez enfin un ſyſtême qui fait frémir les préjugés. Que dis-je ! le jour qu'il parut, la ſacro-ſainte théologie en trembla juſques dans ſes fondemens, & les chapeaux larges & plats par-devant de tous ces ſcaramouches, ou pantalons que le peuple reſpecte, furent mis plus de travers que jamais.

Voici une recette qui vous épargnera bien des veilles & des travaux : elle eſt courte.

Prenez un de ces morceaux de papier mou, auſſi agréable qu'utile aux beſoins des connoiſſeurs ; & avant d'en faire uſage, liſez : c'eſt ici le ſecret, non de la philoſophie, mais de l'égliſe. « La ma-» tiere organiſée eſt toujours matiere, & par con-» ſéquent ne peut produire le penſer ». Rare & merveilleuſe conſéquence ! Vous êtes, mon eſprit, *de beaucoup trop léger* pour en ſentir la juſteſſe & la ſolidité, & *pour faire des réflexions auſſi profondes !*

Ah ! mon ami ; car ſoit que vous voyez des originaux, ou que vous liſiez leurs plus froides & plus mauſſades productions, vous me faites d'autant plus rire au nez des gens, qu'ils ſont plus graves : Vous, avec qui ma perſonne iroit plutôt à la Baſtille, que mon nom ne ſeroit cité avec éloge par un théologien ; doux charme de ma vie & toute ma reſſource enfin, que je ſuis fâché de vous voir, au lieu de tête, je ne ſais quel vaſe ardent, où le mercure & les ſels qui vous compoſent ne peuvent ſe fixer ! Ils ne ſont pas à la vérité tout-à-fait auſſi inſipides que les pointes & les critiques & les ſatyres de ceux qui vous ont honoré de leur pieuſe haine ; mais ils ſont de beaucoup, on ne ſauroit trop vous le répéter, oui *de beaucoup trop légers* & trop volatils. Vous avez beau

faire, tous les gens lourds ont reconnu d'abord le *léger auteur*; vous ne paſſerez jamais pour un bon eſprit; vous n'êtes ni aſſez ſérieux, ni même, j'oſe le dire, aſſez ſot. On vous prouvera que vous n'avez fait qu'une ſeule fois trêve à tant de légereté; c'eſt lorſque vous avez montré cette pénible exactitude qu'on a remarquée dans le parallele frappant que vous avez fait de l'homme & de l'animal. On le ſait: ces deux eſpeces du même regne ſe reſſemblent parfaitement, ſi ce n'eſt qu'on veuille dire que la figure d'un ours n'eſt pas tout-à-fait celle d'une jolie femme; & il eſt évident que l'intelligence de l'un ne differe que de quelques degrés (ſi conſidérables qu'on voudra) de l'intelligence de l'autre. *Concluſions forcées* cependant, ne vous en déplaiſe, mon eſprit, toutes celles que vous avez ſi clairement & ſi laconiquement déduites de l'analogie de l'organiſation, & des opérations animales! Il falloit être auſſi ruſé que votre compatriote, c'eſt-à-dire, laiſſer tirer aux autres de ſi dangereuſes conſéquences. Deſcartes a montré la plus prudente adreſſe; & vous n'êtes, car il faut que je vous gronde, qu'un franc étourdi. Ce grand philoſophe a dit, l'animal eſt ainſi fait; l'homme eſt ainſi fait: il a montré les deux tableaux; mais il n'a pas dit: voyez combien ils ſe reſſemblent! Au contraire, il s'eſt fort bien paſſé d'ame dans les animaux pour expliquer leurs mou-

vemens, leurs ſentimens, & toute l'étendue de leur diſcernement; mais il ne s'en eſt point paſſé dans l'homme: il a voulu paroître orthodoxe aux yeux du peuple, & philoſophe aux yeux des philoſophes. Je ſais que cette ame de nouvelle fabrique, différente de l'ame ſenſitive, eſt un hors-d'œuvre inutile, hors-d'œuvre de parade & d'orgueil; que la nature n'a point apprêté; aliment creux, dont les bons eſprits ne ſe repaiſſent point; roman ſacré dans l'hiſtoire naturelle de l'homme; mais enfin c'eſt une poudre qu'il falloit jeter aux yeux de vos antagoniſtes. Le peu de cas que vous faites des poudres prouve bien que vous n'êtes pas médecin.

Mais que dis-je! ni vous, ni moi, peut-être, n'entendons Deſcartes; & c'eſt aux miniſtres du ſaint évangile à nous l'expliquer: tout leur a été révélé, juſqu'à l'action des reſſorts de la machine humaine. *Riſum teneatis amici.*

A propos de machine, vous me permettrez de vous dire que vous n'en avez pas la moindre idée. Avez-vous vu celle de Vaucanſon & de ſes rivaux? Oui. Eh bien! vous imaginez qu'un homme parle & joue de la flûte, comme un perroquet & le flûteur! vous penſez qu'on peut rélever, tendre ou relâcher à ſon gré une *ame immortelle*, comme des cordes de violon! Vous ſeriez même tenté de croire qu'on pourroit faire une machine qui parlât;

ce que l'art a fait, vous fait concevoir tout ce qu'il pourroit faire. Mon ami, vous êtes dans l'erreur : on peut bien *parler ſans langue*, mais non ſans ame. Pour faire une machine capable de parler & de penſer, il faudroit donc être à l'affût d'une ame, lorſqu'en je ne ſais quel temps, & je ne ſais comment, elle vient ſe nicher *incognito* dans nos veines; au moment meme, la prendre au vol, comme un oiſeau, & l'introduire par quelque voie dans la machine dont il s'agit; car n'eſt-ce pas ainſi que les choſes ſe paſſent dans l'homme, ſelon les ſavans théologiens.

Oui ſavans, mon eſprit. Vous avez beau dire qu'en faiſant deux ſubſtances dans l'homme, & une ſeule dans l'animal, ils ſe jettent par-là dans un vrai cul-de-ſac; qu'ils *tombent dans Scilla* pour *éviter Caribde*; s'ils n'étoient pas auſſi éclairés que je le dis, ſi leurs études n'étoient pas fortement liées à la philoſophie, oſeroient-ils s'ériger en juges des philoſophes, eux qui ſont ſi modeſtes ?

Mais j'ai peur qu'on ne m'accuſe moi-même de les perſiffler, comme vous faites. Peut-on en effet auſſi gaiement manquer de reſpect à d'auſſi graves perſonnages ? Tel eſt le danger de vivre en mauvaiſe compagnie : mon eſprit, vous me perdez. Savez-vous que ces meſſieurs ſont de fort bons chrétiens, mais des ennemis redoutables, pour qui tout eſt égal, le faux & le vrai ? En voulez-vous

la preuve ? Ils prétendent que ſur les traces de ce benêt ſi géométriquement ténébreux, vous avez formé, monſieur l'eſprit fort, un labyrinthe d'athéiſme, tortueux, obſcur, avec cent mille portes d'entrée, comme le ſien, ſans en avoir une de ſortie. Si cela eſt, ſi vos écrits ſont un nouveau dédale, où le fil de la raiſon ne conduiſit jamais, ſi vous êtes, en un mot, ſectateur du propre ſyſtême de Spinoſa, vous méritez ſans contredit le nom qu'on vous donne de *pitoyable & embrouillé perſonnage*; mais ſi Spinoſa moderne (ſuppoſé qu'on vous prouve, ce que je ne crois pas, que vous le ſoyez) vous êtes auſſi profond que l'ancien eſt ſuperficiel, auſſi clair, auſſi lumineux, auſſi ſuivi que l'autre eſt rempli de ténebres, juſques dans les nouvelles idées qu'il lui a plu d'attacher aux mots dont il s'eſt ſervi : ſi enfin c'eſt par une toute autre voie que vous avez été forcé d'arborer les mêmes étendards, quel nom donner à votre tour à un auſſi plat bavard que votre prétendu antagoniſte ? On dit plus encore : vous avez dû, parlant à lui-même, vous avouer franchement Spinoſiſte. Calomnie, dites-vous : tant pis, mon cher; car on n'en croira rien; une bouche ſacrée purifie l'impoſture, comme Socrate les lieux qu'il habitoit.

Je paſſe, mon eſprit, auſſi vîte que l'anonyme *aux ſalutaires concluſions de votre ouvrage*. Je

ſuis fâché avec lui qu'un peu de bon grain ſe trouve mêlé avec tant d'ivraie. Il eſt difficile de dire lequel on doit préférer, ou du bonheur des citoyens puiſé dans la ſource impure du matérialiſme; ou de leur malheur, coulant d'une ſource auſſi *claire* que celle du ſpiritualiſme. Un autre vous diroit avec tranſport : Ah ! ſi vous vous égarez, mon eſprit, en faiſant mon bonheur & celui des autres, puiſſiez-vous vous égarer toujours; l'égarement n'eſt alors qu'un nom frivole & ſuppoſé. Un autre vous diroit; on prend pour l'amour de l'ordre, pour vertu & raiſon, ce qui eſt déſordre, vice & folie; il s'écrieroit : ces voies qu'on décore du faux nom de zele & de piété, ne paroîtront-elles jamais ce qu'elles ſont, des voies de ſcandale, de honte & d'iniquité ? Sous le maſque de la religion, le tartuffe, ſi bien joué, ne ſera-t-il jamais découvert avec ſon premier dieu, l'amour-propre, &c ? Mais moi je penſe tout autrement; en ſavez-vous la raiſon ? Vous ne l'auriez jamais devinée : c'eſt que je ſuis un viſionnaire, un fanatique, un cerveau illuminé. Que ne l'êtes-vous un peu, mon cher eſprit ? Au lieu de répondre à de ſots critiques, à un *ſac* d'ignorance & de préjugés, à un homme qui a vu tout l'*homme machine* dans je ne ſais quel livre allemand; enfin, au lieu de vous perdre de réputation dans l'eſprit de la gent terriblement dévote, vous nous donneriez quelque jour un beau

& ſublime traité de immortalité de l'ame, l'unique moyen de vous remettre en grace dans le ſanctuaire. Par ce qui a ſervi à faire paſſer tant de rêveries, (l'algebre) ne pourriez-vous démontrer celle-là? Je crois que le P. Tournemine a donné la ſolution du même problême par la géométrie. Vous ignorez, dites-vous, ce que ſavent tant de gens bornés: vous aurez le plaiſir de l'apprendre. Si vous le ſaviez, vous n'auriez, comme Paſcal, que celui de le mépriſer. Adieu, mon eſprit, ſoyez, s'il ſe peut, moins grave, & croyez que la bonne plaiſanterie eſt la pierre de touche de la plus fine raiſon. Je vous ſouhaite, au reſte, & à l'anonyme, la bonne année, accompagnée, comme le ſera vraiſemblablement ce perſiflage, de pluſieurs autres.

LA VOLUPTÉ

PAR

MR. LE CHEVALIER DE M***,

Capitaine au régiment Dauphin.

Scribere jussit amor.

A MADAME

LA MARQUISE DE ***.

C'est votre ouvrage que je vous offre ; votre seule idée m'a inspiré ; je lui dois tout ce qu'il y à de plus délicat & de plus séduisant dans cet essai. Vous vous y reconnoîtrez, vous y lirez avec plaisir l'histoire de nos amours. J'en ai voulu laisser des traces publiques, pour me rappeler, si j'ai le malheur de ne pas vous aimer toujours, combien vous m'avez été chere, dans un temps où mon cœur épuisé ne sentira peut-être plus rien. Il est des momens, vous m'aimez trop pour ne pas les connoître, où la force de l'imagination représente si vivement à l'esprit un objet adoré, qu'on croit le voir & être avec lui : que dis-je ! on le voit, on lui parle, on le touche, on le trouve sensible, on rend hommage à tous ses charmes. C'est dans ces heureux momens, que souvent l'illusion m'accorde de plus grands biens, que la réalité même. Quels transports, quelle tendresse, quelles caresses vous recevez, vous rendez à votre amant ! l'honneur, la raison, toutes ces belles chimeres, que vous respectez aux dépens de nos plaisirs, s'évanouissent enfin. Pourquoi mettez-vous des bornes à mon

bonheur ? Se peut-il qu'un mortel dans vos bras, forme encore un deſir ? La volupté en gémit, les ſentimens du cœur ne peuvent lui ſuffire, ſon empire eſt fondé ſur les dernieres faveurs : il faut que tous les plaiſirs des ſens ſoient réciproquement mêlés & confondus avec nos ames, pour qu'elles goûtent les plus délicieux tranſports.

C'eſt ainſi qu'un cœur tendre & affligé cherche à ſoulager les maux que lui cauſe votre abſence : malheureux cependant, après vous avoir fait connoître la volupté, de ne pouvoir aujourd'hui vous en offrir que la peinture.

LA VOLUPTÉ.

LOIN d'ici, beaux eſprits, précieuſement néologues & puérilement entortillés : loin d'ici, vil troupeau de ſerviles imitateurs d'un modele encore plus froid que vous : votre art trop recherché ne me conduiroit qu'à des jeux d'enfans, que la raiſon proſcrit, ou à un ordre inſipide que le génie méconnoît, & que la volupté dédaigne. Vous ſeuls pouvez divinement m'inſpirer, ô vous heureux enfans de la volupté, vous que l'amour a pris ſoin de former lui-même, pour ſervir à des projets dignes de lui, je veux dire, au bonheur du genre humain; échauffez-moi de votre génie, ouvrez-moi le ſanctuaire de la nature, éclairé par l'amour. Nouveau, mais plus heureux Prométhée, que j'y puiſe ce feu ſacré de la volupté, qui dans mon cœur, comme dans ſon temple, ne s'éteint jamais.

Voltaire, ſois mon premier guide : tu avois trop d'eſprit pour ne pas être voluptueux, pour ne pas préférer le ſentiment à l'eſprit, comme l'eſprit à la beauté même. Peintre favori de la nature, tu en ſaiſis tous les mouvemens, tu en connois les charmes : chez toi la volupté noble, pour ainſi dire, polie,

décente, n'a rien de groſſierement laſcif ; épurée par la délicateſſe, toute en ſentiment, elle ſeduit le cœur par l'eſprit, qui les fait valoir. Oui, c'eſt elle, c'eſt cette volupté des honnêtes gens, qui a répandu ſur tes ouvrages cette ame qui nous touche, nous émeut, cette expreſſion attendriſſante qui donne aux arts les graces inimitables du ſentiment. Beaux arts, aimables enfans, dont le ſéjour & le pere eſt à Paris, je vous reconnois à peine en d'autres climats, mais je vous adore, élevés par Voltaire.

Que j'aime à te voir peindre ce vuide affreux d'un cœur ſans tendreſſe ! Non, rien ne peut le remplir ; tous les goûts, tous les arts, rien, tu dis vrai, rien ne peut remplacer l'amour. Mais pour exprimer comme toi la triſte ſituation d'un cœur, qui ſe voit forcé de quitter le dieu qui l'a quitté, d'un cœur, helas ! qui ne peut plus aimer, il faudroit la ſentir de même. Quels regrets plus vifs que les tiens ! Plaiſe à l'amour, qui en aura été touché, de te faire encore quelquefois ſentir les approches du plus reſpectable des dieux, ſigne conſolateur d'une amante éperdue, & telle, qu'au nautonnier alarmé, ſe montre la brillante étoile du matin.

Sainte-Foi, j'aime auſſi la volupté de ton pinceau ; il étoit digne de peindre l'amour & les graces : mais pourquoi faut-il que ton exemple & tes ſuccès

m'apprennent qu'il n'eſt pas poſſible d'être long-temps voluptueux ?

Crébillon, voluptueux auſſi délicat que laſcif, quelle foule de beaux eſprits, l'art de ſentir, le goût du plaiſir raſſemble autour de toi ! L'admiration eſt le moindre des ſentimens que tu leur inſpires. Mais connoitrois-tu ſi bien le cœur des femmes ? Aurois-tu peint à la poſterité celles de ton ſiecle, avec des couleurs ſi voluptueuſement cauſtiques, ſi le plaiſir, le plaiſir même, qu'elles t'ont donné, ingrat, ne t'eût éclairé ſur des défauts précieux à l'amour.

Moncrif, la volupté te revendique ; on t'a injuſtement comparé à ces chymiſtes ruinés, qui ont la fureur de nous enſeigner le ſecret de faire de l'or : le bonheur que tu as d'être aimé d'un grand miniſtre, t'a fait croire qu'il y avoit un *art de plaire*. Peintre charmant des plaiſirs de la jeune *Aurore* & des regrets du vieux *Titon*, tu mériterois de recommencer ton cours, pour avoir ſi bien décrit l'amour & ſes douceurs. Ah ! ſi Jupiter t'accordoit de nouvelles années, ſans doute, tu ſaurois bien les reperdre, mais dans les plaiſirs, mais moins vîte, que cet amant prodigue ! meilleur économe des faveurs du plus grand des dieux, tu ménagerois la vigueur de ta jeuneſſe, pour prolonger ta félicité.

Voluptueux de toutes les ſaiſons, que tu ſais

corriger & embellir, apôtre & rival d'*Ovide*; gentil *Bernard*, quand donc veux-tu lui donner en public tes leçons dans *l'art d'aimer?* Mais ſi c'eſt un art impoſteur, que je l'ignore toute ma vie. Non, je ne tromperai point un objet qui me rend heureux, ſi ce n'eſt pour le rendre plus heureux lui-même.

Greſſet, pourquoi garder ſi long-temps le ſilence? en continuant de nous décrire la volupté, ne ſera-ce pas la ſentir toi-même? Qu'importe, ſi ton cœur eſt heureux, que ton eſprit en ſoit énervé? Peins-nous juſqu'aux plaiſirs, qui ſe mêlent aux pavots de Morphée: peins-nous ces ſonges toujours trop courts, où rien ne diſtrait l'ame enivrée de la plus pure volupté; dis ſi la réalité même fait plus d'impreſſion ſur les ſens. C'eſt ici la preuve que le bonheur n'eſt qu'une illuſion agréable, une heureuſe façon de ſentir, qui dépend de l'imagination. Mais que ton pinceau prête des couleurs aimables à cette vérité. Tu ſais que

» *Souvent en s'attachant à des phantômes vains,*
» *Notre raiſon ſéduite avec plaiſir s'égare,*
» *Qu'elle-même jouit des objets qu'elle a feints,*
» *Que cette illuſion pour un moment répare*
» *Le défaut des vrais biens, que la nature avare*
» *N'a pas accordés aux humains.*

Mais plus poëte que Fontenelle, ſois auſſi philo-

ſophe que lui : fonds la glace de ſes idées, ſans qu'elles perdent rien de leur juſteſſe ; animes enfin, donnes la vie aux objets, même les plus fantaſtiques : l'imagination voluptueuſe attend de toi ſon triomphe.

Et toi, *Bernis*, convive aimable & décent, qui fais oublier l'indécent *Grécourt*, tu es plus propre à inſpirer le goût du plaiſir, qu'à convertir les incrédules ; lis-nous ces vers charmans, que t'ont dictés de concert les graces & la volupté, & qui, préſentés par *Cypris*, t'ont élevé à un rang, que tu dois peut-être en partie aux ouvrages d'amour, qui ont ſu plaire à la déeſſe.

Toi-même, cher FRÉRON, que veux-tu faire à pareil prix de la mauvaiſe ſucceſſion d'un prêtre encore plus mauvais qu'elle ? Crois-moi, laiſſe critiquer les eſprits froids qui ſont ſans talens : connois-toi mieux, cedes au beau feu de ton imagination poëtique ; qu'il te ſerve à te bien peindre à toi-même les beautés de LUCRECE, comme le nouveau traducteur de PÉTRONE, s'étoit ſans doute pénétré de celles de ſon auteur. Pour bien traduire LUCRECE, il ſuffit d'être, je ne dis pas meilleur philoſophe que toi, mais auſſi mauvais phyſicien que lui. Mais pour invoquer l'amour d'une maniere digne de ce dieu & du poëte qui l'a chanté, pour rendre en beaux vers les magnifiques deſcriptions d'un écrivain, qui s'ex-

primant toujours avec force, n'a pas toujours dédaigné l'harmonie, il ne faut rien moins que l'impétuosité de ton génie, & de ton goût pour les plaisirs voluptueux; & c'est ici principalement que tu dois te montrer plus EPICURIEN, que l'auteur même.

Toi-même encore, PIRON, fais voir que le rival obscene du célebre auteur de *l'ode à la fortune*, connoît plus d'un chemin pour arriver à l'immortalité : mets un frein à cette imagination fougueuse & trop grossierement lubrique; peins-nous VÉNUS, non la Cynique, non dans ces jours de luxure, où elle sollicite impudemment *Priape*, à la face de tous les dieux, mais dans ces momens de modestie piquante, où portant une ceinture de gaze, qui couvre en partie son beau sein, on la prendroit pour la volupté même; surtout lorsque tenant à la main les loix & les fastes de son *école*, elle chante ces vers, plus dignes de l'amour, que de la *folie*.

» *Venez tous, venez faire emplette,*
» *Je vends le secret d'être heureux,*
» *Je sais dispenser ma recette*
» *Par les plaisirs & par les jeux.*

Mais quoi, je t'oubliois, charmant abbé? Avec quel plaisir je reconnois ton ombre immortelle,

à la volupté qui la fuit ! Quittes, je t'évoque du ſein des morts, quittes ces champs toujours verds, & l'éternel printemps de ces jardins fleuris, riant ſéjour de ces ames tendres & généreuſes, qui ont joint le plaiſir délicat de faire des heureux, au talent d'être heureuſes. Enivré des joies les plus pures, s'il t'eſt poſſible, reprends ta premiere forme, pour mieux les ſentir encore ; ou ſi tu ne peux quitter les *la Farre*, les *la Faye*, les *Chapelle*, & autres mânes aimables, auprès de qui la plus douce ſympathie t'enchaîne pour jamais, qu'il naiſſe de ta cendre un autre toi-même, qui m'apprenne à venger l'amour du culte indifférent de la plupart des mortels.

Muſes, graces, amours, qui futes les dieux, les ſeuls dieux de CHAULIEU, comme de *Voltaire*, ou rendez-le à mes tranſports, ou daignez être les miens ! Sans vous, ſans votre adorateur, comment peindre ces jouiſſances parfaites, ces contentemens, ces extaſes d'une ame éperdue, dont la tendreſſe ſurpaſſe encore les tranſports ? Le vainqueur de l'Inde a cent fois chanté *les glous glous de la bouteille.* Je veux dire ceux de l'amour, incomparablement plus délicieux. Toi, qui les as ſi ſenſiblement goûtés, durant le cours de la plus agréable vie, trop aimable voluptueux, comment rendre ce qu'il y a de plus ſenſible dans les amours des tendres colombes ? Comment expliquer cette eſpece

de *philtre naturel*, qui paroît tenir du miracle ? Par quel prodige laiſſe-t-il paſſer l'ame de l'amant, pour recevoir en échange l'ame de l'amante ? Par quelle incroyable vertu, ces ames, après avoir mollement erré ſur des levres chéries, aiment-elles à couler de bouche en bouche, & de veine en veine juſqu'au fond du cœur ? Y chercheroient-elles la ſource du bonheur, dans des ſentimens plus vifs ! Quelle eſt cette divine, mais trop courte métempſycoſe de nos ames & de nos plaiſirs ?

Charmes magiques, amans de la volupté, myſteres cachés de Cypris, ſoyez toujours inconnus aux amans vulgaires ; mais pénétrant tous mes ſens de votre auguſte préſence, ſi je ne puis imiter les graces voluptueuſement négligées de *Chaulieu*, ſi je ne puis prendre le ſublime eſſor de *Pindare*, ou de *Milton*, donnez-moi la magnificence du pinceau Anglois, pour peindre *Cythere*, comme il nous a tracé les délicieux jardins *d'Eden*.

Qui que vous ſoyez enfin, tendres ſectateurs de la volupté, ſublimes ou naïfs interpretes de la nature & des ſentimens du cœur, RACINE, LA FONTAINE, ROUSSEAU, ST. EVREMOND, MONTAGNE, mes deux philoſophes, CATULLE, ANACRÉON, TIBULLE, PÉTRONE, OVIDE, MONTESQUIEU ; vous-mêmes, auteurs zélés, qui pour faire goûter votre morale, n'avez pas dédaigné de l'aſſaiſonner d'une pointe de volupté qui la tue ;

ô vous tous, grands maîtres dans l'art de ſentir, qui avez forcé les graces & les amours à une éternelle reconnoiſſance, ah ! faites que je la partage ! mais que tout l'eſprit dont vous auriez pu abuſer, pour tromper la plus belle moitié du monde, s'il en eſt d'auſſi coupables parmi vous, ne me ſerve qu'à augmenter les plaiſirs. Que je préſide du moins à ceux de ma Céphiſe, avec la même ardeur que je les partage ! le bel eſprit du ſiecle, ſoyez-en ſûrs, ne m'a point corrompu ; ce que la nature m'en réſervoit, je l'ai pris en ſentiment, pour être, s'il ſe peut, digne de vous.

Cependant, s'il ne m'eſt pas donné de vous ſuivre, laiſſez-moi du moins un trait de flamme, qui me guide vers le temple de la volupté, comme ces cometes qui laiſſent après elles un ſillon de lumiere qui montre leur route.

Vous, belles, qui voulez conſulter la raiſon pour aimer, je ne crains pas que vous prêtiez l'oreille à mes diſcours : la raiſon emprunte ici, non le langage, mais le ſentiment des Dieux. Si mon pinceau ne répond pas à la fineſſe & à la délicateſſe de votre façon de ſentir, favoriſez-moi d'un ſeul regard, & l'amour qui s'eſt plu à vous former, fera peut-être en votre faveur, couler de ma plume la tendreſſe & la volupté, qu'il ſembloit avoir réſervées pour vos cœurs. Philoſophe de la fabrique de Chaulieu, attaché

à ſa ſecte par le goût le plus vif, il ne rougira point, je l'eſpere, de m'entendre prêcher ſon évangile, cet art de paſſer agréablement la vie, art de Pſyché, qu'inventa la nature. J'entre en matiere.

En général plus on a d'eſprit, plus on a de penchant au plaiſir & à la volupté. Au contraire il me paroît que dans le commerce du monde, les ſots, les eſprits bornés ſont communément les plus indifférens & les plus retenus. Sans-doute le plaiſir qu'ils ſentent avec peu de vivacité, les emporte rarement au-delà des bornes de la raiſon. Examinez tous ceux qui ſe ſont ruinés pour s'être trop livrés au plaiſir, ce ſont la plupart des gens qui ont autant d'eſprit que peu de conduite.

C'eſt déjà faire l'éloge des écrivains voluptueux : car pour peindre la volupté, il faut la ſentir, & on ne ſent d'une maniere exquiſe ou délicate, qu'à force d'eſprit.

Je partage ces auteurs en deux claſſes : les uns ſont obſcenes & diſſolus, & les autres ſont des maîtres de volupté plus épurée. Les premiers proſtitués à la débauche, donnent dans les excès les plus odieux ; ils écrivent preſque tous conformément à leur liberté de penſer ou à la dépravation de leurs mœurs, & ils trouvent des lecteurs bien dignes d'eux, qui loin de détourner leurs regards,

les fixent avec transport sur la nudité de leurs tableaux, & loin de craindre l'impression de peintures trop licentieuses, s'y livrent éperdument.

Le caractere de ces esprits est de lever le rideau sur les orgies des Bacchantes, de révéler les mysteres les plus impudiques du dieu des jardins, & de ne pas même souffrir l'apparence de retenue, dans ces nymphes qui feignant de ne rien voir, regardent finement Priape, au revers de leurs doigts écartés.

A peine sont-ils entrés dans l'avenue du temple de l'amour, qu'ils commencent par faire main-basse, pour ainsi dire, sur tout ce qui offense leurs regards; dans leur amoureuse fureur, ils déchirent impitoyablement le voile de gaze, qui couvre les appas naissans des plus jeunes bergeres : voulant tout voir sans rien imaginer, se privant du desir même, ils ne croiroient pas avoir peint la nature, s'ils ne la représentoient nue & dans toutes sortes d'attitudes, variées à l'infini par les mains ingénieuses de la lubricité.

Telle est la lascivité de leur imagination, qu'elle ne se repaît que des obscénités les plus révoltantes. Si on les déguise, si on les adoucit, elle tombe dans l'ennui & dans la langueur, comme ces corps vigoureux trop foiblement nourris. Il n'est rien de trop fort pour leurs organes endurcis; il n'y a que les odeurs les plus impures qui puissent y faire

impreſſion, & enfin leur odorat corrompu, comme leur cœur, ſemble avoir regret aux moindres particules, qui ne l'ont pas frappé : c'eſt autant de ſenſualités perdues. Mais encore une fois, toutes couvertes que ſont les productions de ces écrivains de l'écume la plus luxurieuſe, mille eſprits libertins les aiment & les chériſſent uniquement. A peine ſont-ils ſenſibles à de plus foibles attraits, tandis qu'ils reçoivent avec tout le trouble des plus fortes paſſions, la molle douceur des idées laſcives qu'on leur communique. Admirable, mais dangereuſe ſympathie de l'imagination de deux hommes différens! C'eſt ainſi que le goût du plaiſir, qui eſt un plaiſir lui-même, naît quelquefois de la débauche la plus outrée.

Tel eſt le danger de ces plumes impures, que la vertu la plus aſſurée ſent bientôt qu'elle s'ébranle & chancelle. Le tempérament le plus tranquille & le plus froid ſe trouve peu-à-peu livré à une douce émotion, ſuivie de mouvemens & de deſirs qu'un objet phantaſtique vivement peint, fait quelquefois éclore plus efficacement que la réalité, dont il n'eſt que l'image.

Ainſi plus un livre obſcene eſt bien fait, plus tout y eſt imaginé avec force, plus les couleurs ſont vivement appliquées, plus ces ouvrages ſont ſéduiſans & dangereux, ſur-tout ſi les yeux ſont

frappés par la repréſentation même des horreurs qu'on décrit.

Toute impudique qu'eſt Vénus, elle eſt la mere des hommes & des dieux ; par elle germe & brille la nature, & le monde entier ſe perpétue : évitons ſes charmes, & redoutons ſa puiſſance. Si le plus ſage des mortels ne cherche pas ſon ſalut dans la fuite, qui l'aſſurera qu'il n'aura pas à ſe reprocher d'avoir rendu à la facile déeſſe les hommages les plus groſſiers.

Ces beaux eſprits, qui abuſent des dons de la nature les plus précieux, ne ſe ſoutiennent, ne brillent que par les plus ſales peintures, ne méritent pas d'être ici nommés ! Je ne ſais même ſi je n'aurai point à rougir de m'arrêter un moment à ceux qui, dans ce même genre, ſe ſont montrés plus voluptueux qu'obſcenes, c'eſt-à-dire, qui, au lieu de ſe livrer à une licence effrénée, ont excellé dans l'art de donner aux mêmes objets des couleurs plus douces, & qui enfin ſupprimant toute expreſſion choquante, ont affecté de conſerver une eſpece de dignité dans la proſtitution de leur eſprit & de leurs talens, ſemblables à ces femmes vertueuſes, qui ſavent tomber avec décence, & s'attirer dans leur chûte autant d'hommages du reſpect même, que du plaiſir qui a ſéduit leur cœur. Je ne demande grace, au reſte, que pour Pétrone, qui pourroit la refuſer ?

Avec quelle délicateſſe cet auteur nous expoſe tous les genres de voluptés! Rien ne révolte, rien n'effarouche la pudeur dans ſes écrits; il ſait l'apprivoiſer par un air de retenue, & il la ſeduit enfin par les charmes de ſon eſprit & par la volupté de ſon pinceau. Jamais un baiſer n'eſt donné ſeul; il eſt ſuivi de mille autres baiſers plus doux. Leur feu ſe gliſſe ſecretement dans les veines, l'ame éprouve les mêmes degrés de plaiſir & de ſéduction par leſquels il fait paſſer les objets dont il eſt épris. Que de graces naïves & touchantes s'offrent de toutes parts! Comme il raconte l'hiſtoire de l'écolier de Pergame! Grands Dieux! l'aimable enfant! la beauté ſeroit-elle donc de tous les ſexes? rien ne limiteroit-il ſon empire? que de déſerteurs du culte de Cypris! que de cœurs enlevés à Cythere! la déeſſe en conçoit une juſte jalouſie; eh! quel bon citoyen de l'iſle charmante qu'elle a fondée ne ſoupireroit avec elle de toutes les conquêtes que fait le rivage ennemi? Beau ſexe, cependant, n'en ſoyez point ſi jaloux: ce grand maître des voluptés que vous déſapprouvez, a moins voulu, dans l'excès de ſon raffinement, vous cauſer des inquiétudes, que vous ménager des reſſources contre l'ennuyeuſe uniformité des plaiſirs, que l'inconſtance aime à varier. En effet, combien d'amours, petits ou timides, qui s'effarouchant d'un côté, ont été bien aiſes d'en trouver un autre,

peur

pour ne pas coucher, ou peut-être mourir (car qu'en sais-je ?) à la porte du temple ! Combien d'autres, excités par une simple curiosité philosophique, rentrant ensuite dans leur devoir, ont si bien servi le véritable amour, que pour ses propres intérêts, ce dieu des cœurs, en bon casuiste, n'a pu quelquefois se dispenser de leur accorder conditionnellement une indulgence dont il profitoit.

Vous avez de l'esprit, Céphise ! & vous êtes révoltée par ces discours : vous vous piquez d'être philosophe, & vous vous feriez un scrupule d'user d'une ressource permise par *Sanchez*, & autorisée par l'amour ! Quels seroient donc vos préjugés, si comme tant d'autres femmes, vous aviez le malheur de n'être que belle ! ah ! croyez-moi, chere amante, l'empire de l'amour ne reconnoît d'autres bornes que les bornes du plaisir.

Mais, Céphise, vous le savez, & ce seul trait doit désarmer votre colere, vous vous souvenez du tribut amoureux que Pétrone rendit à des charmes semblables aux vôtres, dans cette nuit de délices, dont il semble avoir conservé tous les transports. Quels plaisirs son ombre enveloppoit ! Le peintre passionné prend les dieux & les déesses, pour témoins de son bonheur : non, jamais les plus heureux habitans de l'Olympe n'ont goûté de si grands biens. Que de molleſſe ! que de volupté ! quelle jouissance ! grands dieux, pourquoi qui fait

auſſi bien aimer, n'eſt-il pas immortel comme vous? les deux amans brulans d'amour, collés étroitement enſemble, agités, immobiles, ſe communiquoient des ſoupirs de feu : leurs ames errantes ſur leurs levres, confondues enſemble par les baiſers les plus laſcifs, ne ſe connoiſſoient plus; éperdument livrées à toute l'ivreſſe des ſens, elles n'étoient plus qu'un tranſport délicieux, avec lequel ces mortels ſe ſentoient mourir.

C'eſt ainſi que Pétrone parle de ſes plaiſirs. Ses peintures ſont vives, mais elles n'ont rien d'indécent, rien de groſſier; elles ne reſpirent que l'air le plus pur de la volupté. Mais n'ai-je pas lieu de craindre que cet air ſe corrompe, en paſſant par d'autres organes? Et comme ſes beautés, ſa delicateſſe n'eſt-elle pas inimitable?

Qu'il faut d'eſprit, & d'eſprit voluptueux, pour bien rendre toutes les fineſſes de cet élégant écrivain! comme il voile l'impuiſſance! & avec quelle ingénieuſe adreſſe, la maîtreſſe de *Polyénos* remercie cette eſpece de *Mazulim*, & fait trouver, à ſon exemple, du plaiſir à n'en point avoir.

Si j'étois libertine, dit à-peu-près Circé, (car je traduis librement) je me plaindrois d'avoir été trompée, mais je rends graces à votre foibleſſe, parce que je ne ſuis que voluptueuſe. L'attente du plaiſir a été pour moi un plaiſir véritable. Que de doux momens nous avons paſſé enſemble à l'ombre

de la volupté ! Oui, ſans doute, j'aurois été moins heureuſe, ſi l'amour ne m'eût pas donné le temps de déſirer ſes faveurs.

Combien d'autres traits charmans je pourrois rapporter ! Pétrone donneroit envie de le lire, à quiconque auroit ſeulement du goût pour le plaiſir ; il inſpire tout celui qu'il a ; il conduit au temple de la volupté par un grand chemin tout ſemé de fleurs. Que dis-je ! c'eſt par la volupté même, que ce courtiſan trop aimable perfectionne, épure le ſentiment de ceux qui le liſent avec un eſprit digne de lui.

Il eſt une autre *Vénus*, une autre ſorte de plaiſir, & d'autres maîtres de volupté. Voluptueux ſans crapule & ſans débauche, ſenſuels enfans du plaiſir, dont ils ſont plutôt économes que ſectateurs, ils boivent, pour ainſi dire, la volupté à longs traits ; ils n'ont pas une ſeule ſenſation ſur laquelle il ne ſe replient en quelque ſorte mollement ; & cette molleſſe, par laquelle une impreſſion plus profonde pénetre intimément les ſens, eſt la vraie ſenſualité.

Eſſayons de mieux faire ſentir la différence du caractere de ces divers écrivains. Chez ceux que nous avons appellés obſcenes & impudiques, la nature violant toutes les loix de la pudeur & de la retenue, & ne ſemblant connoître que celle de l'indécence & de la lubricité, n'offre à nos ſens agités, que l'écumante laſcivité de ſes mouvemens

& de ſes poſtures. Le même poiſon ſe trouve chez les autres; il y eſt ſeulement adouci, apprêté avec plus d'art : ils aiment à le cacher ſous des fleurs qui loin de le faire craindre, invitent à l'y chercher. Eh ! que leur ſuccès m'ont bien appris que le ſentiment du plaiſir, épuré par la délicateſſe & la vertu, loin d'exclure la volupté, ne ſert qu'à l'augmenter ! Oui, l'art avec lequel ils ménagent la pudeur, eſt l'art de le faire diſparoître : ſous le voile ſéducteur dont leurs objets ſont ingénieuſement couverts, ils font plus de conquêtes que ceux qui montrant tout à découvert, ne laiſſent plus rien à déſirer.

Vous donc, qui voulez faire ſentir la volupté dans vos écrits, imitez ces beaux eſprits, qui maniant élégamment leurs ſujets, & ne préſentant jamais que d'aimables nudités, empruntent de nouvelles graces de l'induſtrie avec laquelle elles ſont voilées, & ſavent, ſans ſe perdre dans une volupté métaphyſique, modifier à l'infini, mille idées les plus agréables, mille ſentimens divers ! que tous vos détails ſoient rians, & forment un tout qui enchante, qui raviſſe l'imagination de vos lecteurs. Si vous avez du goût, ſans donner dans les pieges que la vanité tend trop ſouvent aux plus médiocres auteurs, vous pourrez juger vous-mêmes votre ouvrage, par la force de l'impreſſion, & les ſecouſſes heureuſes que votre propre imagination

en recevra. Mais pour plaire à un tel point, pour enlever les cœurs, penſées fines & délicates, richeſſe d'expreſſions, tours heureux, hardieſſe de pinceau, traits ſublimes, il faut que toutes les beautés de la nature ſoient relevées par celles de l'art: il faut que les unes & les autres, ſoient, ſi l'on me permet de parler ainſi, comme ſurpriſes de ſe trouver raſſemblées, ſous un même point de vue, avec tant de charmes. Il faut donc ſentir ſoi-même par quelle inimitable adreſſe, on dit mieux les choſes, en les ſupprimant; comment on irrite les deſirs, en aiguillonnant la curioſité de l'eſprit, ſur un objet en partie couvert, qu'on ne devine pas encore, & qu'on veut avoir l'honneur de deviner! par quel ſéduiſant preſtige, par quel art de faire ſoupirer pour des attraits galamment cachés, la volupté s'embellit & ſemble recevoir des graces piquantes, comme la beauté même! Je hais toute affectation, elle éloigne la nature: ayez des graces, ſans trop paroître vous en donner: mais ſi vous dédaignez de plaire, (je parle aux belles, comme aux écrivains) je dédaigne auſſi tous vos charmes.

Tels ſont les divers effets de l'attrait inſenſible, ou groſſier de la volupté, que tantôt elle ſéduit l'ame imperceptiblement; & ſemble ne marcher en quelque ſorte par un chemin couvert, que pour mieux ſurprendre nos cœurs, & tantôt déployant

toutes ſes forces, elle nous maîtriſe ouvertement. Le moyen de lui réſiſter! Dans l'univers, tout cede à ſa puiſſance. Comment nos cœurs pourroient-ils être en ſûreté? La réflexion n'a pas le temps de les mettre en défenſe: mais s'il y a plus de plaiſir à être vaincu, qu'à être vainqueur, une telle défaite vaut une victoire; les ſens triomphent dans les bras de la volupté.

Au reſte les voluptueux, ou groſſiers, ou délicats, conduiſent au même but, les uns plus víte, les autres plus lentement. Le beau Narciſſe n'a point d'autre maîtreſſe que lui; il meurt d'amour; dans les vains efforts qu'il fait pour, & ſur lui-même. Sapho voudroit être ce qu'elle n'eſt pas: des deſirs, qu'elle ne peut ſatisfaire, la rendent ingénieuſe. Que n'imagine pas cette fille amoureuſe de ſon ſexe, pour en changer, autant qu'elle le peut? Pour être homme, pour en goûter les plaiſirs, elle *ment l'homme*, comme parle Martial, elle fait ſon perſonnage, ou plutôt elle le joue. Suzon, dont on trouve l'hiſtoire dans le livre le plus dangereux qui ait jamais paru, ſi le danger eſt proportionné au puiſſant empire de la lecture ſur l'imagination, Suzon, dis-je, deſire qu'on lui faſſe ce qu'elle a vu faire. Avec quelle amoureuſe curioſité, elle regarde les myſteres d'amour! Plus elle craint de troubler les prêtres qui les célebrent, plus elle en eſt elle-même troublée: mais ce trouble, cette

émotion ravit ſon ame. Dans quel état d'ineffable volupté elle eſt trouvée par ce fripon de frere qui l'examine ! trop attentive, pour n'être pas diſtraite, la lubricité de cette petite coquine, l'empêche-t-elle de ſentir les doigts libertins qui la touchent, au moment même qu'elle ſemble s'ouvrir à leur approche? Ou ne voudroit-elle être déſenchantée, que par de plus grands plaiſirs ? Enfin le beau Giton gronde le Satyre qu'il a choiſi pour ſes plaiſirs; tout enfant qu'il eſt, il s'apperçoit bien de l'infidélité qu'Aſcylte lui a faite : il donne à ſon mari plus de plaiſir, qu'une femme véritable; eſt-il ſurprenant qu'il mette ſes faveurs au plus haut prix, & que le plus joli cheval, le courſier de Macédoine le plus vîte puiſſe à peine les payer?

Voilà des deſcriptions dangereuſes dans la bouche de leurs auteurs, ſur-tout lorſque donnant, pour ainſi dire, un corps à ces idées, ils ont peint au naturel l'inconſtance & la corruption du cœur, avec les poſtures les plus laſcives de tous ces honteux enfans d'une débauche réprouvée par la nature. Certes de telles peintures, qui peuvent ébranler nos foibles cœurs, juſques dans leurs premiers fondemens, ont beaucoup plus d'aſcendant, ou de puiſſance ſur nos ſens, que la deſcription ſimple du temple de l'amour, des plaiſirs de la belle Gabrielle d'Eſtrées, du libertinage de *Manon Leſcaut*, que la peinture naïve des amours de *Daphnis &*

Chloë, que l'amour en un mot le plus voluptueuſement, ou le plus délicatement rendu dans la *princeſſe de Cleves*, dans *Tanzaï & Néadarné*, dans le *Sopha*, dans les *égaremens de l'eſprit & du cœur*, dans *Théagenes & Chariclée*, le *temple de Gnide*, &c. ou même divinement chanté. Plus un tableau eſt laſcif, plus il forme une image naïve & parlante d'une réalité, que le cœur adore. Si on ne jouit pas ſoi-même, on aime à voir, même en figure, ceux que la jouiſſance ſatisfait. La vue des plaiſirs d'autrui nous fait du moins ſentir que nous avons en nous-mêmes la facilité d'être auſſi heureux, & qu'avec les mêmes deſirs, il ſuffit d'invoquer le dieu d'amour, pour être comblé des mêmes faveurs, & ſentir les mêmes tranſports.

Dans la carriere que tant de beaux génies m'ont ouverte, il eſt donc facile de diſtinguer ceux qui l'emportent ſur tous les autres. Ce ſont ſans doute les écrivains, qui fuyant toute idée d'obſcénité groſſiere, ont apprivoiſé les cœurs les plus farouches, & ſont venus à bout de vaincre la pudeur, ſans la révolter. Il étoit trop juſte qu'ils fuſſent couronnés de myrtes, par les mains des graces, à demi-nues; j'en ſais même parmi mes anciens amis, à qui je décernerois l'honneur du triomphe.

Je viens à toi, puiſſant maître dans l'art des voluptés, toi qui te fais un jeu de ſuſpendre ma reſ-

piration, et d'enchanter mon ame, quand tu ne me ſembles chercher qu'à *l'amuſer*: elle vole avec la tienne, autour de l'aimable Zéïnis: avec quelle joie, je vois l'amour allumer enfin des deſirs, qu'il eut tant de peine à effleurer! Que l'exemple de cette jeune enfant ne vous faſſe point trembler, bergeres; ce mal que vous lui voyez ſouffrir, eſt indiſpenſable, lorſque l'amour fait ſa premiere entrée dans un cœur: partagez ſeulement l'émotion qui ſuit ce changement d'état, pour le deſirer; & n'en craignez point la douleur. Le *cri* que vous entendez, eſt le cri d'une victoire, dont tout le fruit ſera pour Zéïnis, & la gloire pour ſon vainqueur.

Pourſuis, cher Crébillon, acheve des peintures qui enchantent l'univers; tous les objets que tu manies, variés ſans ceſſe avec un art admirable, forment une chaîne délicate de fleurs d'eſprit & de ſentimens du cœur, où le mien, aujourd'hui ravi, perdra tout ſon bonheur, lorſqu'il n'y ſera plus attaché. Ah! pourquoi, encore une fois, pourquoi n'as-tu pas pardonné, que dis-je? applaudi à de tendres égaremens, dont tu n'as pu te garantir toi-même? Mais déſormais plus reconnoiſſant, que la volupté n'ait plus à gémir de te voir tremper ſon pinceau, dans des couleurs qu'elle déſavoue.

Mais à quel genre de volupté plus épurée, ſuis-

je parvenu? Ici l'églogue, la flûte à la main, décrit avec une tendre ſimplicité, les amours des ſimples bergers. Tircis aime à voir ſes moutons paître, avec ceux de Sylvanire; ils ſont l'image de la réunion de leurs cœurs. C'eſt pour lui qu'Amour la fit ſi belle; il mourroit de douleur, ſi elle ne lui étoit pas toujours fidelle. Là c'eſt l'élégie en pleurs qui fait retentir les échos des plaintes & des cris d'un amant malheureux. Il a tout perdu, en perdant ce qu'il aime: il ne voit plus qu'à regret la lumiere du jour; il appelle ſérieuſement la mort, en demandant raiſon à la nature entiere, de la perte qu'il a faite.

Il faut l'entendre exprimer lui-même la vivacité de ſes regrets, entrecoupés de ſoupirs. La pudeur augmentoit les attraits de ſon amante, qui la conſervoit dans le ſein même des plus grands plaiſirs, pour les rendre plus piquans. Avant lui, elle ne connoiſſoit point l'amour. Il ſe rappelle avec paſſion celle qu'il lui inſpira pour la premiere fois, & tout le plaiſir mélé d'une tendre inquiétude, qu'elle eût à ſentir une émotion nouvelle. Pendant combien d'années il l'aima, ſans oſer lui en faire l'aveu! Comme il prit ſur lui de lui déclarer enfin ſa paſſion, en tremblant. Hélas! elle n'en étoit que trop convaincue; tous ces beaux noms de ſympathie, ou d'amitié, la déguiſoient mal: elle ſentoit que l'amour ſe maſquoit, pour mieux la trom-

per, & peut-être ſans le ſavoir, aida-t-elle ce dieu même à donner à ce parfait amant, autant de confiance, que ſon dangereux reſpect lui en avoit inſpirée à elle-même. Mais ſe rendre digne des faveurs de Sylvie, étoit pour Damon d'un plus grand prix, que de les obtenir. Aimer, être aimé, c'étoit pour ſon cœur délicat, la premiere jouiſſance, jouiſſance ſans laquelle toutes les autres n'étoient rien. La vérité des ſentimens étoit l'ame de leur tendreſſe, & la tendreſſe l'ame de leur plaiſirs; ils ne connoiſſoient d'autres excès, que celui de plaire & d'aimer.

Pleure, (eh! qu'importe que l'on pleure, pourvu qu'on ſoit heureux?) pleure, infortuné berger; un cœur amoureux trouve des charmes à s'attendrir; il chérit ſa triſteſſe; les joies les plus bruyantes n'ont pas les douceurs d'une tendre mélancolie. Pourquoi ne pas s'y livrer, puiſque c'eſt un plaiſir, & le ſeul plaiſir, qu'un cœur triſte puiſſe goûter dans la ſolitude qu'il recherche? Un jour viendra, que trop conſolé, tu regretteras de ne plus ſentir ce que tu as perdu. Trop heureux de conſerver ton chagrin & tes regrets, ſi tu les perds, tu exiſteras, comme ſi tu n'avois jamais aimé. Puiſque tu te crois inconſolable, goûtes toutes les douceurs de cette illuſion; tâches même, s'il t'eſt poſſible, de la méconnoître, pour être encore mieux trompé. Pourquoi faut-il que nous ayions

à nous défier de nos ſenſations les plus intimes & les plus cheres? Sommes-nous réduits à chérir tellement l'erreur, que nous ayions à craindre de n'y être plus livrés? Hélas! oui, nos ſentimens les plus doux ſont involontaires, comme nos penſées. Il faut s'attendre, loin d'y pouvoir compter, que ceux qui nous flatttent le plus, nous ſeront bientôt à charge. Plus on a l'imagination vive, plus le cœur reçoit fortement les impreſſions, plus on eſt volage; il eſt trop impoſſible de ſentir long-temps & vivement, & par conſéquent, (j'en demanderois pardon au beau ſexe, ſi le général ne gagnoit pas ce que perd le particulier) l'inconſtance eſt le partage néceſſaire de ceux qui ſavent le mieux aimer.

Que de nouveaux traits je pourrois ajouter ici! Parlerai-je de cette femme reſpectable qui craint de ſe livrer à l'objet de ſa paſſion? Elle accorde à l'idée de ſon amant plus qu'à lui-même, pourquoi? C'eſt, lui dit-elle, que je n'ai à craindre avec votre idée, ni indiſcrétion, ni inconſtance, & que je la ſuppoſe, en un mot, telle que je voudrois que vous fuſſiez. Se peut-il que deux cœurs faits l'un pour l'autre, puiſſent ſéparément être heureux, & que la nature, trop induſtrieuſe, ait imaginé les moyens de ſe paſſer de l'amour, qui en gémit?

J'apperçois une fille aimable, que l'amour con-

duit tremblante au lit de ſon amant : l'hymen ſeul que ſa généroſité refuſe pourroit la raſſurer ; elle ſe pâme dans les bras de Méliis, qui meurt d'amour dans les ſiens; mais réſervée dans ſes plaiſirs, elle modere ſi bien ſes tranſports, qu'il n'eſt que trop ſûr qu'elle ne confondra que ſes ſoupirs. Elle ſe defie de l'adreſſe même du dieu qu'elle chérit : tout dieu qu'il eſt, elle ne l'en croit que plus trompeur. Sa virginité lui eſt moins chere que ſon amour ; ſans doute ſa curioſité ſeroit voluptueuſement ſatisfaite, avec celle de ſon amant : en faiſant tout pour lui, elle croit à peine avoir fait quelque choſe, parce que ce n'eſt point avec lui : elle ſent bien encore qu'elle le refuſe, moins qu'elle-même; mais elle craint les fruits d'un amour éperdu ; elle n'entend plus que la voix d'un phanthôme, qui lui dit de ſe reſpecter. Quelqu'exceſſive que ſoit la tendreſſe d'un cœur qui n'avoit jamais aimé, elle n'eſt point à l'épreuve de l'infamie, comme l'amour qu'elle a pour ſon amant ne ſeroit point à l'épreuve du mépris. Dieu d'amour, ſe peut-il qu'une foible mortelle, que tu as ſéduite par tes plaiſirs, conſerve encore en aimant, tant de retenue, de force & de vertu !

Mais quels ſont ces deux enfans de différent ſexe, qu'on laiſſe vivre ſeuls paiſiblement enſemble ? Qu'ils ſeront heureux avec le temps ! Non, jamais l'amour n'aura eu de ſi tendres, ni de ſi

fideles ſerviteurs. Sans éducation, & par conſéquent ſans préjugés, livrés ſans remords à une mutuelle ſympathie, abandonnés à un inſtinct plus ſage que la raiſon, ils ne ſuivront que ce tendre penchant de la nature, qui ne peut etre criminel, puiſqu'on n'y peut réſiſter, & qui eſt une vertu dans un cœur incapable de tromper. Voyez ce jeune garçon : déjà il n'eſt plus homme, ſans s'en appercevoir. Quel nouveau feu vient de s'allumer dans ſes veines ! il n'a plus les mêmes goûts ; ſes inclinations changent avec ſa voix. Pourquoi ce qui l'amuſoit l'ennuie-t-il ? Tout occupé de ſon nouvel être, il cherche à débrouiller le chaos de la nature ; il ſent, il deſire, ſans trop ſavoir ce qu'il ſent, ni ce qu'il deſire ; il entrevoit ſeulement par l'envie qu'il a d'être heureux, la puiſſance qu'il a de le devenir. Ses deſirs confus forment un voile qui dérobe à ſa vue le bonheur qui l'attend. Conſolez-vous, jeunes bergers, le flambeau de l'amour diſſipera bientôt les nuages qui retardent vos beaux jours. Les plaiſirs après leſquels vous ſoupirez ne vous ſeront pas toujours inconnus ; la nature vous en offrira par-tout l'image ; elle eſt attentive au bien-être de ceux qui la ſervent. Deux animaux s'accoupleront en votre préſence ; vous verrez des oiſeaux ſe careſſer ſur une branche ; *tout vous ſera de l'amour une leçon vivante.* Que de réflexions vont naître de ce nouveau ſpectacle ! juſqu'où la

curioſité ne portera-t elle pas ſes regards ? L'amour l'aiguillonne ; il veut inſtruire l'un par l'autre ; il a fait la gorge de la bergere différente de celle du berger : elle ne peut reſpirer, ſans qu'elle s'éleve, malgré la contrainte de la pudeur, comme pour s'attirer autant de deſirs que de regards. Penſées naïves, deſirs, inquiétudes, c'eſt alors que tout ſe dit ſans fard, qu'on ne ſe diſſimule aucuns ſentimens ; ils ſont trop nouveaux, trop vifs, pour être contenus.

Mais n'y auroit-il point encore d'autres différences ? Oh ! oui, & même beaucoup plus conſidérables. C'eſt la roſe, que le trop heureux hymen reçoit quelquefois des mains de l'amour, roſe vermeille dont le bouton eſt à peine éclos, qu'elle veut être cueillie : roſe charmante, dont chaque feuille ſemble couverte & entourée d'un fin duvet, pour mieux cacher les amours qui y ſont nichés, & les ſoutenir plus mollement dans leurs ébats. Surpris de la beauté de cette fleur, avec quelle avidité le berger la conſidere ! Avec quel plaiſir il la touche ! Le trouble de ſon cœur eſt marqué dans ſes yeux. La bergere eſt auſſi curieuſe d'elle-même pour la premiere fois ; elle avoit déjà vu ſon joli viſage dans l'onde : le même miroir va lui ſervir, pour contempler les charmes ſecrets qu'elle ignoroit.

Mais elle découvre à ſon tour toute la différence

qu'il y a entre elle & ſon berger. Qu'elle lui rend bien toute ſa ſurpriſe ! Toute émue, elle y porte la main en tremblant ; elle le careſſe ; & quoiqu'elle en ignore encore l'uſage, ſon cœur bat ſi vîte, qu'elle ne ſe connoît preſque plus. Mais enfin, lorſque la nature lui ſuggere cet uſage, elle le regarde comme un monſtre, la choſe lui paroît abſolument impoſſible : elle ne ſait pas, la pauvre *Nicette*, tout ce que peut l'amour.

L'idée du crime n'a point été attachée à toutes ces recherches ; elles ſont faites pour de jeunes cœurs, qui ont beſoin d'aimer, avec une pureté d'ame que jamais n'empoiſonna le repentir. Heureux enfans ! qui ne voudroit l'être comme vous ? Bientôt vos jeux ne ſeront plus les mêmes ; mais ils n'en ſeront pas moins innocens : le plaiſir n'habita jamais des cœurs impurs & corrompus. Quel ſort plus digne d'envie ! vous ignorez ce que vous êtes l'un à l'autre : cette douce habitude de ſe voir ſans ceſſe, la voix du ſang ne déconcerte point l'amour ; il n'en vole que plus vîte auprès de vous, pour ſerrer vos liens & vous rendre plus fortunés. Ah ! puiſſiez-vous vivre toujours ignorés dans cette paiſible ſolitude, ſans connoître ceux à qui vous devez le jour ! Le commerce des hommes ſeroit fatal à votre bonheur ; un art impoſteur corromproit la ſimple nature, ſous les loix de laquelle vous vivez

vivez heureux : en perdant votre ignorance, vous perdriez tous vos plaiſirs.

Quels plaiſirs, grands dieux ! que ceux de l'amour ! quels charmes plus ſéducteurs, plus raviſſans ! Peut-on appeler plaiſir tout ce qui n'eſt point l'amour ? On goûte encore ſes bienfaits, même après qu'on les a reçus. Heureux ceux que la nature a doués d'organes vigoureux ! pour eux tous les jours ſe levent ſereins & voluptueux, pour eux la jouiſſance eſt un vrai beſoin ſans ceſſe renaiſſant, & le beſoin eſt le pere du plaiſir. Mais plus heureux encore ceux dont l'imagination vive & lubrique tient toujours les ſens dans *l'avant-goût* du plaiſir ! Examinez leurs yeux, & jugez, ſi vous pouvez, s'ils vont au plaiſir, ou s'ils en viennent. Non-ſeulement des amans ainſi organiſés, ſentiront de plus grands tranſports ; mais jouiſſant encore long-temps après la jouiſſance, les reſtes de leur plaiſir leur ſeront chers & précieux : voyez comme ils les ménagent, les chériſſent, les prolongent ; leur état eſt ſi charmant, qu'ils planent, pour ainſi dire, ſur ſes délices, comme feroit la volupté même : ils voudroient ne les perdre jamais.

Dans le ſouverain plaiſir, dans ces momens divins, où l'ame ſemble nous quitter, pour paſſer dans l'objet adoré, où les deux amans ne forment plus qu'un même cœur, qu'un même eſprit animé

par l'amour, à force de ſentir on ne ſent rien, du moins on ne diſtingue aucune ſenſation, on eſt ravi, tranſporté, & ces tranſports ſont les ſeuls éloges dignes de la beauté.

Mais quelque vifs que ſoient ces plaiſirs, qui rempliſſent parfaitement notre ame, ce ne ſont jamais que des plaiſirs ; l'état ſeul qui leur ſuccede eſt la vraie volupté. L'ame alors, moins enivrée, eſt à elle-même préciſément autant qu'il faut pour contempler toute la douceur de ſon état & jouir de ſa ſituation. Plus on a parfaitement ſervi l'amour, plus on goûte le prix de ſes ſervices; tel eſt le bonheur de l'ame en ces momens délicieux, qu'elle ne deſire rien, ſi ce n'eſt de les faire durer long-temps.

Ne m'approchez pas, mortels fâcheux & turbulens, laiſſez-moi goûter à longs traits les faveurs de Céphiſe. Je ſuis anéanti, j'ai à peine la force d'ouvrir les yeux fermés par l'amour : mais que cette langueur a de délices ! Je vois encore Céphiſe ; elle eſt entre mes bras, mes mains aiment à s'égarer; par-tout où l'amour les conduit, il n'y a pas dans tout ſon beau corps une ſeule partie que je ne couvre de mes baiſers. Ah dieux ! que d'attraits & que d'hommages réels mérite l'illuſion même ! Que ne puis-je toujours ainſi vous voir, bergere ? Votre idée me ſuivant par-tout, me tiendroit lieu de vous-même : l'idée de la beauté vaut

la beauté même, & ſouvent eſt encore plus ſéduiſante. Doux ſouvenirs de mes plaiſirs paſſés, ne me quittez jamais! De quelle douce & molle volupté je me ſens pénétré! Dieux puiſſans! ſe peut-il que les organes du corps ſuffiſent à tant de bonheur? Non, de ſi grands biens ne peuvent appartenir qu'à l'ame, & je la reconnois immortelle à ſes plaiſirs.

Amour! combien peu ſentent le prix de tes bontes! combien peu ſe reſpectent eux-mêmes dans les bras de la volupté! Oui, ceux qui ſont capables de la moindre diſtraction, ceux à qui tes plaiſirs ne tiennent pas lieu de tous les autres, pour qui tu n'es pas tout l'univers; ceux-là, dis-je, indignes du rang de tes élus, le ſont de tes faveurs: plus ils te ſacrifient, plus ils ſouillent tes autels & profanent ton temple. Ce ſont des impudiques, & non des voluptueux, aſſez ſemblables à ces victimes de la débauche publique, qui ſont forcées de jouer tes plaiſirs pour en donner.

Mais ne crains rien, Céphiſe, ſi ces impures m'ont quelquefois ſéduit par leurs attraits; c'étoit pour mieux t'aſſurer mon cœur, comme je ne crains pas qu'un libertin me raviſſe le tien. Nous ſentons trop vivement l'un & l'autre: nous avons connu enſemble tout le prix de la tendreſſe & de la volupté. Avec quel tranſport je me rappelle juſ-

qu'aux moindres diſcours que tu ſoupirois la premiere fois que la conquête de ton cœur fut la récompenſe du mien, & ce combat enchanteur de la vertu, de l'eſtime & de l'amour ! Comme à des mouvemens ingrats il en ſuccéda peu-à-peu de plus doux, qui ne t'inquiétoient pas moins ! Je vois tes paupieres mourantes prêtes à fermer des yeux adoucis & arroſés des premieres larmes d'amour ; le rideau du plaiſir fut bientôt tiré devant eux ; la force t'abandonnoit avec la raiſon, tu ne ſavois ce que tu allois devenir ; tu craignois.... (hélas ! que cette ſimplicité ajoutoit à tes charmes & à mon amour) ! tu craignois de tomber en foibleſſe & de mourir, au moment même que tu allois ſentir le bien d'être & le plus grand des plaiſirs. De quelle volupté encore ta tendreſſe fût ſuivie ! un doux ſilence ſuccede aux plus violens tranſports. Dieux ! reſpectez l'égarement d'une aimable mortelle, qui s'oublie dans les bras qu'elle adore : elle eſt égale à vous en ces momens !

Pourquoi faut-il, amour ! que le don de ſentir n'ait pas été accordé à toutes les femmes avec celui de plaire ? Le bonheur d'aimer, de jouir de ce qu'on aime, ne devroit-il pas toujours faire goûter le grand plaiſir, à qui a le pouvoir de le procurer ? Peut-être ce bonheur eſt-il ſi grand, lorſque tout eſt réciproque, qu'un cœur trop ſenſible pourroit à peine y ſuffire, s'il n'étoit quelquefois diminué

par l'insensibilité des bergeres. Mais comment, si tendrement aimées, jouissent-elles seules des faveurs de l'amour ? Ce dieu ne pouvoit apparemment mieux punir les insensibles qu'en ne leur faisant point partager ses douceurs.

O ! vous qui baissez les yeux aux paroles les moins chatouilleuses, précieuses & prudes, loin d'ici. La pudeur que vous affectez, est fille du caprice & des préjugés : mais la volupté est la mere du plaisir, & son privilege la dispense de vous respecter, d'autant plus que vous n'êtes pas vous-mêmes, à ce qu'on dit, si austeres dans le deshabillé. Loin d'ici, race dévote, qui n'avez dans le cœur que le germe de tous les vices, & pas une vertu. Etouffer les dons de la nature, c'est être indigne de vivre ; être hypocrite, c'est reprocher au créateur d'avoir fait l'homme pour le plaisir, & tromper l'univers.

Disparoissez aussi, courtisannes impudiques : il sortit moins de maux de la boîte de Pandore, que du sein de vos plaisirs ; hélas ! que dis-je, des plaisirs ! Eh ! en fut-il jamais sans les sentimens du cœur ? plus vous prodiguez vos faveurs, plus vous offensez l'amour, qui les désavoue. Livrez vos corps aux satyres ; ceux qui s'en contentent en sont dignes : mais vous ne l'êtes pas d'un cœur né sensible. La crainte & les regrets empoisonnent des plaisirs que vous ne partagez pas. Vous vous prof-

tituez en vain ; en vain vous cherchez à m'éblouir par tous vos charmes ; ce n'eſt point la jouiſſance des corps, c'eſt celle des ames, qu'il me faut. Amour, pourquoi combles-tu de l'excès de tes bontés ceux qui ne ſont pas voluptueux ? Le plaiſir qui ne conduit pas à la volupté, eſt-il un plaiſir ? Quoi, tu cedes à la brutalité, toi qui n'es dieu que par la volupté même !

On confond trop communément le plaiſir avec la volupté, & la volupté avec la débauche. Tâchons de marquer la différence eſſentielle qui ſe trouve entre toutes ces choſes. Que la phyſique même nous éclaire ici ; l'étude de la nature n'eſt pas ſans plaiſir pour un eſprit voluptueux.

Nos ſens ſont le ſiege du plaiſir. Il dépend de la tenſion & du chatouillement des nerfs. Dans le ſouverain plaiſir, les nerfs ſont auſſi tendus, qu'ils puiſſent l'être, pour ne pas cauſer de la douleur. Un point forme la barriere, qui la ſépare du plaiſir ; celle de l'inſtinct & de la raiſon, n'eſt pas plus mince. Ce n'eſt donc que dans les ſens qu'il faut chercher le plaiſir ; les ſenſations d'eſprit les plus agréables, ne ſont que des plaiſirs moins ſenſibles.

Mais la volupté veut être recherchée plus loin ; elle nous manqueroit ſouvent, ſi nous ne l'attendions que des ſens. S'ils lui ſont néceſſaires, ils ne lui ſuffiſent pas ; il faut que l'imagination ſupplée

à ce qui leur manque. C'eſt elle qui met le prix à tout ; elle échauffe le cœur, elle l'aide à former des deſirs, elle lui inſpire les moyens de les ſatisfaire. En examinant le plaiſir, qu'elle paſſe, pour ainſi dire, en revue, le microſcope dont elle ſemble ſe ſervir, le groſſit & l'exagere : c'eſt ainſi que la volupté même, cet art de jouir, n'eſt que l'art de ſe tromper, comme faiſoit cette femme dont parle Montagne, qui regardoit ſon amant avec une loupe, pour groſſir ſon point de vue. Ah ! ſi je me trompe, en augmentant le plaiſir de mes ſenſations & mon bonheur, puiſſé-je me tromper toujours ainſi !

Mais puiſque la volupté & tous les ſentimens de tendreſſe, que l'amour inſpire, réſident moins dans les puiſſances du corps, que dans celles du cœur, le plaiſir ne ſauroit fuir l'homme le plus blazé, pourvu que ſon imagination ne le ſoit pas ; les mouvemens laſcifs ont beau abandonner certaines parties, s'ils remontent à la tête & s'y conſervent, ce dépôt précieux éleve l'ame ſur les débris du corps. *Autereau* a fait dans un âge fort avancé des ouvrages tendres & voluptueux. Jamais peut-être le cœur ne fut plus intéreſſé que dans ſa *magie de l'amour* qu'il compoſa à 75 ans, dans le ſein de la miſere.

Pour avoir renoncé à l'amour, on n'en eſt ſouvent que plus digne de peindre ſes voluptés ; peut-être les

ſent-on, d'une maniere recherchée & plus philoſophique. Tout eſt volupté pour un homme d'eſprit, tout eſt ſentiment pour un cerveau bien organiſé, tandis qu'un ſot connoît à peine le plaiſir. Ses nerfs cependant peuvent entrer en convulſion depuis le ſommet de la tête, juſqu'à la plante des pieds; mais comme ils ſont engourdis & difficiles à remuer à leur origine, jamais, & cela faute d'imagination, ils ne goûteront la volupté. L'eſprit ſeul y conduit tellement, que je ſuis très-perſuadé que ſi tous les hommes avoient préciſément la même imagination, ils ſeroient tous également voluptueux. Eſprits mobiles & déliés, qui coulez librement dans mes veines, puiſſiez-vous toujours, au gré de mes deſirs, faire voler le plaiſir dans mon cœur!

Vous êtes Allemand, baron, & votre manie eſt de paroître voluptueux: non, vous n'aurez jamais l'honneur de l'être. Si la volupté eſt à l'ame ce que le plaiſir eſt au corps, le défaut de votre imagination ne vous permettra tout au plus d'être que débauché: or qu'eſt-ce que la débauche? L'excès du plaiſir, ſans le goûter. Vous pourrez, je le ſais, faire des miracles en amour, vous pourrez vous ſignaler par d'éclatans exploits; tel eſt l'empire du corps, qu'il peut toujours donner à l'ame, malgré elle, dans certaines circonſtances, un plaiſir violent, qu'elle ſe pardonne à peine d'avoir goûté,

dans le ſein de la rage & du déſeſpoir. Contentez-vous d'en prendre, & d'en donner chaque jour; mais puiſque vous n'avez ni fineſſe, ni délicateſſe dans votre façon de ſentir, le moyen de connoître la volupté, ce plaiſir qui s'augmente par la réflexion, ſemblable en quelque ſorte à ces rayons de lumiere, qui tombent ſur la ſurface des corps ſolides! Ne vous ſuffit-il donc pas, petit-fils d'Alcide, d'avoir dans le ſang tous les feux de Cythere & de Lampſaque, & de ne pouvoir dépenſer beaucoup, ſans paſſer pour diſſipateur, tandis que tant d'honnêtes gens, économes forcés d'une foible ſanté, ruinés par l'étude & le plaiſir, privés de leurs premiers reſſorts, ſont réduits à ſuppléer à tout par l'art & le génie. Que ne voudrois-je point imaginer, belle Céphiſe, pour vous dédommager de mon peu de vigueur? Avec quelle adreſſe, quelle induſtrie, quelle vivacité, je voudrois me replier ſur mon plaiſir, pour vous en donner? Quel charmant badinage aſſaiſonne la volupté, que le deſir ſoutient! L'avant-goût du plaiſir ne vaut-il donc pas le dégoût qu'il traîne le plus ſouvent à ſa ſuite? Enfin la tendreſſe ne ſeroit-elle point comparable aux plaiſirs des ſens? Mais que dis-je! comme il eſt des phyſiononies, qui ſans être belles, ſont préférées à la beauté même, il eſt, à mon avis, des plaiſirs de l'ame fort au-deſſus des plaiſirs du corps; je parle de ces tendreſſes infiniment pures, de ces

exquiſes ſenſations d'amour, de ces goûts ſi vifs & ſi intimes, que la volupté même ſemble diſtiller, pour ainſi-dire, goutte à goutte, au fond de nos ames. Alors en effet, elles ſont réellement enivrées, & comme remplies de la perfection de leur état, qu'elles ſe ſuffiſent à elles-mêmes, & ne deſirent rien. Pourquoi ne puis-je peindre ici un état délicieux que je ſens ſi bien? Ou pourquoi ſens-je ſi bien ce que je ne puis exprimer? Si les cœurs qui ſont pénétrés de cette divine façon de ſentir, ſont parfaitement heureux, que je plains ceux à qui des organes peu délicats ne permettent pas de connoître cette eſpece de métaphyſique de la tendreſſe, & de nos ſentimens les plus déliés! Oui, j'en jure par l'amour même, j'ai vu des momens, *dieux, quels momens!* où ma Céphiſe, éperdument livrée à la plus douce ſympathie des cœurs, aux délices de la ſituation la plus raviſſante, mépriſoit dans mes bras des faveurs qu'elle prétendoit que l'amour, en pareil cas, eut dédaignées lui-même.

Toute ame, pour ainſi parler, du moins plus ame que corps: dieux, quelle exiſtence, diſoit-elle! Quelle plus douce façon de ſentir! Non, je n'avois point encore connu l'amour..... Rejetant enſuite tous autres ſentimens plus vifs, ſans doute parce qu'ayant moins de douceurs, ils nous violentent en quelque ſorte par l'excès même de leur vivacité, à-peu-près comme ces pieces comiques,

qui arrachent trop vite de l'ame l'impreſſion d'une belle tragédie ; laiſſe-moi, ajoutoit-elle, laiſſe-moi goûter en paix & ſans mêlange un bien-être auſſi grand & auſſi parfait ; le plaiſir corromproit mon bonheur.

Je regarderois Céphiſe, avec le même attendriſſement qu'elle m'avoit communiqué. Tant d'amour avoit fait couler quelques larmes de ſes yeux, qui en étoient plus beaux. Son cœur ne ſuffiſant point à une auſſi douce mélancolie d'amour, n'avoit pu contenir le torrent de tendreſſe ineffable dont il étoit inondé. Mais enfin, les ſens ſe réveillant peu-à-peu, & ne voulant plus rien perdre de leurs droits, j'obtins à l'ombre de ce myſtere, ce que depuis long-temps ne m'avoit pas tout-à-fait accordé une paſſion trop prudente. Alors, nos ébats devenus plus laſcifs, ſans en paroître moins tendres ; non, reprit Céphiſe, tu ne connois point encore mes tranſports, je voudrois que toute mon ame paſſât dans la tienne.

J'avois déjà quatre fois ſacrifié au tendre amour. Céphiſe toute en feu, croyoit toucher à chaque inſtant l'heureux terme de ſes plaiſirs : mais ſoit que l'amour fût encore concentré au fond de ſon cœur, ſoit que ſon tempérament trop irrité ne répondît pas à l'ardeur de ſes deſirs, & qu'un ſeul mouvement ingrat, renvoyant le plaiſir de plus loin qu'il n'étoit venu, lui fît perdre le fruit d'une

infinité d'autres mouvemens plus doux, je la vis déſeſpérée, témoigner en frémiſſant, qu'elle ne pouvoit ſupporter l'agitation où elle étoit : ſon tranſport s'éleva par degrés, juſqu'à la fureur : elle éprouvoit dans mes bras le ſort de *Tantale*. Le moyen de ne pas mettre tout en œuvre, pour calmer ce qu'on aime, & faire jouir un aimable objet, qui reçoit de nouveaux charmes par la vivacité avec laquelle il deſire la jouiſſance ! Un cinquieme ſacrifice put à peine appaiſer cette colere des ſens mal ſatisfaits, & j'avoue, à ma honte, que je tremblois qu'il n'en fallût un ſixieme. Enfin des mouvemens plus doux rappellerent la molle volupté ; mes yeux étoient enflammés ; Céphiſe ouvrit les ſiens, & voyant le vif intérêt que je prenois au ſuccès de ſes plaiſirs, combien de baiſers pris & rendus coups ſur coups, combien de careſſes ſans ceſſe redoublées ! l'air élevé, animé, dont je l'encourageois, dont je préſidois au combat, tout plein du dieu dont j'étois poſſédé, alors, moins agitée, d'une voix douce & d'un regard mourant, enfin, dit-elle, ... ah ! viens vîte, cher amant, viens dans mes bras, que j'expire dans les tiens.

Quelle maîtreſſe, grands dieux ! Jugez ſi je l'adore, ſi je ceſſerai un inſtant de l'aimer ! ſi elle a beſoin d'être jeune, comme *Hébé*, & belle, comme la *Vénus* de *Praxitelle*, pour partager vos autels.

Mais à ſon tour Céphiſe eſt contente, elle a pour amant un grand maître dans l'art des voluptés: ſans lui, le monde entier eſt un *déſert* pour elle; avec lui elle poſſede *l'univers*. Amour eſt le plus pauvre des dieux; pour toutes richeſſes, il ne m'a donné qu'un cœur, & à Céphiſe que des fleurs pour l'enchaîner. Mais je dois le dire ici, que ce cœur eſt différent de tous les autres! Complaiſant, tendre, amoureux, reſpectant toujours les volontés de mon amante, n'en ayant point d'autres, & oſant à peine murmurer de ſes plus injuſtes rigueurs, pendant combien d'années je me ſuis contenté, à l'exemple de *Montagne*, que dis-je, je me ſuis trouvé trop heureux des *ſimples baiſers & attouchemens* qu'on vouloit bien m'accorder! Un cœur que je n'aurois pas cru digne, ni d'elle ni de moi, ſi je lui avois connu un défaut, un cœur, enfin d'autant plus parfait, d'autant plus intéreſſant à ſes yeux, qu'il eſt plus malheureux.

Si rien ne doit jamais dégoûter un amant de l'objet qu'il aime, ſi rien ne doit ſuſpendre un ſervice, dont l'amour permet la célébration, rien auſſi ne doit rendre infracteur de la foi qu'on a jurée à ſa maîtreſſe. Belles, vous jugerez vos amans par leur généroſité, c'eſt la balance des cœurs. Veulent-ils forcer vos goûts, violer votre prudence, & ſans égard pour de trop juſtes frayeurs, vous expoſer aux ſuites fâcheuſes d'une paſſion

ſans retenue ? Soyez ſûres qu'ils vous trompent, qu'ils ne ſont qu'impétueux, que vous n'êtes pas vous-mêmes ce qu'ils aiment le plus en vous, & qu'en un mot, c'eſt à leur ſeul plaiſir qu'ils ſacrifient.

Telle eſt la diſtinction avec laquelle un véritable amant ſert l'amour. A-t-il une maîtreſſe avide ? ce que le corps lui refuſe, eſt abondamment compenſé par le mérite & les recherches de l'induſtrieuſe volupté. Sur-tout,

Il ne perd point à connoître
Un temps deſtiné pour jouir.

S'il examine quelquefois, ce n'eſt que pour augmenter ſon plaiſir.

Convenons donc que les plus impuiſſans efforts d'un amant voluptueux, tournent plus à la gloire de l'amour, que le plaiſir fugitif de ces eſpeces d'animaux, qui ne ſentiroient rien, ſans la force & l'élaſticité de leurs organes. Le voluptueux ſeul, à l'ombre de la volupté, réunit toutes les illuſions, ſeul il jouit de toutes ſes idées, il les appelle, il les réveille, & careſſe en quelque ſorte celles qui lui plaiſent, au gré de ſon imagination lubrique : non que je ſache comment l'imagination broie ſes couleurs ; mais l'image du plaiſir qui en réſulte, paroît être le plaiſir même.

Suivons par-tout le voluptueux, dans ſes diſcours, dans ſes démarches, comme dans ſes plaiſirs. Il diſtingue la volupté du plaiſir, comme l'odeur de la fleur qui l'exhale, ou le ſon de l'inſtrument qui le produit. Voyez comme il écoute, & prête à chaque inſtant l'oreille à la voix ſecrete de ſes ſens ! Pourquoi ? C'eſt pour mieux entendre le plaiſir : il croiroit ne l'avoir pas ſenti, s'il ne l'attiroit exprès. A-t-il entre ſes mains le bouquet de *Théreſe ?* Comme il le conſidere ! il y trouve plus d'amours, que de fleurs ; il le reſpire avec la plus tendre & la plus naïve volupté ; un feu ſecret s'allume dans ſes veines : quelle douce émotion ! & quelle en eſt la cauſe ? *C'eſt qu'il étoit contre le cœur de ſa chere Théreſe* : il voudroit expirer, comme lui, ſur ſon ſein.

C'eſt ainſi que l'art ajoute à la nature, & ſait la varier à l'infini. Le voluptueux, ſenſible à tout, ne veut rien perdre, & ne perd rien. Pour être heureux, il n'a qu'à vouloir. La volupté eſt l'objet de tous ſes projets & de tous ſes vœux : il ne fait pas un pas, pas un geſte, qui ne tende vers elle. S'il jouit des bienfaits de l'amour, mille jouiſſances préliminaires précedent la derniere jouiſſance : il ne veut arriver au comble des faveurs, que par d'imperceptibles degrés. Sur-tout, il veut qu'on lui réſiſte, autant qu'il faut pour augmenter ſes plaiſirs.

S'il ſe promene, le plus beau lieu, le chant des oiſeaux, un ciel ſerein & tempéré, un air rempli du parfum des fleurs, un boſquet impenétrable aux rayons du ſoleil, où l'on goûte la double volupté d'être au frais & de lire *Chaulieu*, le gazon le plus fin, le plus touffu, qu'on foule avec ſa maîtreſſe, dans un endroit du bois ſi écarté, que les regards profanes n'y peuvent pénétrer; la plus belle vue, la plus belle allée, celle où Diane ſe promene elle-même avec toute ſa cour; le lever de l'aurore, & du ſoleil; la magnifique couleur de pourpre, qui ſe jouant dans le brun des nues, à ſon couchant, forme la plus ſuperbe décoration; les rayons argentés de la lune, qui conſolent les voyageurs de l'abſence du ſoleil; les étoiles qui ſemblent autant de diamans, dont l'éclat eſt relevé par le fond bleu, auquel elles ſont attachées: ces nuits plus belles que les plus beaux jours, qui répandent leur roſée, pour déſaltérer la terre, & leurs pavots, pour délaſſer les mortels fatigués, & endormir les maris jalous: ces nuits vertes, plus belles encore, que forment les arbres touffus des forêts, nuits qui inſpirent les plus douces rêveries, où l'ame contente, recueillie, ſe careſſant elle-même, enchaîne ſes penſées volages, dans les bornes charmantes de l'amour: ombre impénétrable aux yeux des Argus, où il ſuffit d'être ſeul, pour deſirer d'être avec vous, Céphiſe, & d'être avec vous, pour

pour être heureux; que dirai-je enfin? il faudroit décrire l'univers; toute la nature eſt dans un cœur qui ſent la volupté.

Vous connoiſſez à préſent combien la volupté differe du plaiſir. Voici la différence, qui ſe trouve entr'elle, & la débauche.

La volupté eſt peut-être auſſi différente de la débauche, que la vertu l'eſt du crime. Les cœurs corrompus ne peuvent être vertueux, & ceux-ci ne peuvent être débauchés, ou criminels.

Le plaiſir eſt de l'eſſence de l'homme, & de l'ordre de l'univers. La débauche ſeule, & tout ce qui nuit à l'intérêt de la ſociété, eſt crime ou déſordre; je n'en connois point d'autre, ni de vertu, que celle qui eſt utile à l'état. Le goût du plaiſir a été donné à tous les animaux, comme un attribut principal; ils aiment le plaiſir pour lui-même, ſans porter plus loin leurs idées. L'homme ſeul, cet être raiſonnable, peut s'élever juſqu'à la volupté: car quel plus beau, quel plus magnifique apanage de la raiſon? Il eſt diſtingué dans l'univers par ſon eſprit; un choix délicat, un goût épuré, en rafinant ſes ſenſations, en les redoublant en quelque ſorte par la réflexion, en a fait le plus parfait, c'eſt-à-dire le plus heureux des êtres. S'il eſt malheureux, il faut croire que c'eſt par ſa faute, ou par l'abus qu'il fait des dons de la nature.

Nous devons le bien d'être au ſeul plaiſir; c'eſt lui qui a tiſſu la chaîne qui lie les hommes & les animaux: il me parle par mes organes, & m'attache à la vie. Philoſophes indignes d'un ſi beau nom, vous voulez en vain me faire regarder la mort, comme un bien; non, vous ne connoiſſez point le prix de la vie, c'eſt le plus grand de tous les biens; ſans elle, après quel bonheur imaginaire courez-vous? Qui hait le jour qu'il reſpire, & craint la mort eſt doublement hypochondriaque.

Le voluptueux aime la vie, parce qu'il a le corps ſain, & l'eſprit libre; amant de la nature, il en adore les beautés, parce qu'il les connoît mieux qu'un autre; ſes yeux ſe ferment à la lumiere ſans frayeur, mais non ſans regrets; il ſe plaint du deſtin cruel qui l'arrache à un ſpectacle, dont il ne peut ſe raſſaſier. Malheureuſement chaque ſpectateur y eſt auſſi inutile, que renouvellé ſans-ceſſe. Amoureux, ſenſible à tout, inacceſſible au dégoût, il ne comprend pas comment ce poiſon vient infecter les cœurs, ni par quel fatal déſordre, le roi des êtres animés, celui qui par ſon excellence ſe trouve en état de jouir de tous les autres, peut s'ennuyer ſur la terre: entouré de voluptés, admirateur des phénomenes, qui frappent le plus ſes ſens, rien ne le trouble; ſon ame eſt toujours dans la même aſſiette, ſoit que Jupiter s'arme de la foudre, ſoit qu'Eole reſpectant le

calme de la mer, elle offre à nos yeux, comme une nape d'huile, qui eſt la plus belle image de la paix, ou que les vents déchaînés ſoulevent les flots qui dans leur furie, effrayant tableau de la guerre, menacent de nous engloutir. Catulle rit des rigueurs de l'hiver ; comment les craindroit-il? Les feux de l'été ſont dans ſon cœur, & c'eſt l'amour qui les allume couché avec ſa maîtreſſe ; la pluie, le vent, la grêle, la vaine fureur des élémens augmentent ſes plaiſirs.

Si l'hiver ceſſe, c'eſt la nature, qui prend ſes habits de printemps, & nous invite à prendre les nôtres; faiſons paſſer dans nos cœurs l'émail des prés, & la verte gaieté des champs ; parons notre imagination des fleurs charmantes, qui rient à nos yeux. Belles, parez-en votre ſein ; c'eſt pour vous qu'elles viennent d'éclore : mais prenez autant d'amours, que de fleurs: reveillez-vous avec la nature, enivrez-vous d'amour, comme les prés s'enivrent de leurs ruiſſeaux. Chaque être vous adreſſe la parole, ſeriez-vous ſourdes à ſa voix? Voyez ces oiſeaux ; à peine éclos, leurs aîles les portent à l'amour ; les fleurs même ſe marient ; chaque choſe eſt occupée à ſe reproduire : mais ſi l'inſtinct jouit plutôt que l'eſprit, l'eſprit goûte mieux que l'inſtinct.

Venez, vous qui en avez tant, Philis ; venez, deſcendons dans ce vallon tranquille ; tout dort

dans la nature, nous seuls sommes éveillés; venez sous ces arbres, où l'on n'entend que le doux bruit de leurs feuilles; c'est le zéphir amoureux qui les agite; voyez comme elles semblent planer, l'une sur l'autre, & vous font signe de les imiter!

Parlez, Philis, ne sentez-vous pas quelque mouvement délicat, quelque douce langueur, qui surpasse toutes les autres voluptés? Oui, je vois l'heureuse impression que vous fait ce mystérieux asyle: le brillant de vos yeux s'adoucit, votre sang coule avec plus de vitesse, il éleve votre beau sein, il anime votre cœur innocent.

En quel état suis-je! quels nouveaux sentimens, dites-vous!.... Venez, Philis, je vous les expliquerai, il y a long-temps que j'ai senti la même chose pour vous.

Votre vertu s'éveille, elle craint la surprise même qu'elle a; la pudeur semble augmenter vos inquiétudes, avec vos attraits: votre gloire rejette l'amour, mais votre cœur ne le rejette pas.

Vous vous révoltez en vain; chacun doit suivre son sort: pour être heureux, il n'a manqué au vôtre, que l'amour: vous ne vous priverez pas d'un bonheur, qui redouble, en se partageant; vous n'éviterez pas les pieges que vous tendez à l'univers: qui balance, a pris son parti.

O! si vous pouviez seulement sentir l'ombre des plaisirs, que goûtent deux cœurs qui se sont donnés

l'un à l'autre, vous redemanderiez aux dieux tous ces ennuyeux momens, que votre cœur oiſif a laiſſés paſſer ſans aimer!

Quand une belle s'eſt rendue, qu'elle ne vit plus que pour celui qui vit pour elle; que ſes refus ne ſont plus qu'un jeu néceſſaire; que la tendreſſe qui les accompagne, autoriſe d'amoureux larcins, & n'exige plus qu'une douce violence; que deux beaux yeux, dont le trouble augmente les charmes, demandent en ſecret ce que la bouche refuſe; que l'amour éprouvé de l'amant eſt couronné de myrte par la vertu même; que la raiſon n'a plus d'autre langage que celui du cœur; que..... les expreſſions me manquent, Philis, tout ce que je dis n'eſt pas même un foible ſonge de ces plaiſirs. Aimable foibleſſe! douce extaſe! c'eſt en vain que l'eſprit veut vous exprimer, le cœur même ne peut pas vous comprendre.

Vous ſoupirez, vous ſentez les reſpectables approches du plaiſir! Amour que tu es adorable! Si ta ſeule peinture peut donner des deſirs, que ferois-tu toi-même?

Jouiſſez, Philis, jouiſſez de vos charmes: n'être belle que pour ſoi, c'eſt l'être vainement, c'eſt l'être pour le tourment des hommes.

Ne craignez ni l'amour, ni l'amant; une fois maîtreſſe de mon cœur, vous le ſerez toujours.

La vertu conſerve aiſément les conquêtes de la beauté.

J'aime, comme on aimoit, avant qu'on eût appris à ſoupirer, avant qu'on eût fait un art de jurer la fidélité; je n'ai qu'un cœur à vous offrir: mais il eſt tendre comme le vôtre. Uniſſons-les, & nous connoîtrons à la fois, & le plaiſir, & cette tendreſſe plus ſéduiſante, qui conduit à la plus pure volupté des cœurs.

C'eſt ainſi que tout ravit, tout enflamme un cœur ſenſible & amoureux; chaque beauté l'extaſie, chaque être inanimé lui parle & le remue, chaque partie de la création le remplit de volupté.

Chaque homme porte donc en ſoi le germe de ſon propre bonheur, avec celui de la volupté. La mauvaiſe diſpoſition, ou le dérangement des organes nous empêche d'en profiter; cependant je penſe, que pour être auſſi heureux, qu'il eſt poſſible de le devenir, il n'y a qu'à s'appliquer à connoître ſon tempérament, ſes goûts, ſes paſſions, & ſavoir en faire un bon uſage; agir toujours en conſéquence de ce qu'on aime, ſatisfaire tous ſes deſirs, c'eſt-à-dire tous les caprices de l'imagination; ſi ce n'eſt pas là le bonheur, qu'on me diſe donc où il eſt. Laiſſons dire Zénon, Poſſidonius & tous ſes ſectateurs, ils ont eux-même prouvé que la douleur eſt un mal, & que le ſage n'a point de droit de ſe ſouſtraire d'un joug impoſé à tous. Que

dis-je? la douleur eſt le plus grand des maux: la plupart des philoſophes lui ont donné le droit d'abréger nos tourmens: mais qui a du plaiſir à ſentir, eſt, ſelon moi, digne de vivre, & doit aimer la vie. Quoiqu'on en diſe, quoique chantent nos poëtes; quand on a ſu profiter de tous les heureux momens, cueillir toutes les fleurs ſemées ſur le fonds de la vie, c'étoit la peine de naître, de vivre & de mourir. *La mort*, dit Lucrece, *ne nous regarde en rien:* je ſais qu'elle n'eſt rien en ſoi, & que la douleur eſt tout: mais la mort nous prive de tous les ſentimens que je chéris, ſon idée m'eſt affreuſe. Loin d'ici trop affligeante image! je ne puis vous regarder fixement. Non, je ne me reſoudrai jamais à ceſſer de ſentir, je ceſſe même d'être en quelque ſorte, toutes les fois que je penſe que je ne ſerai plus. Mourons cependant, puiſqu'il le faut, mais que ce ſoit après avoir vécu.

Le plaiſir eſt donc le plus bel apanage de l'homme. Qui s'y refuſe, viole les premieres loix de ſon origine, & l'intention du créateur. Ceux qui ne s'aiment pas eux-mêmes, comment aimeroient-ils les autres? Mais quelle erreur de s'imaginer qu'on ait de mauvaiſes mœurs, parce qu'on aime la volupté! la vraie ſageſſe eſt-elle donc de fuir le bonheur, & de rechercher tout ce qui déplaît à l'imagination & ne peut conduire qu'au déſagrément

de la vie? Non; le plaiſir eſt ſi étroitement lié au bonheur, que ces deux choſes ont été confondues enſemble en différens ſiècles. Le ſage doit donc chercher le plaiſir, ſans lequel il ne peut être heureux. Que le crime ſe couvre de honte; le plaiſir & l'amour ne ſont point de ſa bande. Voyez tout le brillant cortege de la joie, elle ne marche qu'eſcortée des jeux & des ris; la probité l'accompagne; elle eſt le ſymbole de la pureté du cœur: le ſcélérat eſt triſte & réveur, en proie aux plus cruels remords; la loi naturelle qu'il a violée, le déchire à ſon tour. L'honnête homme rit, épanouit ſon cœur; il aime tant le plaiſir & la volupté, que loin de rougir d'être fait pour la ſentir, il la regarde comme la plus ſolide récompenſe de la vertu, & le plus beau partage de la raiſon. Le plaiſir, dit un auteur, qui m'en fait beaucoup, « eſt le ſeul bien réel qu'un honnête homme ait » en ce monde ».

Plaiſir, maître ſouverain des hommes & des dieux, devant qui tout diſparoît, juſqu'à la raiſon même, tu ſais combien mon cœur t'adore, & tous les ſacrifices qu'il t'a faits; je ne ſais ſi je mériterai d'avoir part aux éloges que je te donne; mais je me croirois indigne de toi ſi je n'étois attentif à m'aſſurer de ta préſence, & à me rendre compte à moi-même de tous tes bienfaits. Oui, ſans doute, je te dois de trop heureux momens pour ne faire

que ſentir ſimplement mon bonheur & ta puiſſance. La reconnoiſſance ſeroit ici un trop foible tribut, j'y ajoute encore par la réflexion & l'examen de mes ſentimens les plus doux. Car ſi par-tout ailleurs la réflexion empoiſonne les plaiſirs, ici elle les augmente. Telle eſt la vraie volupté, l'eſprit, & non l'inſtinct du plaiſir, l'art d'en uſer ſagement, de le ménager par raiſon, & de le goûter par ſentiment.

Plaiſir, (eh ! que n'ai-je l'art de Lucrece pour t'invoquer ſans ceſſe !) ne permets pas que ton pinceau ſe proſtitue à d'autres voluptés que celles du fils de Cypris; que ce dieu vif, impétueux, ne ſe ſerve de la raiſon des hommes que pour la leur faire oublier : qu'il ne raiſonne que pour exagérer ſes plaiſirs; que la froide philoſophie ſe taiſe pour m'écouter; que tout reſſente enfin le déſordre des paſſions, pourvu que le feu qui m'emporte ſoit digne, s'il ſe peut, de la volupté.

Quel eſt cet amant qui trouve ſa maîtreſſe endormie ? jamais le ſommeil de l'amour même a-t-il été plus reſpecté ? il voudroit impoſer ſilence à la nature entiere, pour mieux contempler ce qu'il adore. Comme ſes regards amoureux ſont avidement fixés ſur cette gorge négligemment découverte ! comme ils en parcourent, comme ils en pénetrent tous les charmes ! que n'imagine point le

malheureux amant d'*Iſſé*, pour ſe *payer des larmes que la cruelle lui a fait verſer ?*

Tantôt ſous la forme *du temple de Gnide*, un philoſophe de la fabrique de *Chaulieu* offre à nos eſprits enchantés la peinture de l'amour la plus vive & la plus voluptueuſement délicate. Plein du dieu qui l'inſpire, à force d'en ſentir les attraits, il nous en fait adorer la puiſſance. Comme il peint encore les plaiſirs des Perſans, ces heureux mortels, qui ne couronnent que la lubricité, & n'offrent des prix qu'à ceux qui auront inventé des voluptés nouvelles ! Certes, la palme offerte a rarement été mieux méritée que par ce voluptueux philoſophe. C'eſt ainſi qu'un ſage oſe quelquefois ouvrir lui-même une école de volupté. Eh ! quel autre en effet doit apprendre aux mortels le ſecret d'être heureux ? Diſciple d'*Epicure*, accourez tous, & rendez hommage à un maître plus digne de vous.

Tantôt l'amour même ſéduit les cœurs par l'art de Protée ; que n'imagine-t-il point pour peupler ſon empire ? Il s'ébat ſur un *ſopha*, théatre de ſes plaiſirs, auſſi commode que diſcret ; s'il dicte des billets doux & des lettres galantes, un dieu plus galant encore, Mercure, eſt prêt à les porter : il oublieroit plutôt ſon caducée que de ne pas les rendre adroitement aux beautés à qui elles ſont adreſſées. *Anacréon*, *Quinaut*, *Chaulieu*, le vo-

luptueux *Chaulieu*, font des vers légers, tendres, délicats, galamment négligés. Que cette négligence les rend aimables ! mais ils ne ſont charmans que par l'air de volupté qu'ils reſpirent. Orphée liſant ces vers, les crut d'Apollon même, ou de l'Amour; il employa tous les charmes de ſon art pour en rendre l'harmonie plus touchante.

L'amour fait-il un conte même *Japonois*, il y met tant de volupté & de délicateſſe, qu'on croit entendre *Pétrone*. S'il fait exécuter les ordres de *l'Oracle*, c'eſt pour mieux nous faire ſentir tout le pouvoir de ſa magie. Il nous attendrit avec une mere éplorée ou avec une amante éperdue. Il ne perſécute *Phedre* que pour nous intéreſſer au cruel ſort d'une malheureuſe; c'eſt pour nous la faire adorer, qu'il nous montre *Zaïre*, cette aimable *Zaïre*, digne auſſi d'un plus heureux deſtin. Pourquoi faut-il qu'une flamme auſſi pure ſoit éteinte par des préjugés qu'elle n'avoit pas, & que l'amour ait ſouffert qu'on ait éclairé la reine de ſon empire ſur d'autres intérêts que ceux de la volupté ? N'étoit-elle donc pas digne d'une ignorance à laquelle ſon bonheur étoit attaché ?

Voulez-vous d'autres miracles de l'amour ? Là *le Maure*, cette frêle machine, n'eût jamais pu penſer ; qu'a fait l'amour ? il l'a organiſée pour chanter, elle ravit nos ames par les ſons de ſa

voix ; la muſique, cet art enchanteur, lui auroit-elle appris à ſentir ?

J'apperçois deux danſeuſes autour de l'arche de *Jephté* : dans l'une, quelle agilité, quelle force, quelle préciſion ! ſeroit-ce un homme déguiſé ? elle m'étonne à un tel point, que je vois à peine le plaiſir qui la ſuit. L'autre, plus ſéduiſante, forme des *pas meſurés par les graces, & compoſés par les amours.* Eſt-ce *Terpſicore*, ou la volupté en perſonne ? Divine enchantereſſe, quel cœur de bronze & de diamant ne ſeroit pas pénétré de la laſciveté de tes mouvemens ? Etends, déploie ſeulement tes beaux bras, & je ſuis plus enchanté qu'*Amadis* même.

Atis, nouvel *Atis*, tu pouvois ſeul me conſoler de la perte de ce genre de volupté. Quels ſons ! quel déſeſpoir ! quel cris : « *Atis*, *Atis* lui-même « a fait périr ce qu'il aime » ; il ne chante ſes douleurs que pour les rendre plus vives. Cher & aimable *Jeliotte*, ſers-toi de tout l'empire que tu as ſur les cœurs ſenſibles : attendris les plus durs & les plus inflexibles ; non, jamais la puiſſance d'*Orphée* n'égala la tienne.

Quelles formes encore une fois l'amour ne prend-il pas pour ſe gliſſer dans nos ames ? Il ſuſcite les intrigues, & toutes les aventures galantes qui compoſent nos romans ; il permet à l'imagination des

auteurs, d'ajouter ce qui manque à la réalité, comme à son triomphe.

Jettez les yeux sur le *tableau de l'amour conjugal*, & sur tous les ouvrages de ces physiciens, qui aimant plus la nature, qu'ils ne l'ont connue, ont cherché le plaisir dans les plus sérieuses recherches. Avec quelle ingénieuse adresse, l'amour profite de l'ignorance même des mortels qu'il instruit! sur-tout il se plaît à éclairer les amans ignorans, qui ne voudroient que savoir aimer. Vous le savez, *Daphnis* & *Chloé*, heureux ignorans, trop séduisans bergers, s'il n'y avoit du plaisir à être séduit avec vous.

Où est l'amour? (s'il m'est permis d'imiter ici un auteur charmant) *il est sur les levres de Chloé*, il n'a semé les lis sur son teint, que pour donner à *Daphnis* le plaisir de les changer en roses. Voyez-le voltiger sur son sein. Comme il se joue avec un souffle badin, dans les boucles de ses beaux cheveux blonds, il folâtre de même sous ce verd feuillage: la vie de ce jeune myrte est bien courte, il sera bientôt flétri; mais il profite du peu de jours qui lui sont accordés; il ne se refuse, ni aux caresses de *Flore*, ni aux douces haleines de *Zéphire*. Imitez-le en tout, bergere; que sa vie soit l'image de la vôtre, & par la durée, & par les plaisirs.

Jeune *Chloé*, vous me fuyez, en vain je vous appelle, en vain je vous poursuis.... déjà tous vos

charmes ſe dérobent à ma vue..... Raſſurons-nous: l'amour, qui a fait les coquettes, les cache de maniere qu'elles ſeroient bien fâchées de ne pas être apperçues.

A ces jeux d'enfans, que *Virgile* a ſi bien peints, qui peut méconnoître l'amour ? Il ſe cache lui-même dans mille réduits ; il veut qu'on l'y pourſuive ; il ne demande pas plus de grace que la plus ſimple bergere ; il s'eſt fait une derniere retraite : il a voulu fixer les bornes de ſon empire, avec le ſiege de la volupté : c'eſt-là qu'il aime à s'arrêter *comme une tendre fauvette ſur ſes petits*, & il ne s'y arrête, que pour avoir le plaiſir de s'y laiſſer prendre. Ce ſeul plaiſir fait toute ſon ambition : pour en jouir, il enflamme tous les cœurs, il éclaire tous les eſprits, il a créé tous les ſens, pour en ſatisfaire un ſeul.

Entrons dans quelque détail. Le plus beau ſpectacle du monde, c'eſt une belle femme, un beau viſage : à quoi ſerviroit mon imagination, ſans mes yeux ? les aveugles de naiſſance n'imaginent rien. Les yeux ſeuls pouvoient faire paſſer l'image de la beauté dans mon ame, & l'empreinte en reſte vivement gravée dans mon cœur.

L'eſprit, tous les charmes de la converſation, qui ne ſont pas ſans volupté, la douceur de la voix, qui marque aſſez communément celle du caractere, la muſique, le goût du chant, ſans

l'ouie, que d'attraits perdus pour moi ! Aurois-je, ſans l'odorat, le plaiſir de ſentir l'odeur que j'aime dans ma Céphiſe ? Nette & propre par elle-même, d'une ſanté, ſans laquelle les plus brillans attraits ſont flétris, ſi cette aimable enfant a quelquefois beſoin d'art, c'eſt d'une eau claire & fraîche comme elle. Sans le toucher, le tiſſu de ſa peau douce & fine, ſeroit pour moi, comme ſa blancheur extrême pour un aveugle. Quel plaiſir auroit ma bouche collée ſur ſa bouche ? mon ſein étendu ſur ſon ſein ferme & rondelet, auſſi-bien ſéparé, que l'arc parfait & élevé de ſes fins ſourcils ? Mes levres s'amuſeroient en vain à mille douceurs qui changent les heures en momens : tant d'autres jeux d'enfant, qui plaiſent à l'amour, ne ſéduiroient ni ma raiſon, ni mon cœur. Que deviendroient ces baiſers pleins d'ardeurs, donnés amoureuſement, doux prélude de baiſers encore plus doux ? Ils ne ſeroient ni reçus, ni rendus, encore moins recherchés. Que dirai-je de cette partie divine pour le ſentiment, qui ſemble exprès placée comme pour préſider à l'entrée d'un dieu dans ſon temple ? Elle ſeroit en vain légerement titillée, ſoit par les mains des graces, ſoit par le plus agile organe des mortels. Il en ſeroit ainſi de cette papille, ou petite fraiſe délicate ; ce bouton roſe & vermeil de la pomme d'amour, qui répond à ce nerf exquis, n'auroit plus la même ſympathie ; cet

harmonieux accord de deux plaisirs, que l'industrieuse volupté met, au gré de nos desirs, à l'unisson dans une même personne, seroit détruit avec tous ses charmes. Sans le gout, cette autre sorte de tact plus nu, plus intime, sans la même facile communion des nerfs du palais, mollement chatouillés, nos langues inutilement voluptueuses, frétilleroient sans lasciveté dans toutes les parties dénuées de la peau. Enfin, nos ames qui brûlent de changer de corps, pour avoir le plaisir de parcourir, de rendre heureux un objet adoré, insensibles, immobiles dans leur premier berceau, n'auroient pas même la liberté d'errer dans une bouche fraiche & ornée par le plus bel émail. Vainement l'amour auroit inventé cet art dont il a été parlé, de la philtrer en quelque sorte, & la nature, cette espece de transfusion délicieuse, si foiblement exprimée par le système de *Platon*. Que deviendroient alors tant de ressources imprévues, & tous ces miracles de l'amour desespéré? Plus de baisers lascifs, plus d'espoir d'être heureux, la plus efficace des voluptés seroit perdue, & enfin, ce que nous avons d'ame, n'en trouvant point d'autre à qui se réunir, ne nous feroit point goûter le le sort des dieux.

C'est ainsi que les cinq sens semblent travailler pour un sixieme, trop peu célébré, dont la nature a paru uniquement occupée, en nous formant. Ce

sens,

ſens, rétabli de nos jours dans ſa dignité naturelle, imprime véritablement dans l'ame des ſenſations tout-à-fait particulieres, infiniment profondes, plus vives, plus exquiſes, que toutes celles qui nous viennent par les autres organes. Jugez du deſpotiſme qu'il exerce; il interdit l'uſage de la parole, de la vue & de la penſée même, qu'il change en ſentiment : il anéantit l'ame avec tous les ſens, dont elle eſt le principe ou la fin ; il ſuſpend toutes les fonctions de notre économie, & tient, pour ainſi dire, les rênes de l'homme entier, au gré de ces joies ſouveraines & reſpectables, de ce fécond ſilence de la nature, qu'aucun mortel ne devroit jamais troubler, ſans être écraſé par la foudre. Mais quelle biſarre contradiction a fait appeler *noble* & *honteux* le plus merveilleux de nos organes, celui à qui nous devons notre exiſtence & notre bonheur ; un ſens enfin, dont telle eſt la puiſſance immortelle, que la raiſon, cette vaine & fiere déeſſe, rangée ſous ſon empire au niveau de ſes égaux, n'eſt enfin, comme les autres ſens, que l'heureuſe eſclave de ſes plaiſirs.

Vous voyez que les ſens ne ſont que les organes de nos paſſions & de nos deſirs, qu'ils les ſervent, les entretiennent, les excitent, pour qu'elles nous ſervent à leur tour. Que dis-je ! les paſſions même, ces élémens auſſi néceſſaires à l'homme que l'air

qu'il reſpire, ſont les plus fideles miniſtres de la volupté. Plus elles nous portent au luxe, plus elles nous ouvrent la voie du bonheur. Voyez ce voluptueux, comme il ſirotte ſon vin, & ſait choiſir ſes mets & ſes convives ! il préfere à tout ces charmans tête-à-tête, où les coudes ſur la table, les jambes entrelacées dans celles de ſa maîtreſſe, il boit plus de volupté que de vin. Verſez, Iris, verſez, quelque excellent qu'il ſoit, cette nuit, diſtillé par l'amour, il vous ſera rendu en une liqueur mille fois plus délicieuſe. Mais *Daphnis* eſt fatigué des hommages qu'il a rendus à vos charmes ; laiſſez le ſommeil réparer ſes forces, autrement il ne pourroit fournir qu'une foible carriere. *Vénus*, puiſſante *Vénus*, attendez à voir paroître votre étoile ; les plus doux plaiſirs naiſſent du ſein du repos. Morphée ne répand ſes pavots ſur la terre, que pour préparer les humains au culte de l'amour. Vous entendez mal vos intérêts, bergere ! n'éveillez pas ſi-tôt votre amant : quel mortel plus digne de vous ! il eſt voluptueux : en le reſpectant, vous ménagerez vos plaiſirs.

Le beſoin d'aimer ſuccede à la faim, à la ſoif & au ſommeil, & ce beſoin eſt tel quelquefois, qu'il précipite les plus ſages dans les excès les plus honteux. Il eſt donc d'un philoſophe voluptueux,

toujours guidé par la probité, de le prévoir & de le prévenir de quelque maniere que ce ſoit. Toutes les paſſions s'éclipſent par la paſſion d'aimer, elle leur commande en reine. Pour elle, l'ambitieux ſupplante ſon plus cher concurrent, l'avare ouvre ſes tréſors & devient prodigue : par elle la laideur reçoit les honneurs de la beauté : par elle les droits de l'amitié ſont anéantis ; le libertin & le débauché ont du plaiſir à l'être : enfin l'amour eſt cauſe de tout l'ordre & de tout le déſordre qui regne dans l'univers. Le marchand croit ne ſuivre que l'intérêt, & le guerrier jure qu'il n'eſt animé que par la gloire ; vaine illuſion ! tout ce que l'un a eu tant de peine à gagner, ſera donné pour une des nuits de la belle *Didon* ; il croit s'enrichir, en ſe ruinant, parce qu'il comble ce qu'il aime de ſes bienfaits : toutes les conquêtes de l'autre ne valent pas celle d'un cœur, tel que celui de Mélite, dont tous les replis, quoique prodigieuſement étendus, peuvent à peine ſuffire aux ſentimens & aux tranſports d'une véritable paſſion. Les plus grands rois du monde n'aiment à cueillir des lauriers, que pour en faire des couronnes à l'amour.

Mais que vois-je ? l'affliction eſt peinte ſur le viſage du plus tendre amant. . . . C'eſt un jeune guerrier que l'honneur & le devoir obligent de devancer ſon prince en campagne. Il part demain : plus de délai ; il n'a qu'une nuit à paſſer avec ce

qu'il aime ; l'amour en ſoupire. Mais quels vont être ſes adieux ! & comment les peindrai-je ? Si la joie eſt commune, la triſteſſe l'eſt auſſi ; les larmes de la douleur ſont confondues avec celles du plaiſir. Que d'incertains ſoupirs ! quels regrets ! quels ſanglots ! mais en même temps que de volupté & quels tranſports ! jamais l'amour n'avoit tant pleuré, & cependant n'avoit été ſi heureux. Quel redoublement de vivacité dans les careſſes de ces triſtes amans ! les délices qu'ils goûtent en ce moment même, qu'ils ne goûteront plus le moment ſuivant ; le trouble où l'abſence la plus cruelle va les jetter, tout cela s'exprime par le plaiſir & ſe confond dans lui-même, ils n'ont que le plaiſir pour interprete. Mais puiſqu'il ſert à rendre deux paſſions diverſes, il va donc être doublé pour cette nuit. Doublé ! ah, que dis-je ! il ſera multiplié à l'infini : ces heureux amans vont s'enivrer d'amour comme s'ils en vouloient prendre pour le reſte de leur vie. Leurs premiers tranſports ne ſont que feu, les ſuivans les ſurpaſſent, ils s'égarent, ils s'oublient ; leurs corps lubriquement étendus l'un ſur l'autre, & dans mille poſtures recherchées, s'embraſſent, s'entrelacent, s'uniſſent : leurs ames, plus étroitement unies, s'embraſent alternativement & tout enſemble ; le plaiſir va les chercher juſqu'aux extrémités d'eux-mêmes, & ne ſe contentant pas des voies ouvertes, il ſe fait

des paſſages au travers de tous les pores, comme pour ſe communiquer avec plus d'abondance : ſemblable à ces ſources qui reſſerrées par l'étroit tuyau, dans lequel elles ſerpentent, ne ſe contentent pas d'une iſſue auſſi large qu'elles-mêmes, crêvent & ſe font jour en mille endroits ; telle eſt l'impétuoſité du plaiſir.

Quels ſont alors les propos de ces amans ! s'ils parlent de leur volupté préſente, s'ils parlent de leurs regrets futurs, c'eſt encore le plaiſir qui exprime ces divers ſentimens. Ce *je ne vous verrai plus* ſe dit avec tendreſſe, il ſe dit encore avec flamme ; il excite un nouveau tranſport, on ſe rembraſſe, on ſe reſſerre, on ſe replonge dans la plus douce ivreſſe, on s'inonde, on voudroit ſe noyer dans une mer de voluptés. L'amante en feu fixe au plaiſir ſon amant. Avec quelle ardeur & quel courage ils partagent l'ouvrage d'amour ! rien dans eux n'eſt exempt de ce doux exercice, tout s'y rapproche, tout y contribue ; la bouche donne cent baiſers les plus amoureuſement recherchés, l'œil dévore, la main parcourt, rien n'eſt diſtrait de ſon bonheur, tout s'y livre avidement ; le corps entier de l'un & de l'autre eſt dans le plus grand travail : une douce mélancolie ajoute au plaiſir je ne ſais quoi de ſingulier qui l'augmente, & met ces heureux amans dans une ſituation rare, que je ſens bien, mais qu'il eſt difficile

de définir. Amour, c'eſt de ces amans que tu devois dire :

Vite, vite, qu'on les deſſine
Pour mon cabinet de Paphos.

Ils t'en auroient donné le temps : je les vois mollement s'appéſantir & ſe livrer au repos qu'une douce fatigue leur procure, ils s'endorment; mais la nature en prenant ſes droits ſur le corps, les exerce en même temps ſur l'imagination ; c'eſt elle, & non l'eſprit, qui veille toujours; les ſonges ſont, pour ainſi dire, à ſa ſolde; c'eſt par eux qu'elle fait ſentir le plaiſir aux amans, dans le ſein même du ſommeil. Ces fideles rapporteurs des idées de la veille, ces parfaits comédiens qui nous jouent ſans ceſſe nos paſſions dans nous-mêmes, oublieroient-ils leur rôle quand le théâtre eſt dreſſé, que la toile eſt levée, & que de belles décorations les invitent à repréſenter ? Les criminels dans les fers font des rêves cruels, le mondain n'eſt occupé que de bals & de ſpectacles, le trompeur eſt artificieux comme le lâche eſt poltron en dormant ; l'innocence n'a jamais rêvé rien de terrible. Voyez le tendre enfant dans ſon berceau, ſon viſage eſt uni comme une glace, ſes traits ſont riants, ſa petite paupiere eſt tranquille, ſa bouche ſemble attendre le baiſer que la nourrice

eſt toujours prête à lui donner ; pourquo voluptueux ne jouiroit-il pas des mêmes bien Il ne s'eſt pas donné au ſommeil, c'eſt le ſon qui l'a ſaiſi dans les bras de la volupté. Mor après l'avoir enivré de ſes pavots, lui fera donc ſentir la ſituation charmante qu'il n'a quittée qu'à regret. Belles, qui voyez vos amans s'endormir ſur votre ſein, ſi vous êtes curieuſes d'eſſayer le tranſport d'un amant aſſoupi, reſtez, s'il vous eſt poſſible, éveillées ; le même cœur, (ſoyez-en ſûres) la même ame vous communiquera les mêmes feux, feux d'autant plus ardens, qu'il ne ſera pas diſtrait de vous par vous-mêmes. Il ſoupirera dans le fort de ſa tendreſſe, il vous parlera même, & vous pourrez lui répondre ; mais que ce ſoit très-doucement : gardez-vous ſur-tout de le ſeconder, vous l'éveilleriez par les moindres efforts, laiſſez-le venir à bout des ſiens ; repréſentez-vous tous les plaiſirs que goûte ſon ame, & puiſque l'imagination peint mieux à l'œil fermé qu'à l'œil ouvert, figurez-vous comme vous y êtes divinement gravée ! jouiſſez de toute ſa volupté, dans un calme profond, & dans un parfait abandon de vous-mêmes ; oubliez-vous, pour ne vous occuper que du bonheur de votre amant : écoutez ſes ſoupirs dans un ſilence attentif, comptez tous ſes mouvemens, & vos plaiſirs naîtront de vos réflexions ſur les ſiens.

Mais qu'il jouiſſe à la fin du repos dont il a beſoin, livrez-vous y vous-même, en vous dérobant adroitement ſous lui, de peur de l'éveiller : ne vous embarraſſez plus du ſoin de la lumiere, votre amant vous avertira du lever de l'aurore; mais auparavant il ſe plaît à vous contempler dans les bras du ſommeil, ſon œil avide ſe repaît des charmes que ſon cœur adore, ils recevront tous enſemble, & chacun en particulier l'hommage qui leur eſt dû. Comme il leve doucement le voile qui les cache à ſa vue! que de beautés toujours nouvelles! il ſemble qu'il les découvre pour la premiere fois. Ses regards curieux ne ſeroient jamais ſatisfaits; mais il faut enfin que le deſir de voir faſſe place au deſir de ſentir; avec quelle adreſſe ſes doigts voltigent ſur la ſuperficie d'une peau douce & tendue! l'agneau ne bondit pas ſi légerement ſur l'herbe tendre de la prairie : enſuite il étend toute la main ſur cette ſurface polie, il la fait gliſſer d'un endroit à un autre : on diroit une glace qu'il veut éprouver. Mais ſon deſir s'augmente par toutes ces épreuves, comme ſon feu s'irrite par de nouveaux larcins; il va bientôt vous éveiller, mais peu-à-peu; croyez-vous qu'il va vous prodiguer tous ces noms que ſa tendreſſe aime à vous donner? Non, il eſt trop voluptueux pour ne pas ſe faire violence; ſa bouche lui ſera d'un autre uſage, il donnera cent baiſers tendres à l'objet de ſa paſſion;

il ne les donnera pas brûlans, pour ne pas l'éveiller encore; il s'approche, & plus léger que Zéphire, il ſe tient voluptueuſement ſuſpendu au-deſſus d'un million de graces, qui agiſſent ſur lui avec toute la force de leur aimant; il voudroit jouir d'une amante endormie: déjà il s'y diſpoſe avec toutes les précautions & l'induſtrie imaginable; mais en vain, le cœur de Philis eſt averti des approches de ſon bonheur, un doux ſentiment l'annonce de veine en veine; ſes pores, ſenſibles à la plus légere titillation, s'ouvriroient à l'haleine de Zéphire. Il étoit temps, bergere, les tranſports de votre amant touchoient à leur comble, il n'étoit plus maître de lui: ouvrez donc les yeux, & acceptez avec plaiſir les ſignes du réveil. « C'eſt » moi, dit-il, c'eſt ton cher Hylas, qui t'aime » plus qu'il n'a fait de ſa vie. . . . » Il ſe laiſſera enſuite tomber mollement dans vos bras, qu'un reſte de ſommeil vous fait étendre & ouvrir à la voix du plaiſir, il les entrelacera avec les ſiens, & ſe confondra de nouveau avec vous. C'eſt ainſi qu'à peine rendue à vous-même, vous ſentirez la volupté du demi-réveil, & que l'homme a été fait pour être heureux dans tous les divers états de ſa vie.

C'eſt aſſez, profès voluptueux, jurez à votre maîtreſſe que vous lui ſerez fidele: l'amour ne perd rien à tous les ſermens qu'il fait faire, & levez-vous.

C'eſt ici qu'il faut s'arracher au plaiſir, puiſque les regrets l'accompagnent. N'attendez pas les plaintes & les pleurs d'une belle, qui touche au moment de vous perdre ; arrachez-vous encore une fois, & n'excitez point des deſirs, que la nature & l'amour ne peuvent plus vous donner ; les plaiſirs forcés par l'artifice ne ſont plus des plaiſirs : ſongez que vous reverrez un jour votre amante, ou que l'amour, dont l'empire ne finit qu'avec l'univers, ſenſible à de nouveaux beſoins, vous enflammera pour d'autres bergeres, qui ſeront peut-être encore plus aimables. En amour comme à table, il vaut mieux garder des deſirs que d'en emprunter. Imitez le convive ſenſuel, il goûte de tous les mets, il en prend peu : il ſe ménage de maniere qu'il aime mieux deſirer quelque choſe qui n'ait pas été ſervi, que de ne pouvoir pas profiter de tout ce qu'on ſervira, tandis que le gourmand gonflé, hors d'haleine dès le premier ſervice, n'a plus de deſirs du moins qu'il puiſſe ſatisfaire, ſemblable au *Cygne de la Fontaine*.

Conſentons plutôt à nous priver pour quelque temps de la volupté, que d'être forcés d'y renoncer, peut-être toujours en nous y engloutiſſant. Amants qui êtes ſur le point de quitter vos belles, que vos adieux ſoient tendres, paſſionnés, pleins de ces nouveaux charmes que la triſteſſe y ajoute ;

je veux que vous ſurpaſſiez un peu la nature, mais ne l'excédez jamais : c'eſt à la tendreſſe à ſeconder le tempérament, & à faire les derniers efforts. Qu'il ſeroit heureux de trouver une reſſource imprévue, au moment même qu'on s'embraſſe pour la derniere fois, & que les pleurs mutuels des deux amans, prenant divers cours, ſemblent être les garans de leur douleur & de leur fidélité, en même temps que la marque, & le terme de leurs plaiſirs.

Vous voyez combien de moyens divers l'auteur de la nature a voulu employer, pour faire arriver les hommes, plus ou moins vîte, au but pour lequel ils ont été faits, qui eſt de croître, & de multiplier ; loi qui a moins été donnée à l'homme, qu'elle n'eſt née avec lui, loi intime, auſſi ancienne que le monde, penchant ſi naturel à nos cœurs, que toutes nos actions tendent uniquement à celle d'aimer, dont elles ne ſemblent être que des eſpeces de diſtractions néceſſaires.

Vous voyez que la faim, la ſoif, le ſommeil, l'imagination, tous les appétits, toutes les paſſions, tous les ſens, tant internes qu'externes, & en un mot, tous les mouvemens de notre machine conduiſent à l'amour, & de l'amour à la volupté, des êtres organiſés pour être heureux, des êtres qui n'ont pas un ſeul point dans tout leur corps, qui ne ſoit ſenſible au plaiſir ; comme

pour les exciter dans leur indifférence léthargique, & leur montrer par-tout la voie du bonheur. O nature! ô amour! ô comble de vos bontés! quels cœurs n'en seroient pas pénétrés! quels bergers sûrs d'atteindre un but si desirable, seroient pressés de perdre des sensations, qu'ils ne seroient peut-être plus les maîtres de se procurer une seconde fois! On n'est digne des faveurs de l'amour que par l'art de bien ménager ses plaisirs. Heureuses enfin les bergeres pour qui l'amour a formé des amans aussi économes de ses bienfaits, que tendres & reconnoissans! Sans doute il se fait un plaisir de les éclairer lui-même du flambeau de la volupté.

Tels sont les hommages que j'ai cru pouvoir rendre à la volupté. La crainte de déplaire à un grand nombre de lecteurs ne m'a point retenu. Si la fortune dépend des hommes, & malheureusement de ceux même qui ont le plus de préjugés, le bonheur n'en dépend pas; il a sa source dans la liberté de l'esprit.

En vain une cabale, que la moindre bluette met en feu, qui n'a d'autre plaisir que le plaisir de nuire, & croit plaire à un dieu de paix en faisant la guerre aux honnêtes humains dont le fanatisme les a faits tyrans; en vain cette cabale, qui ne voit par-tout que mœurs dépravées, voudroit-elle faire le procès à cette aimable liberté, sous l'odieux nom de libertinage & de débauche

que j'ai en horreur ; en vain elle s'efforceroit de rejeter ſur la corruption du cœur, ce qui n'eſt viſiblement qu'un jeu d'imagination, & de me ſuppoſer enfin des goûts que je n'eus jamais, ſous le méchant & faux prétexte que c'eſt plutôt au vice favori de *Pétrone*, qu'à *Pétrone* même, que j'ai donné des éloges. Ne craignons point de vils & trop puiſſans calomniateurs ; ceux qui ont l'eſprit droit et le cœur bon, s'armeront contr'eux, & prendront ma défenſe. Auſſi partiſans de la vraie vertu, que jurés ennemis de la ſuperſtition, ſe connoiſſant en ouvrages de goût, pleins de ſentimens pour l'humanité, ils verront aiſément que c'eſt ici le triomphe de ce tendre amour que la nature ſuffit pour légitimer, & le tombeau du monſtre qui la dépeupleroit. Oui, je le répete, le plus tendre & le plus fidele amour, l'amour ſeul m'a prêté ſon pinceau. Si un ſentiment vif des plus heureux momens de ma vie, me les a vivement retracés ; ſi j'ai trempé ma plume dans le feu d'une imagination prompte à s'allumer, ô vous tous qui avez ſenti la volupté ! dites, ſi je pouvois en parler avec moins d'extaſe & de tranſports ; dites enfin, vous ſeuls êtes dignes de me juger ; dites, ſi ſans monter le ſentiment ſur l'échaſſe des vers, je n'ai pas dû, pour vous plaire & mieux la célébrer, réunir toutes les forces de mon foible génie, pour m'élever ſans rime, comme ſans ordre, au ſublime de la poéſie.

L'HOMME MACHINE.

AVERTISSEMENT DE L'IMPRIMEUR.

(En tête de la premiere Edition.)

On ſera peut-être ſurpris que j'aie oſé mettre mon nom à un livre auſſi hardi que celui-ci. Je ne l'aurois certainement pas fait, ſi je n'avois cru la religion à l'abri de toutes les tentatives qu'on fait pour la renverſer ; & ſi j'euſſe pu me perſuader qu'un autre imprimeur n'eût pas fait très-volontiers ce que j'aurois refuſé par principe de conſcience. Je ſais que la prudence veut qu'on ne donne pas occaſion aux eſprits foibles d'être ſéduits. Mais en les ſuppoſant tels, j'ai vu à la premiere lecture qu'il n'y auroit rien à craindre pour eux. Pourquoi être ſi attentif & ſi alerte à ſupprimer les argumens contraires aux idées de la divinité & de la religion ? Cela ne peut-il pas faire croire au peuple qu'on le *leurre* ? & dès qu'il commence à douter, adieu la conviction & par conſéquent la religion ! Quel moyen, quelle eſpérance, de confondre jamais les irréligionnaires, ſi on ſemble les redouter ? Comment les ramener, ſi en leur défendant de ſe ſervir de leur raiſon, on ſe contente de déclamer

contre leurs mœurs, à tout hasard, sans s'informer si elles méritent la meme censure que leur façon de penser.

Une telle conduite donne gain de cause aux incrédules; ils se moquent d'une religion, que notre ignorance voudroit ne pouvoir être conciliée avec la philosophie : ils chantent victoire dans leurs retranchemens, que notre maniere de combattre leur fait croire invincibles. Si la religion n'est pas victorieuse, c'est la faute des mauvais auteurs qui la défendent. Que les bons prennent la plume, qu'ils se montrent bien armés, & la théologie l'emportera de haute lutte sur une aussi foible rivale. Je compare les athées à ces géans qui voulurent escalader les cieux : ils auront toujours le même sort.

Voilà ce que j'ai cru devoir mettre à la tête de cette petite brochure, pour prévenir toute inquiétude. Il ne me convient pas de réfuter ce que j'imprime, ni même de dire mon sentiment sur les raisonnemens qu'on trouvera dans cet écrit. Les connoisseurs verront aisément que ce ne sont que des difficultés qui se présentent toutes les fois qu'on veut expliquer l'union de l'ame avec le corps. Si les conséquences que l'auteur en tire sont dangereuses, qu'on se souvienne qu'elles n'ont qu'une hypothese pour fondement. En faut-il davantage pour les détruire ? Mais s'il m'est permis de sup-

poſer ce que je ne crois pas, quand même ces conſéquences ſeroient difficiles à renverſer, on n'en auroit qu'une plus belle occaſion de briller. *A vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire.*

L'auteur, que je ne connois point, m'a envoyé ſon ouvrage de *Berlin*, en me priant ſeulement d'en envoyer ſix exemplaires à l'adreſſe de M. le marquis D'ARGENS. Aſſurément on ne peut mieux s'y prendre pour garder l'*incognito*; car je ſuis perſuadé que cette adreſſe même n'eſt qu'un perſifflage.

A MONSIEUR HALLER,

PROFESSEUR EN MÉDECINE,

A GOTTINGUE.

Ce n'eſt point ici une dédicace ; vous êtes fort au-deſſus de tous les éloges que je pourrois vous donner, & je ne connois rien de ſi inutile, ni de ſi fade, ſi ce n'eſt un diſcours académique. *Ce n'eſt point une expoſition de la nouvelle méthode que j'ai ſuivie pour relever un ſujet uſé & rebattu. Vous lui trouverez du moins ce mérite ; & vous jugerez au reſte ſi votre diſciple & votre ami a bien rempli ſa carriere. C'eſt le plaiſir que j'ai eu à compoſer cet ouvrage, dont je veux parler ; c'eſt moi-même, & non mon livre que je vous adreſſe, pour m'éclairer ſur la nature de cette ſublime volupté de l'étude. Tel eſt le ſujet de ce diſcours. Je ne ſerois pas le premier* écrivain, *qui, n'ayant rien à dire pour réparer la ſtérilité de ſon imagination, auroit pris un texte, où il n'y en eut jamais. Dites-moi donc, double enfant d'Appollon, Suiſſe illuſtre, Fracaſtor moderne, vous qui ſavez tout à la fois connoître, meſurer la nature, qui plus eſt la ſentir, qui plus eſt encore l'exprimer : ſavant médecin, encore plus grand poëte, dites-moi par quels charmes l'étude*

peut changer les heures en momens : quelle eſt la nature de ces plaiſirs de l'eſprit, ſi differens des plaiſirs vulgaires..... Mais la lecture de vos charmantes poéſies m'en a trop pénétré moi-même, pour que je n'eſſaie pas de dire ce qu'elles m'ont inſpiré. L'homme, conſidéré dans ce point de vue, n'a rien d'étrange à mon ſujet.

La volupté des ſens, quelque aimable & chérie qu'elle ſoit, quelques éloges que lui ait donnés la plume apparemment auſſi reconnoiſſante que délicate d'un jeune médecin françois, n'a qu'une ſeule jouiſſance qui eſt ſon tombeau. Si le plaiſir parfait ne la tue point ſans retour, il lui faut un certain temps pour reſſuſciter. Que les reſſources des plaiſirs de l'eſprit ſont différentes ! plus on s'approche de la vérité, plus on la trouve charmante. Non-ſeulement ſa jouiſſance augmente les deſirs, mais on jouit ici, dès qu'on cherche à jouir. On jouit long-temps, & cependant plus vite que l'éclair ne parcourt. Faut-il s'étonner ſi la volupté de l'eſprit eſt auſſi ſupérieure à celle des ſens, que l'eſprit eſt au-deſſus du corps ? L'eſprit n'eſt-il pas le premier des ſens, & comme le rendez-vous de toutes les ſenſations ? N'y aboutiſſent-elles pas toutes, comme autant de rayons, à un centre qui les produit ? Ne cherchons donc plus par quels invincibles charmes, un cœur que l'amour de la vérité enflamme, ſe trouve tout-à-coup tranſporté,

pour ainſi dire, dans un monde plus beau, où il goûte des plaiſirs dignes des dieux. De toutes les attractions de la nature, la plus forte, du moins pour moi, comme pour vous, cher Haller, eſt celle de la philoſophie. Quelle gloire plus belle, que d'être conduit à ſon temple par la raiſon & la ſageſſe! Quelle conquête plus flatteuſe que de ſe ſoumettre tous les eſprits!

Paſſons en revue tous les objets de ces plaiſirs inconnus aux ames vulgaires. De quelle beauté, de quelle etendue ne ſont-ils pas? Le temps, l'eſpace, l'infini, la terre, la mer, le firmament, tous les élémens, toutes les ſciences, tous les arts, tout entre dans ce genre de volupté. Trop reſſerrée dans les bornes du monde, elle en imagine un million. La nature entiere eſt ſon aliment, & l'imagination ſon triomphe. Entrons dans quelque détail.

Tantôt c'eſt la poéſie ou la peinture; tantôt c'eſt la muſique ou l'architecture, le chant, la danſe, &c. qui font goûter aux connoiſſeurs des plaiſirs raviſſans. Voyez la Delbar (femme de Piron) dans une loge d'opéra; pâle & rouge tour-à-tour, elle a la meſure avec Rebel, s'attendrit avec Iphigénie, entre en fureur avec Roland, &c. Toutes les impreſſions de l'orcheſtre paſſent ſur ſon viſage, comme ſur une toile. Ses yeux s'adouciſſent, ſe pâment, rient, ou s'armen: d'un courage guerrier.

On la prend pour une folle. Elle ne l'eſt point, à moins qu'il n'y ait de la folie à ſentir le plaiſir. Elle n'eſt que pénétrée de mille beautés qui m'échappent.

VOLTAIRE ne peut refuſer des pleurs à ſa Mérope; c'eſt qu'il ſent le prix, & de l'ouvrage, & de l'actrice. Vous avez lu ſes écrits, & malheureuſement pour lui, il n'eſt point en état de lire les vôtres. Dans les mains, dans la mémoire de qui ne ſont-ils pas? & quel cœur aſſez dur pour ne point en être attendri! comment tous ſes goûts ne ſe communiqueroient-ils pas? Il en parle avec tranſport.

Qu'un grand peintre, je l'ai vu avec plaiſir en liſant ces jours paſſés la préface de Richardſon, parle de la peinture, quels éloges ne lui donne-t-il pas? Il adore ſon art, il le met au-deſſus de tout, il doute preſque qu'on puiſſe être heureux ſans être peintre, tant il eſt enchanté de ſa profeſſion.

Qui n'a pas ſenti les mêmes tranſports que Scaliger, ou le pere Mallebranche, en liſant, ou quelques belles tirades des poëtes tragiques, Grecs, Anglois, François, ou certains ouvrages philoſophiques? Jamais madame Dacier n'eût compté ſur ce que ſon mari lui promettoit, & elle trouva cent fois plus. Si l'on éprouve une ſorte d'enthouſiaſme à traduire & développer les penſées d'autrui,

qu'eſt-ce donc ſi l'on penſe ſoi-même ? qu'eſt-ce que cette génération, cet enfantement d'idées que produit le goût de la nature & la recherche du vrai? Comment peindre cet acte de la volonté ou de la mémoire, par lequel l'ame ſe reproduit en quelque ſorte, en joignant une idée à une autre trace ſemblable, pour que de leur reſſemblance, & comme de leur union, il en naiſſe une troiſieme : car admirez les productions de la nature. Telle eſt ſon uniformité, qu'elles ſe font preſque toutes de la même maniere.

Les plaiſirs des ſens mal réglés perdent toute leur vivacité & ne ſont plus des plaiſirs. Ceux de l'eſprit leur reſſemblent juſqu'à un certain point. Il faut les ſuſpendre pour les aiguiſer. Enfin l'étude a ſes extaſes, comme l'amour. S'il m'eſt permis de le dire, c'eſt une catalepſie ou immobilité de l'eſprit ſi délicieuſement enivré de l'objet qui le fixe & l'enchante, qu'il ſemble détaché par abſtraction de ſon propre corps & de tout ce qui l'environne, pour être tout entier à ce qu'il pourſuit. Il ne ſent rien, à force de ſentir. Tel eſt le plaiſir qu'on goûte, & en cherchant & en trouvant la vérité. Jugez de la puiſſance de ſes charmes par l'extaſe d'Archimede : vous ſavez qu'elle lui coûta la vie.

Que les autres hommes ſe jettent dans la foule, pour ne pas ſe connoître ou plutôt ſe haïr, le

ſage ſuit le grand monde & cherche la ſolitude. Pourquoi ne ſe plait-il qu'avec lui-même, ou avec ſes ſemblables? C'eſt que ſon ame eſt un miroir fidele, dans lequel ſon juſte amour-propre trouve ſon compte à ſe regarder. Qui eſt vertueux, n'a rien à craindre de ſa propre connoiſſance, ſi ce n'eſt l'agréable danger de s'aimer.

Comme aux yeux d'un homme qui regarderoit la terre du haut des cieux, toute la grandeur des autres hommes s'évanouiroit, les plus ſuperbes palais ſe changeroient en cabanes, & les plus nombreuſes armees reſſembleroient à une troupe de fourmis, combattant pour un grain avec la plus ridicule furie; ainſi paroiſſent les choſes à un ſage, tel que vous. Il rit des vaines agitations des hommes, quand leur multitude embarraſſe la terre & ſe pouſſe pour rien, dont il eſt juſte qu'aucun d'eux ne ſoit content.

Que Pope débute d'une maniere ſublime dans ſon eſſai ſur l'homme! *Que les grands & les rois ſont petits devant lui! O vous, moins mon maître, que mon ami, qui aviez reçu de la nature la même force de génie que lui, dont vous avez abuſé, ingrat, qui ne méritez pas d'exceller dans les ſciences; vous m'avez appris à rire, comme ce grand poëte ou plutôt à gemir des jouets & des bagatelles qui occupent ſérieuſement les monarques. C'eſt à vous que je dois tout mon bonheur. Non, la conquête*

du monde entier ne vaut pas le plaiſir qu'un philoſophe goûte dans ſon cabinet, entouré d'amis muets, qui lui diſent cependant tout ce qu'il deſire d'entendre. Que dieu ne m'ôte point le néceſſaire & la ſanté, c'eſt tout ce que je lui demande. Avec la ſanté, mon cœur ſans dégoût aimera la vie. Avec le néceſſaire, mon eſprit content cultivera toujours la ſageſſe.

Oui, l'étude eſt un plaiſir de tous les âges, de tous les lieux, de toutes les ſaiſons & de tous les momens. A qui Ciceron n'a-t-il pas donné envie d'en faire l'heureuſe expérience? Amuſement dans la jeuneſſe, dont il tempere les paſſions fougueuſes: pour le bien goûter, j'ai été quelquefois forcé de me livrer à l'amour. L'amour ne fait point de peur à un ſage: il ſait tout allier & tout faire valoir l'un par l'autre. Les nuages qui offuſquent ſon entendement, ne le rendent point pareſſeux; ils ne lui indiquent que le remede qui doit les diſſiper. Il eſt vrai que le ſoleil n'écarte pas plus vite ceux de l'atmoſphere.

Dans la vieilleſſe, âge glacé, où on n'eſt plus propre, ni à donner, ni à recevoir d'autres plaiſirs, quelle plus grande reſſource que la lecture & la meditation! Quel plaiſir de voir tous les jours ſous ſes yeux & par ſes mains croître & ſe former un ouvrage qui charmera les ſiecles à venir, & même ſes contemporains! Je voudrois, me diſoit un jour

un homme, dont la vanité commençoit à ſentir le plaiſir d'être auteur, paſſer ma vie à aller de chez moi chez l'imprimeur. Avoit-il tort ? & lorſqu'on eſt applaudi, quelle mere tendre fut jamais plus charmée d'avoir fait un enfant aimable ?

Pourquoi tant vanter les plaiſirs de l'étude ? Qui ignore que c'eſt un bien qui n'apporte point le dégoût ou les inquiétudes des autres biens ? un tréſor inépuiſable, le plus ſûr contrepoiſon du cruel ennui ; qui ſe promene & voyage avec nous, & en un mot nous ſuit par-tout ? Heureux qui a briſé la chaine de tous ſes préjugés ! celui-là goûtera ce plaiſir dans toute ſa pureté. Celui-là ſeul jouira de cette douce tranquillité d'eſprit, de ce parfait contentement d'une ame forte & ſans ambition, qui eſt le pere du bonheur, s'il n'eſt le bonheur même.

Arrêtons-nous un moment à jetter des fleurs ſur les pas de ces grands hommes que Minerve a, comme vous, couronnée d'un lierre immortel. Ici c'eſt Flore qui vous invite avec Linnæus, à monter par de nouveaux ſentiers ſur le ſommet glacé des Alpes, pour y admirer, ſous une autre montagne de neige, un jardin planté par les mains de la nature : jardin qui fut jadis tout l'héritage du célebre profeſſeur Suédois. De-là vous deſcendez dans ces prairies, dont les fleurs l'attendent pour

ſe ranger dans un ordre, qu'elles ſembloient avoir juſqu'alors dédaigné.

Là je vois Maupertuis, l'honneur de la nation Françoiſe, dont une autre a mérité de jouir. Il ſort de la table d'un ami, qui eſt le plus grand des rois. Où va-t-il? Dans le conſeil de la nature, où l'attend Newton.

Que dirai-je du chymiſte, du géometre, du phyſicien, du mécanicien, de l'anatomiſte, &c? Celui-ci a preſque autant de plaiſir à examiner l'homme mort, qu'on en a eu à lui donner la vie.

Mais tout cede au grand art de guérir. Le médecin eſt le ſeul philoſophe qui mérite de ſa patrie, on l'a dit avant moi; il paroît comme les freres d'Hélene dans les tempêtes de la vie. Quelle magie, quel enchantement! Sa ſeule vue calme le ſang, rend la paix à une ame agitée, & fait renaître la douce eſpérance au cœur des malheureux mortels. Il annonce la vie & la mort, comme un aſtronome prédit une éclipſe. Chacun a ſon flambeau qui l'éclaire. Mais ſi l'eſprit a eu du plaiſir à trouver les regles qui le guident, quel triomphe, vous en faites tous les jours l'heureuſe expérience; quel triomphe, quand l'événement en a juſtifié la hardieſſe!

La premiere utilité des ſciences eſt donc de les cultiver: c'eſt déjà un bien réel & ſolide. Heureux

qui a du goût pour l'étude ! plus heureux qui réuſſit à délivrer par elle ſon eſprit de ſes illuſions & ſon cœur de ſa vanité : but déſirable, où vous avez été conduit dans un âge encore tendre par les mains de la ſageſſe ; tandis que tant de pédans, après un demi-ſiecle de veilles & de travaux, plus courbés ſous le faix des préjugés que ſous celui du temps, ſemblent avoir tout appris, excepté à penſer. Science rare à la vérité, ſur-tout dans les ſavans, & qui cependant devroit être du moins le fruit de tous les autres. C'eſt à cette ſeule ſcience que je me ſuis appliqué dès l'enfance. Jugez, Monſieur, ſi j'ai réuſſi ; & que cet hommage de mon amitié ſoit éternellement chéri de la vôtre.

L'HOMME MACHINE.

Eſt-ce là ce rayon de l'eſſence ſupréme,
Que l'on nous peint ſi lumineux?
Eſt-ce là cet eſprit ſurvivant à nous-méme?
Il nait avec nos ſens, croît, s'affoiblit comme eux.
Hélas! il périra de méme.

VOLTAIRE.

L'HOMME MACHINE.

IL ne ſuffit pas à un ſage d'étudier la nature & la vérité ; il doit oſer la dire en faveur du petit nombre de ceux qui veulent & peuvent penſer ; car pour les autres, qui ſont volontairement eſclaves des préjugés, il ne leur eſt pas plus poſſible d'atteindre la vérité, qu'aux grenouilles de voler.

Je réduis à deux les ſyſtêmes des philoſophes ſur l'ame de l'Homme. Le premier, & le plus ancien, eſt le ſyſtême du matérialiſme ; le ſecond eſt celui du ſpiritualiſme.

Les métaphyſiciens, qui ont inſinué que la matiere pourroit bien avoir la faculté de penſer, n'ont pas déshonoré leur raiſon. Pourquoi ? C'eſt qu'ils ont un avantage (car ici c'en eſt un), de s'être mal exprimés. En effet, demander ſi la matiere peut penſer, ſans la conſidérer autrement qu'en elle-même, c'eſt demander ſi la matiere peut marquer les heures. On voit d'avance que nous éviterons cet écueil où M. Locke a eu le malheur d'échouer.

Les Leibnitiens, avec leurs *Monades*, ont élevé une hypotheſe inintelligible. Ils ont plutôt ſpiritua-

liſe la matiere que matérialiſé l'ame. Comment peut-on définir un être dont la nature nous eſt abſolument inconnue ?

Deſcartes & tous les Cartéſiens, parmi leſquels il y a long-tems qu'on a compté les Mallebranchiſtes, ont fait la même faute. Ils ont admis deux ſubſtances diſtinctes dans l'homme, comme s'ils les avoient vues & bien comptées.

Les plus ſages ont dit que l'ame ne pouvoit ſe connoître que par les ſeules lumieres de la foi : cependant en qualité d'êtres raiſonnables, ils ont cru pouvoir ſe réſerver le droit d'examiner ce que l'écriture a voulu dire par le mot *Eſprit*, dont elle ſe ſert, en parlant de l'ame humaine ; & dans leurs recherches, s'ils ne ſont pas d'accord ſur ce point avec les théologiens, ceux-ci le ſont-ils davantage entr'eux ſur tous les autres ?

Voici en peu de mots le réſultat de toutes leurs réflexions.

S'il y a un dieu, il eſt auteur de la nature comme de la révélation : il nous a donné l'une pour expliquer l'autre, & la raiſon pour les accorder enſemble.

Se défier des connoiſſances qu'on peut puiſer dans les corps animés, c'eſt regarder la nature & la révélation comme deux contraires qui ſe détruiſent, & par conſéquent, c'eſt oſer ſoutenir

cette abſurdité : que dieu ſe contredit dans ſes divers ouvrages & nous trompe.

S'il y a une révélation, elle ne peut donc démentir la nature. Par la nature ſeule, on peut découvrir le ſens des paroles de l'évangile, dont l'expérience ſeule eſt la véritable interprete. En effet, les autres commentateurs juſqu'ici n'ont fait qu'embrouiller la vérité. Nous allons en juger par l'auteur du *Spectacle de la Nature* : « Il eſt étonnant, dit-il, (au ſujet de M. Locke) qu'un » homme qui dégrade notre ame juſqu'à la croire » une ame de boue, oſe établir la raiſon pour » juge & ſouveraine arbitre des myſteres de la » foi ; car, ajoute-t-il, quelle idée étonnante » auroit-on du chriſtianiſme, ſi l'on vouloit ſuivre » la raiſon ? »

Outre que ces réflexions n'éclairciſſent rien par rapport à la foi, elles forment de ſi frivoles objections contre la méthode de ceux qui croient pouvoir interpréter les livres ſaints, que j'ai preſque honte de perdre le temps à les réfuter.

1°. L'excellence de la raiſon ne dépend pas d'un grand mot vuide de ſens (*l'immaterialité*) ; mais de ſa force, de ſon étendue ou de ſa clairvoyance. Ainſi une *ame de boue*, qui découvriroit comme d'un coup-d'œil les rapports & les ſuites d'une infinité d'idées, difficiles à ſaiſir, ſeroit évidemment préférable à une ame ſotte & ſtupide,

qui ſeroit faite des élémens les plus précieux. Ce n'eſt pas être philoſophe que de rougir avec Pline de la miſere de notre origine. Ce qui paroît vil, eſt ici la choſe la plus précieuſe, & pour laquelle la nature ſemble avoir mis le plus d'art & le plus d'appareil. Mais comme l'homme, quand même il viendroit d'une ſource encore plus vile en apparence, n'en ſeroit pas moins le plus parfait de tous les êtres, quelle que ſoit l'origine de ſon ame : ſi elle eſt pure, noble, ſublime, c'eſt une belle ame, qui rend reſpectable quiconque en eſt doué.

La ſeconde maniere de raiſonner de M. Pluche me paroît vicieuſe, même dans ſon ſyſtême, qui tient un peu du fanatiſme ; car ſi nous avons une idée de la foi qui ſoit contraire aux principes les plus clairs, aux vérités les plus inconteſtables, il faut croire, pour l'honneur de la révélation & de ſon auteur, que cette idée eſt fauſſe, & que nous ne connoiſſons point encore le ſens des paroles de l'évangile.

De deux choſes l'une : ou tout eſt illuſion, tant la nature même, que la révélation, ou l'expérience ſeule peut rendre raiſon de la foi. Mais quel plus grand ridicule que celui de notre auteur ? Je m'imagine entendre un Péripatéticien qui diſoit : » il » ne faut pas croire l'expérience de Toricelli ; car » ſi nous la croyions, ſi nous allions bannir

» l'horreur du vuide, quelle étonnante philoſophie » aurions-nous ? «

J'ai fait voir combien le raiſonnement de M. Pluche eſt vicieux (1), afin de prouver premierement que, s'il y a une révélation, elle n'eſt point ſuffiſamment démontrée par la ſeule autorité de l'égliſe & ſans aucun examen de la raiſon, comme le prétendent tous ceux qui la craignent ; ſecondement, pour mettre à l'abri de toute attaque la méthode de ceux qui voudroient ſuivre la voie que je leur ouvre, d'interpréter les choſes ſurnaturelles, incompréhenſibles en ſoi, par les lumieres que chacun a reçues de la nature.

L'expérience & l'obſervation doivent donc ſeules nous guider ici. Elles ſe trouvent ſans nombre dans les faſtes des médecins, qui ont été philoſophes, & non dans les philoſophes, qui n'ont pas été médecins. Ceux-ci ont parcouru, ont éclairé le labyrinthe de l'homme; ils nous ont ſeuls dévoilé ces reſſorts cachés ſous des enveloppes, qui dérobent à nos yeux tant de merveilles. Eux ſeuls, contemplant tranquillement notre ame, l'ont mille fois ſurpriſe, & dans ſa miſere, & dans ſa grandeur, ſans plus la mépriſer dans l'un de ces états, que l'admirer dans l'autre. Encore une fois, voilà les ſeuls phyſiciens qui ayent droit de parler ici. Que

(1) *Il peche évidemment par une pétition de principe.*

nous diroient les autres, & ſur-tout les théologiens? N'eſt-il pas ridicule de les entendre decider ſans pudeur ſur un ſujet qu'ils n'ont point été à portée de connoître, dont ils ont été au contraire entiérement détournés par les études obſcures, qui les ont conduits à mille préjugés, & pour tout dire en un mot, au fanatiſme qui ajoute encore à leur ignorance dans le mécaniſme des corps.

Mais quoique nous ayons choiſi les meilleurs guides, nous trouverons encore beaucoup d'épines & d'obſtacles dans cette carriere.

L'homme eſt une machine ſi compoſée, qu'il eſt impoſſible de s'en faire d'abord une idée claire, & conſequemment de la définir. C'eſt pourquoi toutes les recherches que les plus grands philoſophes ont faites *à priori*, c'eſt-à-dire, en voulant ſe ſervir en quelque ſorte des aîles de l'eſprit, ont été vaines. Ainſi ce n'eſt qu'*à poſteriori*, ou en cherchant à démeler l'ame, comme au travers des organes du corps, qu'on peut, je ne dis pas découvrir avec évidence la nature même de l'homme, mais atteindre le plus grand degré de probabilité poſſible ſur ce ſujet.

Prenons donc le bâton de l'expérience, & laiſſons-là l'hiſtoire de toutes les vaines opinions des philoſophes. Etre aveugle, & croire pouvoir ſe paſſer de ce bâton, c'eſt le comble de l'aveuglement. Qu'un moderne a bien raiſon de dire qu'il n'y a

que la vanité ſeule, qui ne tire pas des cauſes ſecondes, le même parti que des premieres! On peut & on doit même admirer tous ces beaux génies dans leurs travaux les plus inutiles, les Deſcartes, les Mallebranches, les Leibnitz, les Wolfs &c. mais quel fruit, je vous prie, a-t-on retiré de leurs profondes méditations & de tous leurs ouvrages? Commençons donc & voyons, non ce qu'on a penſé, mais ce qu'il faut penſer pour le repos de la vie.

Autant de tempéramens, autant d'eſprits, de caracteres & de mœurs differentes. Galien même a connu cette vérite, que Deſcartes, & non Hippocrate, comme le dit l'auteur de l'hiſtoire de l'ame, a pouſſée loin, juſqu'à dire que la médecine ſeule pouvoit changer les eſprits & les mœurs avec le corps. Il eſt vrai, la mélancolie, la bile, le phlegme, le ſang &c. ſuivant la nature, l'abondance & la diverſe combinaiſon de ces humeurs, de chaque homme, font un homme différent.

Dans les maladies, tantôt l'ame s'éclipſe & ne montre aucun ſigne d'elle-même; tantôt on diroit qu'elle eſt double, tant la fureur la tranſporte; tantôt l'imbécillité ſe diſſipe, & la convaleſcence d'un ſot fait un homme d'eſprit. Tantôt le plus beau génie devenu ſtupide, ne ſe reconnoît plus. Adieu toutes ces belles connoiſſances acquiſes à ſi grands frais, & avec tant de peine!

Ici c'eſt un paralytique qui demande ſi ſa jambe eſt dans ſon lit : là c'eſt un ſoldat qui croit avoir le bras qu'on lui a coupé. La mémoire de ſes anciennes ſenſations, & du lieu, où ſon ame les rapportoit, fait ſon illuſion & ſon eſpece de délire. Il ſuffit de lui parler de cette partie qui lui manque, pour lui en rappeler & faire ſentir tous les mouvemens ; ce qui ſe fait avec je ne ſais quel déplaiſir d'imagination qu'on ne peut exprimer.

Celui-ci pleure, comme un enfant, aux approches de la mort, que celui-là badine. Que falloit-il à Canus Julius, à Séneque, à Pétrone, pour changer leur intrépidité, en puſillanimité, ou en poltronnerie ? Une obſtruction dans la rate, dans le foie, un embarras dans la veine Porte. Pourquoi ? Parce que l'imagination ſe bouche avec les viſceres ; & de-là naiſſent tous ces ſinguliers phénomenes de l'affection hyſtérique & hypocondriaque.

Que dirois-je de nouveau ſur ceux qui s'imaginent être transformés en *loups-garoux*, en *coqs*, en *vampires*, qui croient que les morts les ſucent ? Pourquoi m'arrêterois-je à ceux qui voient leur nez, ou autres membres de verre, & à qui il faut conſeiller de coucher ſur la paille, de peur qu'ils ne ſe caſſent, afin qu'ils en retrouvent l'uſage & la véritable chair : lorſque mettant le feu à la paille, on leur fait craindre d'être brûlés : frayeur qui a

quelquefois guéri la paralyſie ? Je dois légerement paſſer ſur des choſes connues de tout le monde.

Je ne ſerai donc pas plus long ſur le détail des effets du ſommeil. Voyez ce ſoldat fatigué ! il ronfle dans la tranchée au bruit de cent pieces de canons ! Son ame n'entend rien, ſon sommeil eſt une parfaite apoplexie. Une bombe va l'écraſer ; il ſentira peut-être moins ce coup qu'un inſecte qui ſe trouve ſur le pied.

D'un autre côté, cet homme que la jalouſie, la haine, l'avarice, ou l'ambition dévore, ne peut trouver aucu repos. Le lieu le plus tranquille, les boiſſons les plus fraîches & les plus calmantes, tout eſt inutile à qui n'a pas délivré ſon cœur du tourment des paſſions.

L'ame & le corps s'endorment enſemble. A meſure que le mouvement du ſang ſe calme, un doux ſentiment de paix & de tranquillité ſe répand dans toute la machine ; l'ame ſe ſent mollement s'appéſantir avec les paupieres & s'affaiſſer avec les fibres du cerveau : elle devient ainſi peu-à-peu comme paralytique, avec tous les muſcles du corps. Ceux-ci ne peuvent plus porter les poids de la tête ; celle-là ne peut plus ſoutenir le fardeau de la penſée ; elle eſt dans le ſommeil, comme n'étant point.

La circulation ſe fait-elle avec trop de vîteſſe ? l'ame ne peut dormir. L'ame eſt-elle trop agitée, le ſang ne peut ſe calmer ; il galope dans les

veines avec un bruit qu'on entend : telles ſont les deux cauſes réciproques de l'inſomnie. Une ſeule frayeur dans les ſonges fait battre le cœur à coups redoublés, & nous arrache à la néceſſité ou à la douceur du repos, comme feroient une vive douleur ou des beſoins urgens. Enfin comme la ſeule ceſſation des fonctions de l'ame procure le ſommeil, il eſt, même pendant la veille (qui n'eſt alors qu'une demi-veille) des ſortes de petits ſommeils d'ame très-fréquens, des *réves à la Suiſſe*, qui prouvent que l'ame n'attend pas toujours le corps pour dormir ; car ſi elle ne dort pas tout-à-fait, de combien peu s'en faut-il ! puiſqu'il lui eſt impoſſible d'aſſigner un ſeul objet auquel elle ait prêté quelque attention ; parmi cette foule innombrable d'idées confuſes, qui, comme autant de nuages, rempliſſent, pour ainſi dire, l'atmoſphere de notre cerveau.

L'opium a trop de rapport avec le ſommeil qu'il procure, pour ne pas le placer ici. Ce remede enivre, ainſi que le vin, le café, &c. chacun à ſa maniere, & ſuivant ſa doſe. Il rend l'homme heureux dans un état qui ſembleroit devoir être le tombeau du ſentiment, comme il eſt l'image de la mort. Quelle douce léthargie ! L'ame n'en voudroit jamais ſortir. Elle étoit en proie aux plus grandes douleurs ; elle ne ſent plus que le ſeul plaiſir de ne plus ſouffrir & de jouir de la plus charmante

tranquillité. L'opium change jusqu'à la volonté ; il force l'ame qui vouloit veiller & se divertir, d'aller se mettre au lit malgré elle. Je passe sous silence l'histoire des poisons.

C'est en fouettant l'imagination que le café, cet antidote du vin, dissipe nos maux de tête & nos chagrins, sans nous en ménager, comme cette liqueur, pour le lendemain.

Contemplons l'ame dans ses autres besoins.

Le corps humain est une machine qui monte elle-même ses ressorts ; vivante image du mouvement perpétuel. Les alimens entretiennent ce que la fievre excite. Sans eux, l'ame languit, entre en fureur & meurt abattue. C'est une bougie dont la lumiere se ranime, au moment de s'éteindre. Mais nourrissez le corps, versez dans ses tuyaux des sucs vigoureux, des liqueurs fortes : alors l'ame généreuse comme elles, s'arme d'un fier courage, & le soldat que l'eau eût fait fuir, devenu féroce, court gaiement à la mort au bruit des tambours. C'est ainsi que l'eau chaude agite un sang que l'eau froide eût calmé.

Quelle puissance d'un repas ! La joie renaît dans un cœur triste, elle passe dans l'ame des convives qui l'expriment par d'aimables chansons, où le françois excelle. Le mélancolique seul est accablé, & l'homme d'étude n'y est plus propre.

La viande crue rend les animaux féroces ; les

hommes le deviendroient par la même nourriture; cela eſt ſi vrai, que la nation angloiſe, qui ne mange pas la chair ſi cuite que nous, mais rouge & ſanglante, paroît participer de cette férocité plus ou moins grande qui vient en partie de tels alimens & d'autres cauſes que l'éducation peut ſeule rendre impuiſſantes. Cette férocité produit dans l'ame l'orgueil, la haine, le mépris des autres nations, l'indocilité & autres ſentimens qui dépravent le caractere, comme des alimens groſſiers font un eſprit lourd, épais, dont la pareſſe & l'indolence ſont les attributs favoris.

M. Pope a bien connu tout l'empire de la gourmandiſe, lorſqu'il dit : » Le grave Catius parle » toujours de vertu, & croit que qui ſouffre les » vicieux, eſt vicieux lui-même. Ces beaux ſen- » timens durent juſqu'à l'heure du dîner; alors il » préfere un ſcélérat qui a une table délicate à » un ſaint frugal.

» Conſidérez, dit-il ailleurs, le même homme » en ſanté ou en maladie, poſſédant une belle » charge ou l'ayant perdue, vous le verrez chérir » la vie ou la déteſter : fou à la chaſſe, ivrogne » dans une aſſemblée de province, poli au bal, » bon ami en ville, ſans foi à la cour.

Nous avons eu en Suiſſe un baillif, nommé M. Steiguer de Wittighofen; il étoit à jeun le plus integre & même le plus indulgent des juges; mais

malheur au miſérable qui ſe trouvoit ſur la ſellette lorſqu'il avoit fait un grand dîner ! Il étoit homme à faire pendre l'innocent comme le coupable.

Nous penſons, & même nous ne ſommes honnêtes gens que comme nous ſommes gais ou braves; tout dépend de la maniere dont notre machine eſt montée. On diroit en certains momens que l'ame habite dans l'eſtomac, & que Van Helmont en mettant ſon ſiege dans le Pylore, ne ſe ſeroit trompé, qu'en prenant la partie pour le tout.

A quel excés la faim cruelle peut nous porter ! Plus de reſpect pour les entrailles auxquelles on doit ou on a donné la vie ; on les déchire à belles dents, on s'en fait d'horribles feſtins ; & dans la fureur dont on eſt tranſporté, le plus foible eſt toujours la proie du plus fort.

La groſſeſſe, cette émule déſirée des pâles couleurs, ne ſe contente pas d'amener le plus ſouvent à ſa ſuite les goûts dépravés qui accompagnent ces deux états ; elle a quelquefois fait exécuter à l'ame les plus affreux complots ; effets d'une manie ſubite, qui étouffe juſqu'à la loi naturelle. C'eſt ainſi que le cerveau, cette matrice de l'eſprit, ſe pervertit à ſa maniere, avec celle du corps.

Quelle autre fureur d'homme ou de femme, dans ceux que la continence & la ſanté pourſuivent !

C'eſt peu pour cette fille timide & modeſte d'avoir perdu toute honte & toute pudeur; elle ne regarde plus l'inceſte que comme une femme galante regarde l'adultere. Si ſes beſoins ne trouvent pas de prompts ſoulagemens, ils ne ſe borneront point aux ſimples accidens d'une paſſion utérine, à la manie, &c. cette malheureuſe mourra d'un mal dont il y a tant de médecins.

Il ne faut que des yeux pour voir l'influence néceſſaire de l'âge ſur la raiſon. L'ame ſuit les progrès du corps comme ceux de l'éducation. Dans le beau ſexe, l'ame ſuit encore la délicateſſe du tempérament : de-là cette tendreſſe, cette affection, ces ſentimens vifs plutôt fondés ſur la paſſion que ſur la raiſon; ces préjugés, ces ſuperſtitions, dont la force empreinte peut à peine s'effacer, &c. L'homme, au contraire, dont le cerveau & les nerfs participent de la fermeté de tous les ſolides, a l'eſprit, ainſi que les traits du viſage, plus nerveux : l'éducation, dont manquent les femmes, ajoute encore de nouveaux degrés de force à ſon ame. Avec de tels ſecours de la nature & de l'art, comment ne ſeroit-il pas plus reconnoiſſant, plus généreux, plus conſtant en amitié, plus ferme dans l'adverſité, &c. ? Mais ſuivant à-peu-près la penſée de l'auteur des Lettres ſur les Phyſionomies : qui joint les graces de l'eſprit & du corps à preſque tous les ſentimens du cœur

les plus tendres & les plus délicats ne doit point nous envier une double force, qui ne ſemble avoir été donnée à l'homme; l'une, que pour ſe mieux pénétrer des attraits de la beauté, l'autre, que pour mieux ſervir à ſes plaiſirs.

Il n'eſt pas plus néceſſaire d'être auſſi grand phyſionomiſte que cet auteur, pour deviner la qualité de l'eſprit, par la figure ou la forme des traits, lorſqu'ils ſont marqués juſqu'à un certain point, qu'il ne l'eſt d'être grand médecin pour connoître un mal accompagné de tous ſes ſymptômes évidens. Examinez les portraits de Locke, de Steele, de Boerhaave, de Maupertuis, &c. vous ne ſerez point ſurpris de leur trouver des phyſionomies fortes, des yeux d'aigle. Parcourez-en une infinité d'autres, vous diſtinguerez toujours le beau du grand génie, & même ſouvent l'honnête homme du fripon. On a remarqué, par exemple, qu'un poëte célebre réunit (dans ſon portrait) l'air d'un filou avec le feu de de Prométhée.

L'hiſtoire nous offre un mémorable exemple de la puiſſance de l'air. Le fameux duc de Guiſe étoit ſi fort convaincu qu'Henri III, qui l'avoit eu tant de fois en ſon pouvoir, n'oſeroit jamais l'aſſaſſiner, qu'il partit pour Blois. Le chancelier Chiverny apprenant ſon départ, s'écria *voilà un homme perdu.* Lorſque ſa fatale prédiction fut juſtifiée par l'événement, on lui en demanda la raiſon. *Il y a*

vingt ans, dit-il, *que je connois le roi; il eſt naturellement bon & même foible; mais j'ai obſervé qu'un rien l'impatiente & le met en fureur lorſqu'il fait froid.*

Tel peuple a l'eſprit lourd & ſtupide; tel autre l'a vif, léger, pénétrant. D'où cela vient-il, ſi ce n'eſt en partie, & de la nourriture qu'il prend, & de la ſemence de ſes peres (1), & de ce chaos de divers élémens qui nagent dans l'immenſité de l'air? L'eſprit a, comme le corps, ſes maladies épidémiques & ſon ſcorbut.

Tel eſt l'empire du climat, qu'un homme qui en change, ſe reſſent, malgré lui, de ce changement. C'eſt une plante ambulante qui s'eſt elle-même tranſplantée : ſi le climat n'eſt plus le même, il eſt juſte qu'elle dégénere ou s'améliore.

On prend tout encore de ceux avec qui l'on vit, leurs geſtes, leurs accens, &c. comme la paupiere ſe baiſſe à la menace du coup dont on eſt prévenu, ou par la même raiſon que le corps du ſpectateur imite machinalement, & malgré lui, tous les mouvemens d'un bon pantomime.

Ce que je viens de dire prouve que la meilleure compagnie pour un homme d'eſprit, eſt la ſienne,

(1) *L'hiſtoire des animaux & des hommes prouve l'empire de la ſemence des peres ſur l'eſprit, & le corps des enfans.*

s'il

s'il n'en trouve une ſemblable. L'eſprit ſe rouille avec ceux qui n'en ont point, faute d'être exercé : à la paume on renvoie mal la balle à qui la ſert mal. J'aimerois mieux un homme intelligent ; qui n'auroit eu aucune éducation, que s'il en eût eu une mauvaiſe, pourvu qu'il fût encore aſſez jeune. Un eſprit mal conduit eſt un acteur que la province a gâté.

Les divers états de l'ame ſont donc toujours corrélatifs à ceux du corps. Mais pour mieux démontrer toute cette dépendance & ſes cauſes, ſervons-nous ici de l'anatomie comparée ; ouvrons les entrailles de l'homme & des animaux. Le moyen de connoître la nature humaine, ſi l'on n'eſt éclairé par un juſte parallele de la ſtructure des uns & des autres !

En général la forme & la compoſition du cerveau des quadrupedes eſt à-peu-près la même que dans l'homme. Même figure, même diſpoſition pour tout, avec cette différence eſſentielle, que l'homme eſt de tous les animaux celui qui a le plus de cerveau, & le cerveau le plus tortueux, en raiſon de la maſſe de ſon corps ; enſuite le ſinge, le caſtor, l'éléphant, le chien, le renard, le chat, &c. Voilà les animaux qui reſſemblent le plus à l'homme ; car on remarque auſſi chez eux la même analogie gradüée par rapport au corps calleux, dans lequel Lanciſi avoit établi le ſiege

de l'ame avant feu M. de la Peyronnie, qui cependant a illuſtré cette opinion par une foule d'expériences.

Après tous les quadrupedes, ce ſont les oiſeaux qui ont le plus de cerveau. Les poiſſons ont la tête groſſe, mais elle eſt vuide de ſens, comme celle de bien des hommes. Ils n'ont point de corps calleux, & fort peu de cerveau, lequel manque aux inſectes.

Je ne me répandrai point en plus long détail des variétés de la nature, ni en conjectures, car les unes & les autres ſont infinies, comme on en peut juger en liſant les ſeuls traités de Willis *de Cerebro*, & *de animâ brutorum*.

Je conclurai ſeulement ce qui s'enſuit clairement de ces inconteſtables obſervations, 1°. que plus les animaux ſont farouches, moins ils ont de cerveau: 2°. que ce viſcere ſemble s'agrandir en quelque ſorte, à proportion de leur docilité: 3°. qu'il y a ici une ſinguliere condition impoſée éternellement par la nature, qui eſt que plus on gagnera du côté de l'eſprit, plus on perdra du côté de l'inſtinct. Lequel l'emporte de la perte, ou du gain?

Ne croyez pas au reſte que je veuille prétendre par-là que le ſeul volume du cerveau ſuffiſe pour faire juger du degré de docilité des animaux; il faut que la qualité réponde encore à la quantité,

& que les ſolides & les fluides ſoient dans cet équilibre convenable qui fait la ſanté.

Si l'imbécille ne manque pas de cerveau, comme on le remarque ordinairement, ce viſcere péchera par une mauvaiſe conſiſtance, par trop de molleſſe, par exemple. Il en eſt de même des fous, les vices de leur cerveau ne ſe dérobent pas toujours à nos recherches; mais ſi les cauſes de l'imbécillité, de la folie &c. ne ſont pas ſenſibles, où aller chercher celles de la variété de tous les eſprits? Elles échappent aux yeux des lynz & des argus. *Un rien, une petite fibre, quelque choſe que la plus ſubtile anatomie ne peut découvrir*, eût fait deux ſots, d'Eraſme & de Fontenelle, qui le remarque lui-même dans un de ſes meilleurs *dialogues*.

Outre la molleſſe de la moëlle du cerveau, dans les enfans, dans les petits chiens & dans les oiſeaux, Willis a remarqué que les *corps cannelés* ſont effacés & comme décolorés dans tous ces animaux, & que leurs *ſtries* ſont auſſi imparfaitement formés que dans les paralytiques. Il ajoute, ce qui eſt vrai, que l'homme a la protubérance annullaire fort groſſe; & enſuite toujours diminutivement par degrés, le ſinge & les autres animaux nommés ci-devant, tandis que le veau, le bœuf, le loup, la brebis, le cochon &c., qui ont cette partie

d'un très-petit volume, ont les *nates* & *teſtes* fort gros.

On a beau être diſcret & réſervé ſur les conſéquences qu'on peut tirer de ces obſervations & de tant d'autres ſur l'eſpece d'inconſtance des vaiſſeaux & des nerfs &c. : tant de variétés ne peuvent être des jeux gratuits de la nature. Elles prouvent du moins la néceſſité d'une bonne & abondante organiſation ; puiſque dans tout le regne animal, l'ame ſe raffermiſſant avec le corps, acquiert de la ſagacité, à meſure qu'il prend des forces.

Arrêtons-nous à contempler la différente docilité des animaux. Sans doute l'analogie la mieux entendue conduit l'eſprit à croire que les cauſes dont nous avons fait mention, produiſent toute la diverſité qui ſe trouve entre eux & nous, quoiqu'il faille avouer que notre foible entendement, borné aux obſervations les plus groſſieres, ne puiſſe voir les liens qui regnent entre la cauſe & les effets. C'eſt une eſpece d'*harmonie* que les philoſophes ne connoîtront jamais.

Parmi les animaux, les uns apprennent à parler & à chanter; ils retiennent des airs & prennent tous les tons auſſi exactement qu'un muſicien. Les autres, qui montrent cependant plus d'eſprit, tels que le ſinge, n'en peuvent venir à bout. Pourquoi

cela, ſi ce n'eſt par un vice des organes de la parole ?

Mais ce vice eſt-il tellement de conformation, qu'on n'y puiſſe apporter aucun remede ? En un mot ſeroit-il abſolument impoſſible d'apprendre une langue à cet animal ? Je ne le crois pas.

Je prendrois le grand ſinge préférablement à tout autre, juſqu'à ce que le haſard nous eût fait découvrir quelque autre eſpece plus ſemblable à la nôtre, car rien ne répugne qu'il y en ait dans des régions qui nous ſont inconnues. Cet animal nous reſſemble ſi fort, que les naturaliſtes l'ont appellé *homme ſauvage*, ou homme *des bois*. Je le prendrois aux mêmes conditions des écoliers d'Amman; c'eſt-à-dire, que je voudrois qu'il ne fût ni trop jeune, ni trop vieux; car ceux qu'on nous apporte en Europe, ſont communément trop âgés. Je choiſirois celui qui auroit la phyſionomie la plus ſpirituelle, & qui tiendroit le mieux dams mille petites opérations, ce qu'elle m'auroit promis. Enfin ne me trouvant pas digne d'être ſon gouverneur, je le mettrois à l'école de l'excellent maître que je viens de nommer, ou d'un autre auſſi habile, s'il en eſt.

Vous ſavez par le livre d'Amman, & par tous ceux (1) qui ont traduit ſa méthode, tous les pro-

(1) *L'auteur de l'hiſtoire naturelle de l'ame &c.*

diges qu'il a ſu opérer ſur les ſourds de naiſſance, dans les yeux deſquels il a, comme il le fait entendre lui-meme, trouvé des oreilles, & en combien peu de temps enfin il leur a appris à entendre, parler, lire & ecrire. Je veux que les yeux d'un ſourd voient plus clair & ſoient plus intelligens que s'il ne l'étoit pas, par la raiſon que la perte d'un membre ou d'un ſens peut augmenter la force ou la pénétration d'un autre : mais le ſinge voit & entend ; il comprend ce qu'il entend & ce qu'il voit : il conçoit ſi parfaitement les ſignes qu'on lui fait, qu'à tout autre jeu ou tout autre exercice, je ne doute point qu'il ne l'emportât ſur les diſciples d'Amman. Pourquoi donc l'education des ſinges ſeroit-elle impoſſible ? Pourquoi ne pourroit-il enfin, à force de ſoins, imiter, à l'exemple des ſourds, les mouvemens néceſſaires pour prononcer ? Je n'oſe décider ſi les organes de la parole du ſinge ne peuvent, quoiqu'on faſſe, rien articuler ; mais cette impoſſibilité abſolue me ſurprendroit, à cauſe de la grande analogie du ſinge & de l'homme, & qu'il n'eſt point d'animal connu juſqu'à préſent, dont le dedans & le dehors lui reſſemblent d'une maniere ſi frappante. M. Locke, qui certainement n'a jamais été ſuſpect de crédulité, n'a pas fait difficulté de croire l'hiſtoire que le chevalier Temple fait dans ſes mémoires, d'un perroquet qui répondoit à propos, & avoit

appris, comme nous, à avoir une eſpece de converſation ſuivie. Je ſais qu'on s'eſt moqué (1) de ce grand métaphyſicien ; mais qui auroit annoncé à l'univers qu'il y a des générations qui ſe font ſans œufs & ſans femmes, auroit-il trouvé beaucoup de partiſans ? Cependant M. Trembley en a découvert, qui ſe font ſans accouplement, & par la ſeule ſection. Amman n'eût-il pas auſſi paſſé pour un fou, s'il ſe fût vanté, avant que d'en faire l'heureuſe expérience, d'inſtruire, & en auſſi peu de temps, des écoliers tels que les ſiens ? Cependant ſes ſuccès ont étonné l'univers, & comme l'auteur de l'hiſtoire des polypes, il a paſſé de plein vol à l'immortalité. Qui doit à ſon génie les miracles qu'il opere, l'emporte à mon gré ſur qui doit les ſiens au haſard. Qui a trouvé l'art d'embellir le plus beau des regnes, & de lui donner des perfections qu'il n'avoit pas, doit être mis au-deſſus d'un faiſeur oiſif de ſyſtemes frivoles, ou d'un auteur laborieux de ſtériles découvertes. Celles d'Amman ſont bien d'un autre prix ; il a tiré les hommes de l'inſtinct auquel ils ſembloient condamnés ; il leur a donné des idées, de l'eſprit, une ame en un mot, qu'ils n'euſſent jamais eue. Quel plus grand pouvoir !

Ne bornons point les reſſources de la nature ;

(1) *L'auteur de l'hiſtoire de l'ame.*

elles ſont infinies, ſur-tout aidées d'un grand art.

La même mécanique qui ouvre le canal d'euſtachi dans les ſourds, ne pourroit-il le déboucher dans les ſinges ? Une heureuſe envie d'imiter la prononciation du maître, ne pourroit-elle mettre en liberté les organes de la parole dans des animaux qui imitent tant d'autres ſignes, avec tant d'adreſſe & d'intelligence ? Non-ſeulement je défie qu'on me cite aucune expérience vraiment concluante, qui décide mon projet impoſſible & ridicule; mais la ſimilitude de la ſtructure & des opérations du ſinge eſt telle, que je ne doute preſque point, ſi on exerçoit parfaitement cet animal, qu'on ne vînt à bout de lui apprendre à prononcer, & par conſéquent à ſavoir une langue. Alors ce ne ſeroit plus ni un homme ſauvage, ni un homme manqué : ce ſeroit un homme parfait, un petit homme de ville, avec autant d'étoffe ou de muſcles que nous-mêmes, pour penſer & profiter de ſon éducation.

Des animaux, à l'homme, la tranſition n'eſt pas violente ; les vrais philoſophes en conviendront. Qu'étoit l'homme, avant l'invention des mots & la connoiſſance des langues? Un animal de ſon eſpece, qui avec beaucoup moins d'inſtinct naturel que les autres, dont alors il ne ſe croyoit pas roi, n'étoit diſtingué du ſinge & des autres animaux, que

comme le ſinge l'eſt lui-même; je veux dire par une phyſionomie qui annonçoit plus de diſcernement. Réduit à la ſeule *connoiſſance intuitive* des Léibnitiens, il ne voyoit que des figures & des couleurs, ſans pouvoir rien diſtinguer entre elles; vieux, comme jeune, enfant à tout âge: il bégayoit ſes ſenſations & ſes beſoins, comme un chien affamé ou ennuyé du repos demande à manger ou à ſe promener.

Les mots, les langues, les loix, les ſciences, les beaux-arts ſont venus; & par eux enfin le diamant brut de notre eſprit a été poli. On a dreſſé un homme, comme un animal; on eſt devenu auteur, comme porte-faix. Un géometre a appris à faire les démonſtrations & les calculs les plus difficiles, comme un ſinge à ôter ou mettre ſon petit chapeau, & à monter ſur ſon chien docile. Tout s'eſt fait par des ſignes; chaque eſpece a compris ce qu'elle a pu comprendre, & c'eſt de cette maniere que les hommes ont acquis *la connoiſſance ſymbolique*, ainſi nommée encore par nos philoſophes d'Allemagne.

Rien de ſi ſimple, comme on voit, que la mécanique de notre éducation! Tout ſe réduit à des ſons, ou à des mots, qui de la bouche de l'un, paſſent, par l'oreille de l'autre, dans le cerveau, qui reçoit en même temps par les yeux la figure

des corps, dont ces mots ſont les ſignes arbitraires.

Mais qui a parlé le premier ? Qui a été le premier précepteur du genre humain ? Qui a inventé les moyens de mettre à profit la docilité de notre organiſation ? Je n'en ſais rien ; le nom de ces heureux & premiers génies a été perdu dans la nuit des temps. Mais l'art eſt le fils de la nature; elle a dû long-temps le précéder.

On doit croire que les hommes les mieux organiſés, ceux pour qui la nature aura épuiſé ſes bienfaits, auront inſtruit les autres. Ils n'auront pu entendre un bruit nouveau, par exemple, éprouver de nouvelles ſenſations, être frappé de tous ces beaux objets divers qui forment le raviſſant ſpectacle de la nature, ſans ſe trouver dans le cas de ce ſourd de Chartres, dont le grand Fontenelle nous a le premier donné l'hiſtoire, lorſqu'il entendit pour la premiere fois à quarante ans le bruit étonnant des cloches.

De-là ſeroit-il abſurde de croire que ces premiers mortels eſſayerent, à la maniere de ce ſourd, ou à celle des animaux & des muets (autre eſpece d'animaux), d'exprimer leurs nouveaux ſentimens par des mouvemens dépendans de l'économie de leur imagination, & conſéquemment enſuite par des ſons ſpontanés propres à chaque animal ; expreſſion naturelle de leur ſurpriſe, de leur joie,

de leurs tranſports ou de leurs beſoins ? Car ſans doute ceux que la nature a doués d'un ſentiment plus exquis, ont eu auſſi plus de facilité pour l'exprimer.

Voilà comme je conçois que les hommes ont employé leur ſentiment, ou leur inſtinct, pour avoir de l'eſprit, & enfin leur eſprit, pour avoir des connoiſſances. Voilà par quels moyens, autant que je peux les ſaiſir, on s'eſt rempli le cerveau des idees, pour la réception deſquelles la nature l'avoit formé. On s'eſt aidé l'un par l'autre, & les plus petits commencemens s'agrandiſſant peu-à-peu, toutes les choſes de l'univers ont été auſſi facilement diſtinguées, qu'un cercle.

Comme une corde de violon, ou une touche de claveçin frémit & rend un ſon, les cordes du cerveau, frappées par les rayons ſonores, ont été excitées à rendre, ou à redire les mots qui les touchoient. Mais comme telle eſt la conſtruction de ce viſcere, que dès qu'une fois les yeux bien formés pour l'optique, ont reçu la peinture des objets, le cerveau ne peut pas ne pas voir leurs images & leurs différences : de même lorſque les ſignes de ces différences ont été marqués ou gravés dans le cerveau, l'ame en a néceſſairement examiné les rapports ; examen qui lui étoit impoſſible, ſans la découverte des ſignes, ou l'invention des langues. Dans ces temps, où l'univers étoit

preſque muet, l'ame étoit à l'égard de tous les objets, comme un homme qui, ſans avoir aucune idée des proportions, regarderoit un tableau, ou une piece de ſculpture; il n'y pourroit rien diſtinguer : ou comme un petit enfant (car alors l'ame étoit dans ſon enfance), qui tenant dans ſa main un certain nombre de petits brins de paille ou de bois, les voit en général d'une vue vague & ſuperficielle, ſans pouvoir les compter, ni les diſtinguer. Mais qu'on mette une eſpece de pavillon ou d'étendart à cette piece de bois, par exemple, qu'on appelle mât, qu'on en mette un autre à un autre pareil corps; que le premier venu ſe nombre par le ſigne 1. & le ſecond par le ſigne, ou chiffre 2; alors cet enfant pourra les compter, & ainſi de ſuite il apprendra toute l'arithmétique. Dès qu'une figure lui paroîtra égale à une autre par ſon ſigne *numératif*, il conclura ſans peine que ce ſont deux corps; que 1. & 1. font deux, que 2. & 2. font 4. &c. (1)

C'eſt une ſimilitude réelle, ou apparente des figures, qui eſt la baſe fondamentale de toutes les vérités & de toutes nos connoiſſances, parmi

(1) *Il y a encore aujourd'hui des peuples qui, faute d'un plus grand nombre de ſignes, ne peuvent compter que juſqu'à* 20.

lesquelles il est évident que celles dont les signes sont moins simples & moins sensibles, sont plus difficiles à apprendre que les autres : en ce qu'elles demandent plus de génie, pour embrasser & combiner cette immense quantité de mots, par lesquels les sciences dont je parle expriment les vérités de leur ressort : tandis que les sciences, qui s'annoncent par des chiffres, ou autres petits signes, s'apprennent facilement ; c'est sans doute cette facilité qui a fait la fortune des calculs algébriques, plus encore que leur évidence.

Tout ce savoir, dont le vent enfle le ballon du cerveau de nos pédans orgueilleux, n'est donc qu'un vaste ramas de mots & de figures, qui forment dans la tête toutes les traces par lesquelles nous distinguons & nous nous rappellons les objets. Toutes nos idées se réveillent, comme un jardinier qui connoît les plantes, se souvient de toutes leurs phrases à leur aspect. Ces mots & ces figures qui sont désignées par eux, sont tellement liées ensemble dans le cerveau, qu'il est assez rare qu'on imagine une chose, sans le nom, ou le signe qui lui est attaché.

Je me sers toujours du mot *imaginer*, parce que je crois que tout s'imagine, & que toutes les parties de l'ame peuvent être justement réduites à la seule imagination, qui les forment toutes ; & qu'ainsi le jugement, le raisonnement, la mémoire,

ne ſont que les parties de l'ame nullement abſolues, mais de véritables modifications de cette eſpece de *toile médullaire*, ſur laquelle les objets peints dans l'œil, ſont renvoyés, comme d'une lanterne magique.

Mais ſi tel eſt ce merveilleux & incompréhenſible réſultat de l'organiſation du cerveau: ſi tout ſe conçoit par l'imagination, ſi tout s'explique par elle; pourquoi diviſer le principe ſenſitif qui penſe dans l'homme? N'eſt-ce pas une contradiction manifeſte dans les partiſans de la ſimplicité de l'eſprit? Car une choſe qu'on diviſe, ne peut plus être, ſans abſurdité, regardée comme indiviſible. Voilà où conduit l'abus des langues, & l'uſage de ces grands mots, *ſpiritualité*, *immatérialité*, &c. placés à tout haſard, ſans être entendus, même par des gens d'eſprit.

Rien de plus facile que de prouver un ſyſtême fondé comme celui-ci, ſur le ſentiment intime & l'expérience propre de chaque individu. L'imagination, ou cette partie phantaſtique du cerveau, dont la nature nous eſt auſſi inconnue que ſa maniere d'agir, eſt-elle naturellement petite, ou foible? elle aura à peine la force de comparer l'analogie, ou la reſſemblance de ſes idées; elle ne pourra voir que ce qui ſera vis-à-vis d'elle, ou ce qui l'affectera le plus vivement; & encore de quelle maniere! Mais toujours eſt-il vrai que l'imagination ſeule

apperçoit; que c'eſt elle qui ſe repréſente tous les objets, avec les mots & les figures qui les caractériſent; & qu'ainſi c'eſt elle encore une fois qui eſt l'ame, puiſqu'elle en fait tous les rôles. Par elle, par ſon pinceau flatteur, le froid ſquelette de la raiſon prend des chairs vives & vermeilles; par elle les ſciences fleuriſſent, les arts s'embelliſſent, les bois parlent, les échos ſoupirent, les rochers pleurent, le marbre reſpire, tout prend vie parmi les corps inanimés. C'eſt elle encore qui ajoute à la tendreſſe d'un cœur amoureux, le piquant attrait de la volupté; elle la fait germer dans le cabinet du philoſophe & du pédant poudreux; elle forme enfin les ſavans, comme les orateurs & les poëtes. Sottement décriée par les uns, vainement diſtinguée par les autres, qui tous l'ont mal connue, elle ne marche pas ſeulement à la ſuite des graces & des beaux-arts, elle ne peint pas ſeulement la nature, elle peut auſſi la meſurer. Elle raiſonne, juge, pénetre, compare, approfondit. Pourroit-elle ſi bien ſentir les beautés des tableaux qui lui ſont tracés, ſans en découvrir les rapports? Non, comme elle ne peut ſe replier ſur les plaiſirs des ſens, ſans en goûter toute la perfection ou la volupté, elle ne peut réfléchir ſur ce qu'elle a mécaniquement conçu, ſans être alors le jugement même.

Plus on exerce l'imagination, ou le maigre génie,

plus il prend, pour ainſi-dire, d'embompoint ; plus il s'agrandit, devient nerveux, robuſte, vaſte & capable de penſer. La meilleure organiſation a beſoin de cet exercice.

L'organiſation eſt le premier mérite de l'homme, c'eſt en vain que tous les auteurs de morale ne mettent point au rang des qualités eſtimables, celles qu'on tient de la nature, mais ſeulement les talens qui s'acquierent à force de réflexions & d'induſtrie : car d'où nous vient, je vous prie, l'habileté, la ſcience & la vertu, ſi ce n'eſt d'une diſpoſition qui nous rend propres à devenir habiles, ſavans & vertueux ? Et d'où nous vient encore cette diſpoſition, ſi ce n'eſt de la nature ? Nous n'avons de qualités eſtimables que par elle ; nous lui devons tout ce que nous ſommes. Pourquoi donc n'eſtimerois-je pas autant ceux qui ont des qualités naturelles, que ceux qui brillent par des vertus acquiſes, & comme d'emprunt ? Quel que ſoit le mérite, de quelque endroit qu'il naiſſe, il eſt digne d'eſtime ; il ne s'agit que de ſavoir la meſurer. L'eſprit, la beauté, les richeſſes, la nobleſſe, quoique enfans du haſard, ont tous leur prix, comme l'adreſſe, le ſavoir, la vertu, &c. Ceux que la nature a comblés de ſes dons les plus précieux, doivent plaindre ceux à qui ils ont été refuſés ; mais ils peuvent ſentir leur ſupériorité ſans orgueil, & en connoiſſeurs. Une belle femme ſeroit

auſſi ridicule de ſe trouver laide, qu'un homme d'eſprit de ſe croire un ſot. Une modeſtie outrée (défaut rare à la vérité) eſt une ſorte d'ingratitude envers la nature. Une honnête fierté au contraire eſt la marque d'une ame belle & grande, que décelent des traits mâles, moulés comme par le ſentiment.

Si l'organiſation eſt un mérite, & le premier mérite, & la ſource de tous les autres, l'inſtruction eſt le ſecond. Le cerveau le mieux conſtruit, ſans elle, le ſeroit en pure perte; comme ſans l'uſage du monde, l'homme le mieux fait ne ſeroit qu'un payſan groſſier. Mais auſſi quel ſeroit le fruit de la plus excellente école, ſans une matrice parfaitement ouverte à l'entrée, ou à la conception des idées? Il eſt auſſi impoſſible de donner une ſeule idée à un homme privé de tous les ſens, que de faire un enfant à une femme, à laquelle la nature auroit pouſſé la diſtraction juſqu'à oublier de faire une vulve, comme je l'ai vu dans une, qui n'avoit ni fente, ni vagin, ni matrice, & qui pour cette raiſon fut démariée après dix ans de mariage.

Mais ſi le cerveau eſt à la fois bien organiſé & bien inſtruit, c'eſt une terre feconde parfaitement enſemencée, qui produit le centuple de ce qu'elle a reçu: ou (pour quitter le ſtile figuré ſouvent néceſſaire, pour mieux exprimer ce qu'on ſent &

donner des graces à la vérité même) l'imagination, élevée par l'art à la belle & rare dignité de génie, saisit exactement tous les rapports des idées qu'elle a conçue, embrasse avec facilité une foule étonnante d'objets, pour en tirer enfin une longue chaîne de conséquences, lesquelles ne sont encore que de nouveaux rapports, enfantés par la comparaison des premiers, auxquels l'ame trouve une parfaite ressemblance. Telle est, selon moi, la génération de l'esprit. Je dis *trouve*, comme j'ai donné ci-devant l'épithete d'*apparente* à la similitude des objets: non que je pense que nos sens soient toujours trompeurs, comme l'a prétendu le P. Mallebranche, ou que nos yeux naturellement un peu ivres ne voient pas les objets tels qu'ils sont en eux-mêmes, quoique les microscopes nous le prouvent tous les jours; mais pour n'avoir aucune dispute avec les Pyrrhoniens, parmi lesquels Bayle s'est distingué.

Je dis de la vérité en général ce que M. de Fontenelle dit de certaines en particulier, qu'il faut la sacrifier aux agrémens de la société. Il est de la douceur de mon caractere, d'obvier à toute dispute, lorsqu'il ne s'agit pas d'aiguiser la conversation. Les Cartésiens viendroient ici vainement à la charge avec leurs *idées innées*; je ne me donnerois certainement pas le quart de la peine qu'a prise Mr. Locke pour attaquer de telles chimeres.

Quelle utilité en effet de faire un gros livre, pour prouver une doctrine qui étoit érigée en axiome, il y a trois mille ans?

Suivant les principes que nous avons posés, & que nous croyons vrais, celui qui a le plus d'imagination, doit être regardé comme ayant le plus d'esprit ou de génie, car tous ces mots sont synonymes; & encore une fois c'est par un abus honteux qu'on croit dire des choses différentes, lorsqu'on ne dit que différens mots ou différens sons, auxquels on n'a attaché aucune idée ou distinction réelle.

La plus belle, la plus grande, ou la plus forte imagination, est donc la plus propre aux sciences, comme aux arts. Je ne décide point s'il faut plus d'esprit pour exceller dans l'art des Aristotes, ou des Descartes, que dans celui des Euripides, ou des Sophocles; & si la nature s'est mise en plus grands fraix, pour faire Newton, que pour former Corneille, (ce dont je doute fort;) mais il est certain que c'est la seule imagination diversement appliquée, qui a fait leur différent triomphe & leur gloire immortelle.

Si quelqu'un passe pour avoir peu de jugement, avec beaucoup d'imagination; cela veut dire que l'imagination trop abandonnée à elle-même, presque toujours comme occupée à se regarder dans le miroir de ses sensations, n'a pas assez contracté

l'habitude de les examiner elles-memes avec attention ; plus profondément pénétrée des traces, ou des images, que de leur vérité ou de leur reſſemblance.

Il eſt vrai que telle eſt la vivacité des reſſorts de l'imagination, que ſi l'attention, cette clef ou mere des ſciences, ne s'en mêle, il ne lui eſt gueres permis que de parcourir & d'effleurer les objets.

Voyez cet oiſeau ſur la branche, il ſemble toujours prêt à s'envoler ; l'imagination eſt de même. Toujours emportée par le tourbillon du ſang & des eſprits, une onde fait une trace, effacée par celle qui ſuit ; l'ame court après, ſouvent en vain : il faut qu'elle s'attende à regretter ce qu'elle n'a pas aſſez vîte ſaiſi & fixé : & c'eſt ainſi que l'imagination, véritable image du temps, ſe détruit & ſe renouvelle ſans-ceſſe.

Tel eſt le chaos & la ſucceſſion continuelle & rapide de nos idées ; elles ſe chaſſent, comme un flot pouſſe l'autre ; de ſorte que ſi l'imagination n'employe, pour ainſi dire, une partie de ſes muſcles, pour être comme en équilibre ſur les cordes du cerveau, pour ſe ſoutenir quelque temps ſur un objet qui va fuir, & s'empêcher de tomber ſur un autre, qu'il n'eſt pas encore temps de contempler ; jamais elle ne ſera digne du beau nom de jugement. Elle exprimera vivement ce qu'elle aura ſenti de

même; elle formera les orateurs, les muſiciens, les peintres, les poëtes, & jamais un ſeul philoſophe. Au contraire ſi dès l'enfance on accoutume l'imagination à ſe brider elle-meme; à ne point ſe laiſſer emporter à ſa propre impétuoſité, qui ne fait que de brillans enthouſiaſtes; à arrêter, contenir ſes idées, à les retourner dans tous les ſens, pour voir toutes les faces d'un objet: alors l'imagination prompte à juger, embraſſera par le raiſonnement la plus grande ſphere d'objets, & ſa vivacité, toujours de ſi bon augure dans les enfans, & qu'il ne s'agit que de régler par l'étude & l'exercice, ne ſera plus qu'une pénétration clairvoyante, ſans laquelle on fait peu de progrès dans les ſciences.

Tels ſont les ſimples fondemens ſur leſquels a été bâti l'édifice de la logique. La nature les avoit jettés pour tout le genre humain; mais les uns en ont profité, les autres en ont abuſé.

Malgré toutes ces prérogatives de l'homme ſur les animaux, c'eſt lui faire honneur que de le ranger dans la même claſſe. Il eſt vrai que juſqu'à un certain âge, il eſt plus animal qu'eux, parce qu'il apporte moins d'inſtinct en naiſſant.

Quel eſt l'animal qui mourroit de faim au milieu d'une riviere de lait? L'homme ſeul. Semblable à ce vieux enfant dont un moderne parle d'après Arnobe; il ne connoît ni les alimens qui lui ſont

propres, ni l'eau qui peut le noyer, ni le feu qui peut le réduire en poudre. Faites briller pour la premiere fois la lumiere d'une bougie aux yeux d'un enfant, il y portera machinalement le doigt, comme pour ſavoir quel eſt le nouveau phénomene qu'il apperçoit; c'eſt à ſes dépens qu'il en connoîtra le danger, mais il n'y ſera pas repris.

Mettez-le encore avec un animal ſur le bord d'un précipice : lui ſeul y tombera ; il ſe noye, où l'autre ſe ſauve à la nage. A quatorze ou quinze ans, il entrevoit à peine les grands plaiſirs qui l'attendent dans la reproduction de ſon eſpece; déja adoleſcent, il ne ſait pas trop comment s'y prendre dans un jeu que la nature apprend ſi vîte aux animaux : il ſe cache, comme s'il étoit honteux d'avoir du plaiſir & d'être fait pour être heureux, tandis que les animaux ſe font gloire d'être *cyniques*. Sans éducation, ils ſont ſans préjugés. Mais voyons encore ce chien & cet enfant qui ont tous deux perdu leur maître dans un grand chemin : l'enfant pleure, il ne ſait à quel ſaint ſe vouer ; le chien mieux ſervi par ſon odorat, que l'autre par ſa raiſon, l'aura bientôt trouvé.

La nature nous avoit donc faits pour être au-deſſous des animaux, ou du moins pour faire par-là même mieux éclater les prodiges de l'éducation, qui ſeul nous tire du niveau & nous éleve enfin au-deſſus d'eux. Mais accordera-t-on la même

distinction aux sourds, aux aveugles-nés, aux imbécilles, aux fous, aux hommes sauvages, ou qui ont été élevés dans les bois avec les bêtes; à ceux dont l'affection hypocondriaque a perdu l'imagination, enfin à toutes ces bêtes à figure humaine, qui ne montrent que l'instinct le plus grossier? Non, tous ces hommes de corps, & non d'esprit, ne méritent pas une classe particuliere.

Nous n'avons pas dessein de nous dissimuler les objections qu'on peut faire en faveur de la distinction primitive de l'homme & des animaux, contre notre sentiment. Il y a, dit-on, dans l'homme une loi naturelle, une connoissance du bien & du mal, qui n'a pas été gravée dans le cœur des animaux.

Mais cette objection, ou plutôt cette assertion est-elle fondée sur l'expérience, sans laquelle un philosophe peut tout rejetter? En avons-nous quelqu'une qui nous convainque que l'homme seul a été éclairé d'un rayon refusé à tous les autres animaux? S'il n'y en a point, nous ne pouvons pas plus connoître par elle ce qui se passe dans eux, & même dans les hommes, que ne pas sentir ce qui affecte l'intérieur de notre être. Nous savons que nous pensons & que nous avons des remords: un sentiment intime ne nous force que trop d'en convenir; mais pour juger des remords d'autrui, ce sentiment qui est dans nous est insuffisant: c'est

pourquoi il en faut croire les autres hommes sur leur parole, ou sur les signes sensibles & extérieurs que nous avons remarqués en nous-mêmes, lorsque nous éprouvions la même conscience & les mêmes tourmens.

Mais pour décider si les animaux qui ne parlent point, ont reçu la loi naturelle, il faut s'en rapporter conséquemment à ces signes dont je viens de parler, supposé qu'ils existent. Les faits semblent le prouver. Le chien qui a mordu son maître qui l'agaçoit, a paru s'en repentir le moment suivant; on l'a vu triste, fâché, n'osant se montrer, & s'avouer coupable par un air rampant & humilié. L'histoire nous offre un exemple célebre d'un lion qui ne voulut pas déchirer un homme abandonné à sa fureur, parce qu'il le reconnut pour son bienfaiteur. Qu'il seroit à souhaiter que l'homme même montrât toujours la même reconnoissance pour les bienfaits & le même respect pour l'humanité! On n'auroit plus à craindre les ingrats, ni ces guerres qui sont le fléau du genre humain & les vrais bourreaux de la loi naturelle.

Mais un être à qui la nature a donné un instinct si précoce, si éclairé, qui juge, combine, raisonne & délibere, autant que s'etend & lui permet la sphere de son activité; un être qui s'attache par les bienfaits, qui s'attache par les mauvais traitemens & va essayer un meilleur maître; un être

d'une ſtructure ſemblable à la nôtre, qui fait les memes opérations, qui a les mêmes paſſions, les mêmes douleurs, les mêmes plaiſirs, plus ou ou moins vifs, ſuivant l'empire de l'imagination & la delicateſſe des nerfs; un tel être enfin ne montre-t-il pas clairement qu'il ſent ſes torts & les nôtres; qu'il connoît le bien & le mal, & en un mot a conſcience de ce qu'il fait? Son ame qui marque, comme la nôtre, les mêmes joies, les mêmes mortifications, les mêmes déconcertemens, ſeroit-elle ſans aucune répugnance, à la vue de ſon ſemblable déchiré, ou après l'avoir lui-même impitoyablement mis en pieces? Cela poſé, le don précieux dont il s'agit, n'auroit point été refuſé aux animaux; car puiſqu'ils nous offrent des ſignes évidens de leur repentir, comme de leur intelligence, qu'y a-t-il d'abſurde à penſer que des êtres, des machines preſque auſſi parfaites que nous, ſoient comme nous faites pour penſer, & pour ſentir la nature?

Qu'on ne m'objecte point que les animaux ſont pour la plupart des êtres féroces, qui ne ſont pas capables de ſentir les maux qu'ils font; car tous les hommes diſtinguent-ils mieux les vices & les vertus? Il eſt dans notre eſpece de la férocité, comme dans la leur. Les hommes qui ſont dans la barbare habitude d'enfreindre la loi naturelle, n'en ſont pas ſi tourmentés, que ceux qui la tranſ-

greſſent pour la premiere fois, & que la force de l'exemple n'a point endurcis. Il en eſt de même des animaux, comme des hommes; les uns & les autres peuvent être plus ou moins féroces par tempérament, & ils le deviennent encore plus avec ceux qui le ſont. Mais un animal doux, pacifique, qui vit avec d'autres animaux ſemblables, & d'alimens doux, ſera ennemi du ſang & du carnage; il rougira intérieurement de l'avoir verſé, avec cette différence peut-être, que comme chez eux tout eſt immolé aux beſoins, aux plaiſirs, & aux commodités de la vie, dont ils jouiſſent plus que nous, leurs remords ne ſemblent pas devoir être ſi vifs que les nôtres, parce que nous ne ſommes pas dans la même néceſſité qu'eux. La coutume émouſſe & peut-être étouffe les remords, comme les plaiſirs.

Mais je veux ſuppoſer pour un moment que je me trompe; & qu'il n'eſt pas juſte que preſque tout l'univers ait tort à ce ſujet, tandis que j'aurois ſeul raiſon; j'accorde que les animaux, même les plus excellens, ne connoiſſent pas la diſtinction du bien & du mal moral, qu'ils n'ont aucune mémoire des attentions qu'on a eues pour eux; du bien qu'on leur a fait, aucun ſentiment de leurs propres vertus; que ce lion, par exemple, dont j'ai parlé après tant d'autres, ne ſe ſouvienne pas de n'avoir pas voulu ravir la vie à cet homme qui fut livré

à ſa furie, dans un ſpectacle plus inhumain que tous les lions, les tigres & les ours; tandis que nos compatriotes ſe battent, ſuiſſes contre ſuiſſes, freres contre freres, ſe reconnoiſſent, s'enchaînent, ou ſe tuent ſans remords, parce qu'un prince paye leurs meurtres: je ſuppoſe enfin que la loi naturelle n'ait pas été donnée aux animaux, quelles en ſeront les conſequences? L'homme n'eſt pas pêtri d'un limon plus précieux; la nature n'a employé qu'une ſeule & même pâte, dont elle a ſeulement varié les levains. Si donc l'animal ne ſe repent pas d'avoir violé le ſentiment intérieur dont je parle, ou plutôt s'il en eſt abſolument privé, il faut néceſſairement que l'homme ſoit dans le même cas: moyennant quoi adieu la loi naturelle & tous ces beaux traités qu'on a publiés ſur elle? Tout le regne animal en ſeroit généralement dépourvu. Mais réciproquement ſi l'homme ne peut ſe diſpenſer de convenir qu'il diſtingue toujours, lorſque la ſanté le laiſſe jouir de lui-même, ceux qui ont de la probité, de l'humanité, de la vertu, de ceux qui ne ſont ni humains, ni vertueux, ni honnêtes gens; qu'il eſt facile de diſtinguer ce qui eſt vice ou vertu, par l'unique plaiſir ou la propre répugnance qui en ſont comme les effets naturels, il s'enſuit que les animaux formés de la même matiere, à laquelle il n'a peut-être manqué qu'un degré de fermentation, pour égaler les hommes en tout, doi-

vent participer aux mêmes prérogatives de l'animalité, & qu'ainsi il n'est point d'ame ou de substance sensitive sans remords. La réflexion suivante va fortifier celles-ci.

On ne peut détruire la loi naturelle. L'empreinte en est si forte dans tous les animaux, que je ne doute nullement que les plus sauvages & les plus féroces n'ayent quelques momens de repentir. Je crois que la fille sauvage de Châlons en Champagne aura porté la peine de son crime, s'il est vrai qu'elle ait mangé sa sœur. Je pense la même chose de tous ceux qui commettent des crimes, même involontaires, ou de tempérament: de Gaston d'Orléans qui ne pouvoit s'empêcher de voler; de certaine femme qui fut sujette au même vice dans la grossesse, & dont ses enfans hériterent: de celle qui dans le même état, mangea son mari: de cette autre qui égorgeoit les enfans, saloit leurs corps, & en mangeoit tous les jours comme du petit salé: de cette fille de voleur antropophage, qui la devint à douze ans, quoiqu'ayant perdu pere & mere à l'âge d'un an, elle eût été élevée par d'honnêtes gens, pour ne rien dire de tant d'autres exemples dont nos observateurs sont remplis; & qui prouvent tous qu'il est mille vices & vertus héréditaires, qui passent des parens aux enfans, comme ceux de la nourrice à ceux qu'elle allaite. Je dis donc &

j'accorde que ces malheureux ne ſentent pas pour la plupart ſur-le-champ l'énormité de leur action. La *Boulymie*, par exemple, ou la faim canine peut éteindre tout ſentiment; c'eſt une manie d'eſtomac qu'on eſt forcé de ſatisfaire. Mais revenues à elles-mêmes, & comme déſenivrées, quels remords pour ces femmes qui ſe rappellent le meurtre qu'elles ont commis dans ce qu'elles avoient de plus cher! quelle punition d'un mal involontaire, auquel elles n'ont pu réſiſter, dont elles n'ont eu aucune conſcience! cependant ce n'eſt point aſſez apparemment pour les juges. Parmi les femmes dont je parle, l'une fut rouée & brûlée, l'autre enterrée vive. Je ſens tout ce que demande l'intérêt de la ſociété. Mais il ſeroit ſans doute à ſouhaiter qu'il n'y eût pour juges que d'excellens médecins. Eux ſeuls pourroient diſtinguer le criminel innocent, du coupable. Si la raiſon eſt eſclave d'un ſens dépravé, ou en fureur, comment peut-elle le gouverner?

Mais ſi le crime porte avec ſoi ſa propre punition plus ou moins cruelle; ſi la plus longue & la plus barbare habitude ne peut tout-à-fait arracher le repentir des cœurs les plus inhumains: s'ils ſont déchirés par la mémoire même de leurs actions, pourquoi effrayer l'imagination des eſprits foibles par un enfer, par des ſpectres & des précipices de

feu, moins réels encore que ceux de Pascal (1)? Qu'est-il besoin de recourir à des fables, comme un pape de bonne foi l'a dit lui-même, pour tourmenter les malheureux même qu'on fait périr, parce qu'on ne les trouve pas assez punis par leur propre conscience, qui est leur premier bourreau? Ce n'est pas que je veuille dire que tous les criminels soient injustement punis; je prétends seulement que ceux dont la volonté est dépravée, & la conscience éteinte, le sont assez par leurs remords, quand ils reviennent à eux-mêmes; remords, j'ose encore le dire, dont la nature auroit dû en ce cas, ce me semble, délivrer des malheureux entraînés par une fatale nécessité.

---

(1) *Dans un cercle, ou à table, il lui falloit toujours un rempart de chaises, ou quelqu'un dans son voisinage du côté gauche, pour l'empêcher de voir les abîmes épouvantables dans lesquels il craignoit quelquefois de tomber, quelque connoissance qu'il eût de ces illusions. Quel effrayant effet de l'imagination, ou d'une circulation dans un Lobe du cerveau! Grand homme d'un côté, il étoit à moitié fou de l'autre. La folie & la sagesse avoient chacun leur département ou leur* Lobe *séparé par la faux. De quel côté tenoit-il si fort attaché à Mrs. de Port-Royal! J'ai lu ce fait dans un extrait du* traité du vertige *de Mr. de la Mettrie.*

Les criminels, les méchans, les ingrats, ceux enfin qui ne ſentent pas la nature, tyrans malheureux & indignes du jour, ont beau ſe faire un cruel plaiſir de leur barbarie, il eſt des momens calmes & de réflexion, où la conſcience vengereſſe s'éleve, dépoſe contr'eux, & les condamne à être preſque ſans ceſſe déchirés de ſes propres mains. Qui tourmente les hommes, eſt tourmenté par lui-même; & les maux qu'il ſentira, ſeront la juſte meſure de ceux qu'il aura faits.

D'un autre côté, il y a tant de plaiſir à faire du bien, à ſentir, à reconnoître celui qu'on reçoit, tant de contentement à pratiquer la vertu, à être doux, humain, tendre, charitable, compatiſſant & généreux (ce ſeul mot renferme toutes les vertus), que je tiens pour aſſez puni quiconque a le malheur de n'être pas né vertueux.

Nous n'avons pas originairement été faits pour être ſavans; c'eſt peut-être par une eſpece d'abus de nos facultés organiques, que nous le ſommes devenus; & cela à la charge de l'état, qui nourrit une multitude de fainéans, que la vanité a décorés du nom de *philoſophes*. La nature nous a tous créés uniquement pour être heureux; oui, tous, depuis le ver qui rampe, juſqu'à l'aigle qui ſe perd dans la nue. C'eſt pourquoi elle a donné à tous les animaux quelque portion de la loi naturelle, portion plus ou moins exquiſe, ſelon que le com-

portent les organes bien conditionnés de chaque animal.

A préſent comment définirons-nous la loi naturelle ? C'eſt un ſentiment qui nous apprend ce que nous ne devons pas faire, parce que nous ne voudrions pas qu'on nous le fît. Oſerois-je ajouter à cette idée commune, qu'il me ſemble que ce ſentiment n'eſt qu'une eſpece de crainte ou de frayeur, auſſi ſalutaire à l'eſpece qu'à l'individu ; car peut-être ne reſpectons-nous la bourſe & la vie des autres, que pour nous conſerver nos biens, notre honneur & nous-mêmes ; ſemblables à ces *ixions du chriſtianiſme* qui n'aiment dieu & n'embraſſent tant de chimériques vertus, que parce qu'ils craignent l'enfer.

Vous voyez que la loi naturelle n'eſt qu'un ſentiment intime, qui appartient encore à l'imagination, comme tous les autres, parmi leſquels on compte la penſée. Par conſéquent elle ne ſuppoſe évidemment ni éducation, ni révélation, ni légiſlateur, à moins qu'on ne veuille la confondre avec les lois civiles, à la maniere ridicule des théologiens.

Les armes du fanatiſme peuvent détruire ceux qui ſoutiennent ces vérités ; mais elles ne détruiront jamais ces vérités mêmes.

Ce n'eſt pas que je révoque en doute l'exiſtence d'un être ſuprême ; il me ſemble au contraire que le

le plus grand degré de probabilité eſt pour elle: mais comme cette exiſtence ne prouve pas plus la néceſſité d'un culte, que toute autre, c'eſt une vérité théorique qui n'eſt gueres d'uſage dans la pratique: de ſorte que, comme on peut dire d'après tant d'expériences, que la religion ne ſuppoſe pas l'exacte probité, les mêmes raiſons autoriſent à penſer que l'athéiſme ne l'exclut pas.

Qui ſait d'ailleurs ſi la raiſon de l'exiſtence de l'homme ne ſeroit pas dans ſon exiſtence même? peut-être a-t-il été jetté au hazard ſur un point de la ſurface de la terre, ſans qu'on puiſſe ſavoir ni comment, ni pourquoi; mais ſeulement qu'il doit vivre & mourir; ſemblable à ces champignons qui paroiſſent d'un jour à l'autre, ou à ces fleurs qui bordent les foſſés & couvrent les murailles.

Ne nous perdons point dans l'infini; nous ne ſommes pas faits pour en avoir la moindre idée; il nous eſt abſolument impoſſible de remonter à l'origine des choſes. Il eſt égal d'ailleurs pour notre repos, que la matiere ſoit éternelle, ou qu'elle ait été créée; qu'il y ait un dieu, ou qu'il n'y en ait pas. Quelle folie de tant ſe tourmenter pour ce qu'il eſt impoſſible de connoître, & ce qui ne nous rendroit pas plus heureux, quand nous en viendrions à bout!

Mais, dit-on, liſez tous les ouvrages des Fénélons, des Nieuwentits, des Abadies, des Derhams,

des Raïs &c. eh bien! que m'apprendront-ils? ou plutôt que m'ont-ils appris? ce ne ſont que d'ennuyeuſes répétitions d'écrivains zélés, dont l'un n'ajoute à l'autre qu'un verbiage, plus propre à fortifier qu'à ſaper les fondemens de l'athéiſme. Le volume des preuves qu'on tire du ſpectacle de la nature, ne leur donne pas plus de force. La ſtructure ſeule d'un doigt, d'une oreille, d'un œil, *une obſervation de Malpighi*, prouve tout, & ſans doute beaucoup mieux que *Deſcartes & Mallebranche*; ou tout le reſte ne prouve rien. Les déiſtes & les chrétiens même devroient donc ſe contenter de faire obſerver que dans tout le regne animal, les mêmes vues ſont exécutées par une infinité de divers moyens, tous cependant exactement géométriques. Car de quelles plus fortes armes pourroit-on terraſſer les athées? Il eſt vrai que ſi ma raiſon ne me trompe pas, l'homme & tout l'univers ſemblent avoir été deſtinés à cette unité de vues. Le ſoleil, l'air, l'eau, l'organiſation, la forme des corps, tout eſt arrangé dans l'œil, comme dans un miroir qui préſente fidelement à l'imagination les objets qui y ſont peints, ſuivant les loix qu'exige cette infinie variété de corps qui ſervent à la viſion. Dans l'oreille, nous trouvons par-tout une diverſité frappante, ſans que cette diverſité frappante, ſans que diverſe fabrique de l'homme, des animaux, des oiſeaux, des poiſſons, produiſe

différens uſages. Toutes les oreilles ſont ſi mathématiquement faites, qu'elles tendent également au ſeul & même but, qui eſt d'entendre. Le hazard, demande le deiſte, ſeroit-il donc aſſez grand géometre pour varier ainſi à ſon gré les ouvrages dont on le ſuppoſe auteur, ſans que tant de diverſité pût l'empêcher d'atteindre la même fin. Il objecte encore ces parties évidemment contenues dans l'animal pour de futurs uſages; le papillon dans la chenille; l'homme dans le ver ſpermatique, un polype entier dans chacune de ſes parties, la valvule du trou ovale, le poumon dans le fœtus, les dents dans leurs alvéoles, les os dans les fluides, qui s'en détachent & ſe durciſſent d'une maniere incompréhenſible. Et comme les partiſans de ce ſyſtême, loin de rien négliger pour le faire valoir, ne ſe laſſent jamais d'accumuler preuves ſur preuves, ils veulent profiter de tout, & de la foibleſſe même de l'eſprit en certains cas. Voyez, diſent-ils, les Spinoſa, les Vanini, les Desbarreaux, les Boindins, apôtres qui font plus d'honneur que de tort au deiſme! la durée de la ſanté de ces derniers a été la meſure de leur incredulité: & il eſt rare en effet, ajoutent-ils, qu'on n'abjure pas l'athéiſme, dès que les paſſions ſe ſont affoiblies avec le corps qui en eſt l'inſtrument.

Voilà certainement tout ce qu'on peut dire de plus favorable à l'exiſtence d'un dieu, quoique le

dernier argument ſoit frivole, en ce que ces converſions ſont courtes, l'eſprit reprenant preſque toujours ſes anciennes opinions, & ſe conduiſant en conſéquence, dès qu'il a recouvert ou plutôt retrouvé ſes forces dans celles du corps. En voilà du moins beaucoup plus que n'en dit le médecin *Diderot* dans ſes *Penſées philoſophiques*, ſublime ouvrage qui ne convaincra pas un athée. Que répondre en effet à un homme qui dit ? « Nous ne connoiſſons point la nature : des cauſes cachées dans » ſon ſein pourroient avoir tout produit. Voyez à » votre tour le polype de Trembley ! ne contient-» il pas en ſoi les cauſes qui donnent lieu à ſa » régénération ? quelle abſurdité y auroit-il donc » à penſer qu'il eſt des cauſes phyſiques pour leſ-» quelles tout a été fait, & auxquelles toute la » chaîne de ce vaſte univers eſt ſi néceſſairement » liée & aſſujettie, que rien de ce qui arrive, ne » pouvoit pas ne pas arriver ; des cauſes dont l'ig-» norance abſolument invincible nous a fait recou-» rir à un dieu, qui n'eſt pas même un *être de* » *raiſon*, ſuivant certain ? Ainſi détruire le hazard, » ce n'eſt pas prouver l'exiſtence d'un être ſu-» prême, puiſqu'il peut y avoir autre choſe qui ne » ſeroit ni hazard, ni dieu, je veux dire la na-» ture, dont l'étude par conſéquent ne peut faire » que des incrédules ; comme le prouve la façon » de penſer de tous ſes plus heureux ſcrutateurs. »

Le *poids de l'univers* n'ébranle donc pas un veritable athée, loin de *l'écraſer*; & tous ces indices mille & mille fois rabattus d'un créateur, indices qu'on met fort au-deſſus de la façon de penſer dans nos ſemblables, ne ſont évidens, quelque loin qu'on pouſſe cet argument, que pour les antipyrrhoniens, ou pour ceux qui ont aſſez de confiance dans leur raiſon pour croire pouvoir juger ſur certaines apparences, auxquelles, comme vous voyez, les athées peuvent en oppoſer d'autres peut-être auſſi fortes & abſolument contraires; car ſi nous écoutons encore les naturaliſtes, ils nous diront que les mêmes cauſes qui dans les mains d'un chymiſte, & par le haſard de divers mêlanges, ont fait le premier miroir, dans celle de la nature ont fait l'eau pure, qui en ſert à la ſimple bergere; que le mouvement qui conſerve le monde a pu le créer; que chaque corps a pris la place que la nature lui a aſſignée; que l'air a dû entourer la terre, par la même raiſon que le fer & les autres métaux ſont l'ouvrage de ſes entrailles; que le ſoleil eſt une production auſſi naturelle que celle de l'électricité; qu'il n'a pas plus été fait pour échauffer la terre & tous ſes habitans, qu'il brûle quelquefois, que la pluie pour faire pouſſer les grains, qu'elle gâte ſouvent; que le miroir & l'eau n'ont pas plus été faits pour qu'on pût s'y regarder, que tous les corps polis qui ont la même propriété : que l'œil

eſt à la vérité une eſpece de trumeau dans lequel l'ame peut contempler l'image des objets, tels qu'ils lui ſont repréſentés par ces corps; mais qu'il n'eſt pas démontré que cet organe ait été réellement fait exprès pour cette contemplation, ni exprès placé dans l'orbite : qu'enfin il ſe pourroit bien faire que Lucrece, le médecin Lamy & tous les Epicuriens anciens & modernes, euſſent raiſon, lorſqu'ils avancent que l'œil ne voit que parce qu'il ſe trouve organiſé, & placé comme il l'eſt, que poſées une fois les mêmes regles de mouvement que ſuit la nature dans la génération & le développement des corps, il n'étoit pas poſſible que ce merveilleux organe fût organiſé & placé autrement.

Tel eſt le pour & le contre, & l'abrégé des grandes raiſons qui partageront éternellement les philoſophes. Je ne prends aucun parti.

Non noſtrum inter vos tantas componere lites.

C'eſt ce que je diſois à un François de mes amis, auſſi franc Pyrrhonien que moi, homme de beaucoup de mérite, & digne d'un meilleur ſort. Il me fit à ce ſujet une réponſe fort ſinguliere. Il eſt vrai, me dit-il, que le pour & le contre ne doit point inquiéter l'ame d'un philoſophe, qui voit que rien n'eſt démontré avec aſſez de clarté pour forcer ſon conſentement, & même que les idées indica-

tives qui s'offrent d'un côté, ſont auſſi-tôt détruites par celles qui ſe montrent de l'autre. Cependant, reprit-il, l'univers ne ſera jamais heureux, à moins qu'il ne ſoit athée. Voici quelles étoient les raiſons de cet *abominable* homme. Si l'athéiſme, diſoit-il, étoit généralement répandu, toutes les branches de la religion ſeroient alors détruites & coupées par la racine. Plus de guerres théologiques, plus de ſoldats de religion, ſoldats terribles! la nature, infectée d'un poiſon ſacré, reprendroit ſes droits & ſa pureté. Sourds à toute autre voix, les mortels tranquilles ne ſuivroient que les conſeils ſpontanés de leur propre individu, les ſeuls qu'on ne mépriſe point impunément, & qui peuvent ſeuls nous conduire au bonheur par les agréables ſentiers de la vertu.

Telle eſt la loi naturelle : quiconque en eſt rigide obſervateur, eſt honnête homme, & mérite la confiance de tout le genre humain. Quiconque ne la ſuit pas ſcrupuleuſement, a beau affecter les ſpécieux dehors d'une autre religion, eſt un fourbe ou un hypocrite dont je me défie.

Après cela, qu'un vain peuple penſe différemment; qu'il oſe affirmer qu'il y va de la probité même à ne pas croire la révélation ; qu'il faut en un mot une autre religion que celle de la nature, quelle qu'elle ſoit! quelle miſere! quelle pitié! & la bonne opinion que chacun nous donne de celle

qu'il a embraſſée ! Nous ne briguons point ici le ſuffrage du vulgaire. Qui dreſſe dans ſon cœur des autels à la ſuperſtition, eſt né pour adorer des idoles, & non pour ſentir la vertu.

Mais puiſque toutes les facultés de l'ame dépendent tellement de la propre organiſation du cerveau & de tout le corps, qu'elles ne ſont viſiblement que cette organiſation même ; voilà une machine bien éclairée ! car enfin quand l'homme ſeul auroit reçu en partage la loi naturelle, en ſeroit-il moins une machine ? Des roues, quelques reſſorts de plus que dans les animaux les plus parfaits, le cerveau proportionnellement plus proche du cœur, & recevant auſſi plus de ſang, la même raiſon donnée ; que ſais-je enfin ? des cauſes inconnues produiroient toujours cette conſcience délicate, ſi facile à bleſſer, ces remords qui ne ſont pas plus étrangers à la matière que la penſée, & en un mot toute la différence qu'on ſuppoſe ici. L'organiſation ſuffiroit-elle donc à tout ? Oui, encore une fois ; puiſque la penſée ſe développe viſiblement avec les organes, pourquoi la matière dont ils ſont faits ne ſeroit-elle pas auſſi ſuſceptible de remords, quand une fois elle a acquis, avec le temps, la faculté de ſentir.

L'ame n'eſt donc qu'un vain terme dont on n'a point d'idée, & dont un bon eſprit ne doit ſe ſervir que pour nommer la partie qui penſe en nous.

Posez le moindre principe de mouvement, les corps animés auront tout ce qu'il leur faut pour se mouvoir, sentir, penser, se repentir, & se conduire en un mot dans le physique & dans le moral qui en dépend.

Nous ne supposons rien; ceux qui croiroient que toutes les difficultés ne seroient pas encore levées, vont trouver des expériences qui acheveront de les satisfaire.

1. Toutes les chairs des animaux palpitent, après la mort, d'autant plus long-temps, que l'animal est plus froid & transpire moins. Les tortues, les lézards, les serpens, &c. en font foi.

2. Les muscles séparés du corps se retirent lorsqu'on les pique.

3. Les entrailles conservent long-temps leur mouvement péristaltique ou verniculaire.

4. Une simple injection d'eau chaude ranime le cœur & les muscles, suivant Cowper.

5. Le cœur de la grenouille, sur-tout exposé au soleil, encore mieux sur une table ou une assiette chaude, se remue pendant une heure & plus, après avoir été arraché du corps. Le mouvement semble-t-il perdu sans ressource? il n'y a qu'à piquer le cœur, & ce muscle creux bat encore. Harvey a fait la même observation sur les crapauds.

6. Bacon de Verulam, dans son Traité *Syl-*

varum, parle d'un homme convaincu de trahiſon, qu'on ouvrit vivant, & dont le cœur, jeté dans l'eau chaude, ſauta à pluſieurs repriſes, toujours moins haut, à la diſtance perpendiculaire de deux pieds.

7. Prenez un petit poulet encore dans l'œuf; arrachez-lui le cœur; vous obſerverez les mêmes phénomenes, avec à-peu-près les mêmes circonſtances. La ſeule chaleur de l'haleine ranime un animal prêt à périr dans la machine pneumatique.

Les mêmes expériences que nous devons à Boyle & à Stenon, ſe font dans les pigeons, dans les chiens, dans les lapins, dont les morceaux de cœur ſe remuent comme les cœurs entiers. On voit le même mouvement dans les pattes de taupe arrachées.

8. La chenille, les vers, l'araignée, la mouche, l'anguille, offrent les mêmes choſes à conſidérer; & le mouvement des parties coupées augmente dans l'eau chaude, à cauſe du feu qu'elle contient.

9. Un ſoldat ivre emporta d'un coup de ſabre la tête d'un coq d'Inde. Cet animal reſta debout; enſuite il marcha, courut; venant à rencontrer une muraille, il ſe tourna, battit des aîles, en continuant de courir, & tomba enfin. Etendu par terre, tous les muſcles de ce coq ſe remuoient encore.

Voilà ce que j'ai vu, & il eſt facile de voir à-peu-près ces phénomenes dans les petits chats ou chiens dont on a coupé la tête.

10. Les polypes font plus que de ſe mouvoir, après la ſection ; ils ſe reproduiſent dans huit jours en autant d'animaux qu'il y a de parties coupées. J'en ſuis fâché pour le ſyſtême des naturaliſtes ſur la génération, ou plutôt j'en ſuis bien aiſe; car que cette découverte nous apprend bien à ne jamais rien conclure de général, même de toutes les expériences connues & les plus déciſives!

Voilà beaucoup plus de faits qu'il n'en faut pour prouver d'une maniere inconteſtable qne chaque petite fibre ou partie des corps organiſés, ſe meut par un principe qui lui eſt propre, & dont l'action ne dépend point des nerfs, comme les mouvemens volontaires, puiſque les mouvemens en queſtion s'exercent ſans que les parties qui les manifeſtent aient aucun commerce avec la circulation. Or, ſi cette force ſe fait remarquer juſques dans des morceaux de fibres, le cœur, qui eſt un compoſé de fibres ſingulierement entrelacées, doit avoir la même propriété. L'hiſtoire de Bacon n'étoit pas néceſſaire pour me le perſuader. Il m'étoit facile d'en juger, & par la parfaite analogie de la ſtructure du cœur de l'homme & des animaux, & par la maſſe même du premier, dans laquelle ce mouvement ne ſe cache aux yeux que parce qu'il y eſt étouffé, &

enfin parce que tout eſt froid & affaiſſé dans les cadavres. Si les diſſections ſe faiſoient ſur des criminels ſuppliciés, dont les corps ſont encore chauds, on verroit dans leur cœur les mêmes mouvemens qu'on obſerve dans les muſcles du viſage des gens décapités.

Tel eſt ce principe moteur des corps entiers, ou des parties coupées en morceaux, qu'il produit des mouvemens non déréglés, comme on l'a cru, mais très-réguliers, & cela, tant dans les animaux chauds & parfaits, que dans ceux qui ſont froids & imparfaits. Il ne reſte donc aucune reſſource à nos adverſaires, ſi ce n'eſt de nier mille & mille faits que chacun peut facilement vérifier.

Si on me demande à préſent quel eſt le ſiége de cette force innée dans nos corps, je réponds qu'elle réſide très-clairement dans ce que les anciens ont appellé *parenchyme*, c'eſt-à-dire dans la ſubſtance propre des parties, abſtraction faite des veines, des arteres, des nerfs; en un mot, de l'organiſation de tout le corps; & que par conſéquent chaque partie contient en ſoi des reſſorts plus ou moins vifs, ſelon le beſoin qu'elles en avoient.

Entrons dans quelque détail de ces reſſorts de la machine humaine. Tous les mouvemens vitaux, animaux, naturels & automatiques, ſe font par leur action. N'eſt-ce pas machinalement que le corps ſe retire, frappé de terreur à l'aſpect d'un précipice

inattendu ? que les paupieres ſe baiſſent à la menace d'un coup, comme on l'a dit ? que la pupille s'étrécit au grand jour pour conſerver la rétine, & s'élargit pour voir les objets dans l'obſcurité, n'eſt-ce pas machinalement que les pores de la peau ſe ferment en hiver, pour que le froid ne pénetre pas l'intérieur des vaiſſeaux ? que l'eſtomac ſe ſouleve, irrité par le poiſon, par une certaine quantité d'opium, par tous les émétiques, &c. ? que le cœur, les arteres, les muſcles ſe contractent pendant le ſommeil, comme pendant la veille ? que le poumon fait l'office d'un ſoufflet continuellement exercé ? n'eſt-ce pas machinalement qu'agiſſent tous les ſphincters de la veſſie, du *rectum*, &c. ? que le cœur a une contraction plus forte que tout autre muſcle ? que les muſcles érecteurs font dreſſer la verge dans l'homme, comme dans les animaux qui s'en battent le ventre, & même dans l'enfant, capable d'érection, pour peu que cette partie ſoit irritée ? Ce qui prouve, pour le dire en paſſant, qu'il eſt un reſſort ſingulier dans ce membre, encore peu connu, & qui produit des effets qu'on n'a point encore bien expliqués, malgré toutes les lumieres de l'anatomie.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur tous ces petits reſſorts ſubalternes connus de tout le monde. Mais il en eſt un autre plus ſubtil & plus vermeilleux, qui les anime tous ; il eſt la ſource de tous nos

ſentimens, de tous nos plaiſirs, de toutes nos paſſions, de toutes nos penſées : car le cerveau a ſes muſcles, comme les jambes pour marcher. Je veux parler de ce principe incitant & impétueux, qu'Hippocrate appelle ενορμων (l'ame). Ce principe exiſte, & il a ſon ſiege dans le cerveau, à l'origine des nerfs, par leſquels il exerce ſon empire ſur tout le reſte du corps. Par-là s'explique tout ce qui peut s'expliquer, juſqu'aux effets ſurprenans des maladies de l'imagination.

Mais pour ne pas languir dans une richeſſe & une fécondité mal entendue, il faut ſe borner à un petit nombre de queſtions & de réflexions.

Pourquoi la vue, ou la ſimple idée d'une belle femme, nous cauſe-t-elle des mouvemens & des deſirs ſinguliers ? Ce qui ſe paſſe alors dans certains organes, vient-il de la nature même de ces organes ? Point du tout : mais du commerce & de l'eſpece de ſympathie de ces muſcles avec l'imagination. Il n'y a ici qu'un premier reſſort excité par le *bene placitum* des anciens, ou par l'image de la beauté, qui en excite un autre, lequel étoit fort aſſoupi quand l'imagination l'a éveillé : & comment cela, ſi ce n'eſt dans le déſordre & le tumulte du ſang & des eſprits, qui galopent avec une promptitude extraordinaire, & vont gonfler le corps caverneux ?

Puiſqu'il eſt des communications évidentes entre la mere & l'enfant (1), & qu'il eſt dur de nier des faits rapportés par Tulpius & par d'autres écrivains auſſi dignes de foi (il n'y en a point qui le ſoient plus), nous croirons que c'eſt par la même voie que le fœtus reſſent l'impétuoſité de l'imagination maternelle, comme une cire molle reçoit toutes ſortes d'impreſſions; & que les mêmes traces ou envies de la mere peuvent s'imprimer ſur le fœtus, ſans que cela puiſſe ſe comprendre, quoiqu'en diſent Blondel & tous ſes adhérens. Ainſi nous faiſons réparation d'honneur au P. Mallebranche, beaucoup trop raillé de ſa crédulité par des auteurs qui n'ont point obſervé d'aſſez près la nature, & ont voulu l'aſſujettir à leurs idées.

Voyez le portrait de ce fameux Pope, au moins le Voltaire des Anglois. Les efforts, les nerfs de ſon génie ſont peints ſur ſa phyſionomie; elle eſt toute en convulſion; ſes yeux ſortent de l'orbite, ſes ſourcils s'élevent avec les muſcles du front. Pourquoi? c'eſt que l'origine des nerfs eſt en travail & que tout le corps doit ſe reſſentir d'une eſpece d'accouchement auſſi laborieux. S'il n'y avoit une corde interne qui tirât ainſi celles du dehors, d'où viendroient tous ces phénomenes? Admettre une *ame*

(1) *Au moins par les vaiſſeaux. Eſt-il ſûr qu'il n'y en a point par les nerfs?*

pour les expliquer, c'eſt etre réduit à l'*opération du Saint-Eſprit.*

En effet, ſi ce qui penſe en mon cerveau n'eſt pas une partie de ce viſcere, & conſéquemment de tout le corps, pourquoi, lorſque, tranquille dans mon lit, je forme le plan d'un ouvrage, ou que je pourſuis un raiſonnement abſtrait, pourquoi mon ſang s'echauffe-t-il ? pourquoi la fievre de mon eſprit paſſe-t-elle dans mes veines? Demandez-le aux hommes d'imagination, aux grands poëtes, à ceux qu'un ſentiment bien rendu ravit; qu'un goût exquis, que les charmes de la nature, de la vérité ou de la vertu tranſportent ! Par leur enthouſiaſme, par ce qu'ils vous diront avoir éprouvé, vous jugerez de la cauſe par les effets : par cette *harmonie* que Borelli, qu'un ſeul anatomiſte a mieux connue que tous les Leibnitiens, vous connoîtrez l'unité matérielle de l'homme. Car enfin, ſi la tenſion des nerfs, qui fait la douleur, cauſe la fievre, par laquelle l'eſprit eſt troublé, & n'a plus de volonté, & que réciproquement l'eſprit trop exercé trouble le corps & allume ce feu de conſomption qui a enlevé Bayle dans un âge ſi peu avancé; ſi telle titillation me fait vouloir, me force de deſirer ardemment ce dont je ne me ſouciois nullement le moment d'auparavant; ſi à leur tour certaines traces du cerveau excitent le même prurit & les mêmes deſirs, pourquoi faire double, qui n'eſt évidemment

évidemment qu'un ? C'eſt en vain qu'on ſe récrie ſur l'empire de la volonté. Pour un ordre qu'elle donne, elle ſubit cent fois le joug. Et quelle merveille que le corps obéiſſe dans l'état ſain, puiſqu'un torrent de ſang & d'eſprits vient l'y forcer ; la volonté ayant pour miniſtres une légion inviſible de fluides plus vifs que l'éclair, & toujours prêts à la ſervir ! Mais comme c'eſt par les nerfs que ſon pouvoir s'exerce, c'eſt auſſi par eux qu'il eſt arrêté. La meilleure volonté d'un amant épuiſé, les plus violens deſirs lui rendront-ils ſa vigueur perdue ? Hélas ! non ; & elle en ſera la premiere punie, parce que, poſées certaines circonſtances, il n'eſt pas dans ſa puiſſance de ne pas vouloir du plaiſir. Ce que j'ai dit de la paralyſie, &c., revient ici.

La jauniſſe vous ſurprend ! ne ſavez-vous pas que la couleur des corps dépend de celle des verres au travers deſquels on les regarde ? Ignorez-vous que telle eſt la teinte des humeurs, telle eſt celle des objets, au moins par rapport à nous, vains jouets de mille illuſions ? Mais ôtez cette teinte de l'humeur aqueuſe de l'œil, faites couler la bile par ſon tamis naturel ; alors l'ame ayant d'autres yeux, ne verra plus jaune. N'eſt-ce pas encore ainſi qu'en abattant la cataracte, ou en injectant le canal d'Euſtachi, on rend la vue aux aveugles, & l'ouie aux ſourds. Combien de gens, qui n'étoient peut-être

que d'habiles charlatans dans des ſiecles ignorans, ont paſſé pour faire de grands miracles! La belle ame & la puiſſante volonté, qui ne peut agir qu'autant que les diſpoſitions du corps le lui permettent, & dont les goûts changent avec l'âge & la fievre! Faut-il donc s'étonner ſi les philoſophes ont toujours eu en vue la ſanté du corps pour conſerver celle de l'ame? ſi Pythagore a auſſi ſoigneuſement ordonné la diete, que Platon a défendu le vin? Le régime qui convient au corps eſt toujours celui par lequel les médecins ſenſés prétendent qu'on doit préluder lorſqu'il s'agit de former l'eſprit, de l'élever à la connoiſſance de la vérité & de la vertu; vains ſons dans le déſordre des maladies & le tumulte des ſens! Sans les préceptes de l'hygiene, Epictete, Socrate, Platon, &c., prêchent en vain: toute morale eſt infructueuſe, pour qui n'a pas la ſobriété en partage; c'eſt la ſource de toutes les vertus, comme l'intempérance eſt celle de tous les vices.

En faut-il davantage, (& pourquoi irois-je me perdre dans l'hiſtoire des paſſions, qui toutes s'expliquent par l'ενορμων d'Hippocrate) pour prouver que l'homme n'eſt qu'un animal ou un aſſemblage de reſſorts, qui tous ſe montent les uns par les autres, ſans qu'on puiſſe dire par quel point du cercle humain la nature a commencé? ſi ces reſſorts different entr'eux, ce n'eſt donc que par leur ſiege &

par quelques degrés de force, & jamais par leur nature ; & par conſéquent l'ame n'eſt qu'un principe du mouvement, ou une partie matérielle ſenſible du cerveau, qu'on peut, ſans craindre l'erreur, regarder comme un reſſort principal de toute la machine, qui a une influence viſible ſur tous les autres, & même paroît avoir été fait le premier; enſorte que tous les autres n'en ſeroient qu'une émanation, comme on le verra par quelques obſervations que je rapporterai, & qui ont été faites ſur divers embryons.

Cette oſcillation naturelle, ou propre à notre machine, & dont eſt douée chaque fibre, &, pour ainſi dire, chaque élément fibreux, ſemblable à celle d'une pendule, ne peut toujours s'exercer. Il faut la renouveler à meſure qu'elle ſe perd, lui donner des forces quand elle languit, l'affoiblir lorſqu'elle eſt opprimée par un excès de force & de vigueur. C'eſt en cela ſeul que la vraie médecine conſiſte.

Le corps n'eſt qu'une horloge, dont le nouveau chyle eſt l'horloger. Le premier ſoin de la nature, quand il entre dans le ſang, c'eſt d'y exciter une ſorte de fievre que les chymiſtes, qui ne rêvent que fourneaux, ont dû prendre pour une fermentation. Cette fievre procure une plus grande filtration d'eſprits, qui machinalement vont animer les

muſcles & le cœur, comme s'ils y étoient envoyés par ordre de la volonté.

Ce ſont donc les cauſes ou les forces de la vie qui entretiennent ainſi durant cent ans le mouvement perpétuel des ſolides & des fluides, auſſi néceſſaires aux uns qu'aux autres. Mais qui peut dire ſi les ſolides contribuent à ce jeu, plus que les fluides, *& vice verſâ?* Tout ce qu'on ſait, c'eſt que l'action des premiers ſeroit bientôt anéantie ſans le ſecours des ſeconds. Ce ſont des liqueurs qui, par leur choc, éveillent & conſervent l'élaſticité des vaiſſeaux, de laquelle dépend leur propre circulation. De-là vient qu'après la mort, le reſſort naturel de chaque ſubſtance eſt plus ou moins fort encore, ſuivant les reſtes de la vie, auxquels il ſurvit, pour expirer le dernier. Tant il eſt vrai que cette force des parties animales peut bien ſe conſerver & s'augmenter par celle de la circulation, mais qu'elle n'en dépend point, puiſqu'elle ſe paſſe même de l'intégrité de chaque membre ou viſcere, comme on l'a vu.

Je n'ignore pas que cette opinion n'a pas été goûtée de tous les ſavans, & que Staahl ſur-tout l'a fort dédaignée. Ce grand chymiſte a voulu nous perſuader que l'ame étoit la ſeule cauſe de tous nos mouvemens. Mais c'eſt parler en fanatique, & non en philoſophe.

Pour détruire l'hypotheſe Staahlienne, il ne faut

pas faire tant d'efforts que je vois qu'on en a faits avant moi. Il n'y a qu'à jetter les yeux sur un joueur de violon. Quelle souplesse ! quelle agilité dans les doigts ! les mouvemens sont si prompts, qu'il ne paroît presque pas y avoir de succession. Or je prie, ou plutôt je défie les Staahliens de me dire, eux qui connoissent si bien tout ce que peut notre ame, comment il seroit possible qu'elle exécutât si vîte tant de mouvemens, des mouvemens qui se passent si loin d'elle, & en tant d'endroits divers. C'est supposer un joueur de flûte qui pourroit faire de brillantes cadences sur une infinité de trous qu'il ne connoitroit pas, & auxquelles il ne pourroit seulement pas appliquer le doigt.

Mais disons, avec M. Hecquet, qu'il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe. Et pourquoi Staahl n'auroit-il pas été encore plus favorisé de la nature en qualité d'homme, qu'en qualité de chymiste & de praticien ? il falloit (l'heureux mortel !) qu'il eût reçu une autre ame que le reste des hommes ; une ame souveraine qui, non contente d'avoir quelque empire sur les muscles *volontaires*, tenoit sans peine les rênes de tous les mouvemens du corps, pouvoit les suspendre, les calmer, ou les exciter à son gré ! Avec une maîtresse aussi despotique, dans les mains de laquelle étoient en quelque sorte les battemens du cœur & les loix de la circulation, point de fievre sans doute,

point de douleur, point de langueur, ni honteuſe impuiſſance, ni fâcheux priapiſme. L'ame veut, & les reſſorts ſe jouent, ſe dreſſent ou ſe débandent. Comment ceux de la machine de Staahl ſe ſont-ils ſitôt détraqués! Qui a chez ſoi un ſi grand médecin devroit être immortel.

Staahl, au reſte, n'eſt pas le ſeul qui ait rejetté le principe d'oſcillation des corps organiſés. De plus grands eſprits ne l'ont pas employé, lorſqu'ils ont voulu expliquer l'action du cœur, l'érection du *penis*, &c. Il n'y a qu'à lire les Inſtitutions de Médecine de Boerhaave, pour voir quels laborieux & ſéduiſans ſyſtêmes, faute d'admettre une force auſſi frappante dans tous les corps, ce grand homme a été obligé d'enfanter à la ſueur de ſon puiſſant génie.

Willis & Perrault, eſprits d'une plus foible trempe, mais obſervateurs aſſidus de la nature, que le fameux profeſſeur de Leyde n'a connue que par autrui, & n'a eue, pour ainſi dire, que de la ſeconde main, paroiſſent avoir mieux aimé ſuppoſer une ame généralement répandue par-tout le corps, que le principe dont nous parlons. Mais dans cette hypotheſe, qui fut celle de Virgile & de tous les Epicuriens, hypotheſe que l'hiſtoire du polype ſembleroit favoriſer à la premiere vue, les mouvemens qui ſurvivent au ſujet dans lequel ils ſont inhérens, viennent d'un *reſte d'ame* que conſervent

encore les parties qui ſe contractent, ſans être déſormais irritées par le ſang & les eſprits. D'où l'on voit que ces écrivains, dont les ouvrages ſolides éclipſent aiſément toutes les fables philoſophiques, ne ſe ſont trompés que ſur le modele de ceux qui ont donné à la matiere la faculté de penſer, je veux dire pour s'être mal exprimés, en termes obſcurs & qui ne ſignifient rien. En effet, qu'eſt-ce que ce *reſte d'ame*, ſi ce n'eſt la force motrice des Leibnitiens, mal rendue par une telle expreſſion; & que cependant Perrault ſur-tout a véritablement entrevue? V. ſon *Traité de la Mecanique des Animaux*.

A préſent qu'il eſt clairement démontré contre les Carthéſiens, les Staahliens, les Mallebranchiſtes, & les théologiens peu dignes d'être ici placés, que la matiere ſe meut par elle-même, non-ſeulement lorſqu'elle eſt organiſée, comme dans un cœur entier, par exemple, mais lors même que cette organiſation eſt détruite, la curioſité de l'homme voudroit ſavoir comment un corps, par cela même qu'il eſt originairement doué d'un ſouffle de vie, ſe trouve en conſéquence orné de la faculté de ſentir, & enfin par celle-ci de la penſée. Et pour en venir à bout, ô bon dieu! quels efforts n'ont pas faits certains philoſophes! & quel galimathias j'ai eu la patience de lire à ce ſujet!

Tout ce que l'expérience nous apprend, c'eſt

que tant que le mouvement ſubſiſte, ſi petit qu'il ſoit dans une ou pluſieurs fibres, il n'y a qu'à les piquer, pour réveiller, animer ce mouvement preſque éteint, comme on l'a vu dans cette foule d'expériences dont j'ai voulu accabler les ſyſtêmes. Il eſt donc conſtant que le mouvement & le ſentiment s'excitent tour-à-tour & dans les corps entiers, & dans les mêmes corps dont la ſtructure eſt détruite, pour ne rien dire de certaines plantes qui ſemblent nous offrir les mêmes phénomenes de la réunion du ſentiment & du mouvement.

Mais de plus, combien d'excellens philoſophes ont démontré que la penſée n'eſt qu'une faculté de ſentir, & que l'ame raiſonnable n'eſt que l'ame ſenſitive appliquée à contempler les idées & à raiſonner! ce qui ſeroit prouvé par cela ſeul que lorſque le ſentiment eſt éteint, la penſée l'eſt auſſi, comme dans l'apoplexie, la léthargie, la catalepſie, &c.; car ceux qui ont avancé que l'ame n'avoit pas moins penſé dans les maladies ſoporeuſes, quoiqu'elle ne ſe ſouvînt pas des idées qu'elle avoit eues, ont ſoutenu une choſe ridicule.

Pour ce qui eſt de ce développement, c'eſt une folie de perdre le temps à en rechercher le mécaniſme. La nature du mouvement nous eſt auſſi inconnue que celle de la matiere. Le moyen de découvrir comment il s'y produit, à moins que de reſſuſciter avec l'auteur de l'*Hiſtoire de l'Ame*,

l'ancienne & inintelligible doctrine des *formes ſubſtantielles*! Je ſuis donc tout auſſi conſolé d'ignorer comment la matiere, d'inerte & ſimple, devient active & compoſée d'organes, que de ne pouvoir regarder le ſoleil ſans verre rouge : & je ſuis d'auſſi bonne compoſition ſur les autres merveilles incompréhenſibles de la nature, ſur la production du ſentiment & de la penſée dans un être qui ne paroiſſoit autrefois à nos yeux bornés qu'un peu de boue.

Qu'on m'accorde ſeulement que la matiere organiſée eſt douée d'un principe moteur, qui ſeul la différentie de celle qui ne l'eſt pas (eh ! peut-on rien refuſer à l'obſervation la plus inconteſtable ?) & que tout dépend dans les animaux de la diverſité de cette organiſation, comme je l'ai aſſez prouvé ; c'en eſt aſſez pour deviner l'énigme des ſubſtances & celle de l'homme. On voit qu'il n'y en a qu'une dans l'univers, & que l'homme eſt la plus parfaite. Il eſt au ſinge, aux animaux les plus ſpirituels, ce que la pendule planétaire de Huyghens eſt à une montre de Julien-le-Roi. S'il a fallu plus d'inſtrumens, plus de rouages, plus de reſſorts pour marquer les mouvemens des planetes, que pour marquer les heures ou les répéter ; s'il a fallu plus d'art à Vaucanſon pour faire ſon *flûteur* que pour ſon *canard*, il eût dû en employer encore davantage pour faire un *parleur*, machine qui ne

peut plus être regardée comme impoſſible, ſur-tout entre les mains d'un nouveau Prométhée. Il étoit donc de même néceſſaire que la nature employât plus d'art & d'appareil pour faire & entretenir une machine qui pendant un ſiecle entier pût marquer tous les battemens du cœur & de l'eſprit ; car ſi on n'en voit pas au pouls les heures, c'eſt du moins le barometre de la chaleur & de la vivacité, par laquelle on peut juger de la nature de l'ame. Je ne me trompe point, le corps humain eſt une horloge, mais immenſe, & conſtruite avec tant d'artifice & d'habilité que, ſi la roue qui ſert à marquer les ſecondes vient à s'arrêter, celle des minutes tourne & va toujours ſon train, comme la roue des quarts continue de ſe mouvoir, & ainſi des autres, quand les premieres, rouillées ou dérangées par quelque cauſe que ce ſoit, ont interrompu leur marche ; car n'eſt-ce pas ainſi que l'obſtruction de quelques vaiſſeaux ne ſuffit pas pour détruire ou ſuſpendre le fort des mouvemens qui eſt dans le cœur, comme dans la piece ouvriere de la machine, puiſqu'au contraire les fluides dont le volume eſt diminué, ayant moins de chemin à faire, le parcourent d'autant plus vîte, emportés comme par un nouveau courant, que la force du cœur s'augmente en raiſon de la réſiſtance qu'il trouve à l'extrêmité des vaiſſeaux ? Lorſque le nerf optique, ſeul comprimé, ne laiſſe plus

paſſer l'image des objets, n'eſt-ce pas ainſi que la privation de la vue n'empêche pas plus l'uſage de l'ouïe que la privation de ce ſens, lorſque les fonctions de la *portion molle* ſont interdites, ne ſuppoſe celle de l'autre? n'eſt-ce pas ainſi encore que l'un entend, ſans pouvoir dire qu'il entend, (ſi ce n'eſt après l'attaque du mal) & que l'autre qui n'entend rien, mais dont les nerfs lingaux ſont libres dans le cerveau, dit machinalement tous les rêves qui lui paſſent par la tête? phénomenes qui ne ſurprennent point les médecins éclairés. Ils ſavent à quoi s'en tenir ſur la nature de l'homme; & pour le dire en paſſant: de deux médecins, le meilleur, celui qui mérite le plus de confiance, c'eſt toujours, à mon avis, celui qui eſt le plus verſé dans la phyſique ou la mécanique du corps humain, & qui laiſſant l'ame & toutes les inquiétudes que cette chimere donne aux ſots & aux ignorans, n'eſt occupé ſérieuſement que du pur naturaliſme.

Laiſſons donc le prétendu M. Charp ſe moquer des philoſophes qui ont regardé les animaux comme des machines. Que je penſe différemment! Je crois que Deſcartes ſeroit un homme reſpectable à tous égards, ſi né dans un ſiecle qu'il n'eût pas dû éclairer, il eût connu le prix de l'expérience & de l'obſervation, & le danger de s'en écarter; mais il n'eſt pas moins juſte que je faſſe

ici une autentique réparation à ce grand homme, pour tous ces petits philoſophes, mauvais plaiſans & mauvais ſinges de Locke, qui au lieu de rire impudemment au nez de Deſcartes, feroient mieux de ſentir que ſans lui le champ de la philoſophie, comme celui du bon eſprit ſans Newton, ſeroit peut-être encore en friche.

Il eſt vrai que ce célebre philoſophe s'eſt beaucoup trompé, & perſonne n'en diſconvient. Mais enfin il a connu la nature animale; il a le premier parfaitement démontré que les animaux étoient de pures machines. Or après une découverte de cette importance & qui ſuppoſe autant de ſagacité, le moyen ſans ingratitude, de ne pas faire grace à toutes ſes erreurs!

Elles ſont à mes yeux toutes réparées par ce grand aveu. Car enfin, quoiqu'il chante ſur la diſtinction des deux ſubſtances; il eſt viſible que ce n'eſt qu'un tour d'adreſſe, une ruſe de ſtile pour faire avaler aux théologiens un poiſon caché à l'ombre d'une analogie qui frappe tout le monde, & qu'eux ſeuls ne voient pas; car c'eſt elle, c'eſt cette forte analogie qui force tous les ſavans & les vrais juges d'avouer que ces êtres fiers & vains, plus diſtingués par leur orgueil que par le nom d'hommes, quelque envie qu'ils aient de s'élever, ne ſont au fond que des animaux & des machines perpendiculairement rampantes. Elles ont toutes

ce merveilleux inſtinct, dont l'éducation fait de l'eſprit, & qui a toujours ſon ſiege dans le cerveau, & a ſon défaut, comme lorſqu'il manque, ou eſt oſſifié dans la moëlle allongée, & jamais dans le cervelet; car je l'ai vu conſidérablement bleſſé : d'autres (1) l'ont trouvé ſchirreux, ſans que l'ame ceſſât de faire ſes fonctions.

Etre machine, ſentir, penſer, ſavoir diſtinguer le bien du mal, comme le bleu du jaune, en un mot, être né avec de l'intelligence & un inſtinct ſûr de morale, & n'être qu'un animal, ſont donc des choſes qui ne ſont pas plus contradictoires qu'etre un ſinge ou un perroquet & ſavoir ſe donner du plaiſir; car puiſque l'occaſion ſe préſente de le dire, qui eût jamais deviné *à priori* qu'une goutte de la liqueur qui ſe lance dans l'accouplement, fit reſſentir des plaiſirs divins, & qu'il en naîtroit une petite créature qui pourroit un jour, poſées certaines loix, jouir des mêmes délices! Je crois la penſée ſi peu incompatible avec la matiere organiſée, qu'elle ſemble en être une propriété, telle que l'électricité, la faculté motrice, l'impénétrabilité, l'étendue, &c.

Voulez-vous de nouvelles obſervations? En voici qui ſont ſans replique, & qui prouvent toutes que l'homme reſſemble parfaitement aux animaux

(1) *Haller dans les* Tranſact. philoſoph.

dans son origine comme dans tout ce que nous avons déja cru essentiel de comparer.

J'en appelle à la bonne foi de nos observateurs. Qu'ils nous disent s'il n'est pas vrai que l'homme dans son principe n'est pas qu'un ver, qui devient homme, comme la chenille papillon. Les plus graves (1) auteurs nous ont appris comment il faut s'y prendre pour voir cet animalcule. Tous les curieux l'ont vu, comme Hartsoeker, dans la semence de l'homme, & non dans celle de la femme; il n'y a que les sots qui s'en soient fait scrupule. Comme chaque goutte de sperme contient une infinité de ces petits vers, lorsqu'ils sont lancés à l'ovaire, il n'y a que le plus adroit ou le plus vigoureux qui ait la force de s'insinuer & de s'implanter dans l'œuf que fournit la femme, & qui lui donne sa premiere nourriture. Cet œuf, quelquefois surpris dans les trompes de fallope, est porté par ces canaux à la matrice, où il prend racine comme un grain de blé dans la terre. Mais quoiqu'il y devienne monstrueux par sa croissance de neuf mois, il ne differe point des œufs des autres femelles, si ce n'est que sa peau (*l'amnios*) ne se durcit jamais & se dilate prodigieusement, comme on en peut juger en comparant le fœtus trouvé en situation & prêt d'éclore, (ce que j'ai eu le plaisir

(1) *Boerh.* Inst. Med. *& tant d'autres.*

d'obſerver dans une femme morte un moment avant l'accouchement,) avec d'autres petits embryons très-proches de leur origine; car alors c'eſt toujours l'œuf dans ſa coque, & l'animal dans l'œuf, qui gêné dans ſes mouvemens, cherche machinalement à voir le jour; & pour y réuſſir, il commence par rompre avec la tête cette membrane, d'où il ſort, comme le poulet, l'oiſeau, &c. de la leur. J'ajouterai une obſervation que je ne trouve nulle part, c'eſt que l'*amnios* n'en eſt pas plus mince, pour s'etre prodigieuſement étendu; ſemblable en cela à la matrice dont la ſubſtance même ſe gonfle de ſucs infiltrés, indépendamment de la réplétion & du déploiement de tous ſes coudes vaſculeux.

Voyons l'homme dans & hors de ſa coque; examinons avec un microſcope les plus jeunes embryons de 4, de 6, de 8 ou de 15 jours; après ce temps les yeux ſuffiſent. Que voit-on ? la tête ſeule; un petit œuf rond avec deux points noirs qui marquent les yeux. Avant ce temps, tout étant plus informe, on n'apperçoit qu'une pulpe médullaire, qui eſt le cerveau, dans lequel ſe forme d'abord l'origine des nerfs, ou le principe du ſentiment, & le cœur qui a déjà par lui-même dans cette pulpe la faculté de battre : c'eſt le *punctum ſaliens* de Malpighi, qui doit peut-être déjà une partie de ſa vivacité à l'influence des nerfs. Enſuite peu-à-peu on voit la tête allonger le col, qui en

ſe dilatant forme d'abord le *thorax*, où le cœur a déjà deſcendu pour s'y fixer; après quoi vient le bas-ventre qu'une cloiſon (le diafragme) ſépare. Ces dilatations donnent, l'une les bras, les mains, les doigts, les ongles & les poils; l'autre les cuiſſes, les jambes, les pieds, &c. avec la ſeule différence de ſituation qu'on leur connoît, qui fait l'appui & le balancier du corps. C'eſt une végétation frappante. Ici ce ſont des cheveux qui couvrent le ſommet de nos têtes; là ce ſont des feuilles & des fleurs; par-tout brille le même luxe de la nature; & enfin l'eſprit recteur des plantes eſt placé où nous avons notre ame, cette autre quinteſſence de l'homme.

Telle eſt l'uniformité de la nature, qu'on commence à ſentir, & l'analogie du regne animal & végétal, de l'homme à la plante. Peut-être même y a-t-il des plantes animales, c'eſt-à-dire qui en végétant ou ſe battant comme les polypes, font d'autres fonctions propres aux animaux.

Voilà à-peu-près tout ce qu'on ſait de la génération. Que les parties qui s'attirent, qui ſont faites pour s'unir enſemble, & pour occuper telle ou telle place, ſe réuniſſent toutes ſuivant leur nature; & qu'ainſi ſe forment les yeux, le cœur, l'eſtomac & enfin tout le corps, comme de grands hommes l'ont écrit, cela eſt poſſible. Mais comme l'expérience nous abandonne au milieu de ces

ſubtilités

ſubtilités, je ne ſuppoſerai rien, regardant tout ce qui ne frappe pas mes ſens, comme un myſtere impénétrable. Il eſt ſi rare que les deux ſemences ſe rencontrent dans le congrès, que je ſerois tenté de croire que la ſemence de la femme eſt inutile à la génération.

Mais comment en expliquer les phénomenes, ſans ce commode rapport de parties, qui rend ſi bien raiſon des reſſemblances des enfans, tantôt au pere, & tantôt à la mere. D'un autre côté l'embarras d'une explication doit-elle contrebalancer un fait? Il me paroît que c'eſt le mâle qui fait tout, dans une femme qui dort, comme dans la plus lubrique. L'arrangement des parties ſeroit donc fait de toute éternité dans le germe ou dans le ver même de l'homme. Mais tout ceci eſt fort au-deſſus de la portée des plus excellens obſervateurs. Comme ils n'y peuvent rien ſaiſir, ils ne peuvent pas plus juger de la mécanique de la formation & du mouvement des corps, qu'une taupe du chemin qu'un cerf peut parcourir.

Nous ſommes de vraies taupes dans le chemin de la nature: nous n'y faiſons gueres que le trajet de cet animal; & c'eſt notre orgueil qui donne des bornes à ce qui n'en a point. Nous ſommes dans le cas d'une montre qui diroit: (un fabuliſte en feroit un perſonnage de conſéquence dans un ouvrage frivole) « quoi! c'eſt ce ſot ouvrier qui

» m'a faite, moi qui diviſe le temps ! moi qui » marque ſi exactement le cours du ſoleil ; moi qui » répete à haute voix les heures que j'indique ! » non, cela ne ſe peut pas ». Nous dédaignons de même, ingrats que nous ſommes, cette mere commune de tous les *regnes*, comme parlent les chymiſtes. Nous imaginons, ou plutôt ſuppoſons une cauſe ſupérieure à celle à qui nous devons tout, & qui a véritablement tout fait d'une maniere inconcevable. Non, la matiere n'a rien de vil qu'aux yeux groſſiers qui la méconnoiſſent dans ſes plus brillans ouvrages ; & la nature n'eſt point une ouvriere bornée. Elle produit des millions d'hommes avec plus de facilité & de plaiſir, qu'un horloger n'a de peine à faire la montre la plus compoſée. Sa puiſſance éclate également, & dans la production du plus vil inſecte, & dans celle de l'homme le plus ſuperbe ; le regne animal ne lui coûte pas plus que le végétal ; ni le plus beau génie, qu'un épi de blé. Jugeons donc par ce que nous voyons, de ce qui ſe dérobe à la curioſité de nos yeux & de nos recherches, & n'imaginons rien au-delà. Suivons le ſinge, le caſtor, l'éléphant &c. dans leurs opérations. S'il eſt évident qu'elles ne peuvent ſe faire ſans intelligence, pourquoi la refuſer à ces animaux ? & ſi vous leur accordez une ame, fanatiques, vous êtes perdus : vous aurez beau dire que vous ne décidez point ſur ſa nature, tandis que

vous lui ôtez l'immortalité ; qui ne voit que c'eſt une aſſertion gratuite ? qui ne voit qu'elle doit être ou mortelle, ou immortelle, comme la nôtre, donc elle doit ſubir le même ſort, quel qu'il ſoit ; & qu'ainſi c'eſt *tomber dans Scilla, pour vouloir éviter Caribde ?*

Briſez la chaîne de vos préjugés ; armez-vous du flambeau de l'expérience, & vous ferez à la nature l'honneur qu'elle mérite, au lieu de rien conclure à ſon déſavantage, de l'ignorance où elle vous a laiſſée. Ouvrez les yeux ſeulement, & laiſſez-là ce que vous ne pouvez comprendre ; & vous verrez que ce laboureur, dont l'eſprit & les lumieres ne s'étendent pas plus loin que les bords de ſon ſillon, ne differe point eſſentiellement du plus grand génie, comme l'eût prouvé la diſſection des cerveaux de Deſcartes & de Newton : vous ſerez perſuadé que l'imbécille ou le ſtupide ſont des bêtes à figure humaine, comme le ſinge plein d'eſprit eſt un petit homme ſous une autre forme ; & qu'enfin tout dépendant abſolument de la diverſité de l'organiſation, un animal bien conſtruit, à qui on a appris l'aſtronomie, peut prédire une éclipſe, comme la guériſon, ou la mort, lorſqu'il a porté quelque temps du génie & de bons yeux à l'école d'Hippocrate & au lit des malades. C'eſt par cette file d'obſervations & de vérités qu'on parvient à lier à la matiere l'admirable propriété de penſer,

ſans qu'on en puiſſe voir les liens, parce que le ſujet de cet attribut nous eſt eſſentiellement inconnu.

Ne diſons point que toute machine, ou tout animal, périt tout-à-fait, ou prend une autre forme, après la mort; car nous n'en ſavons abſolument rien. Mais aſſurer qu'une machine immortelle eſt une chimere, ou un *être de raiſon*, c'eſt faire un raiſonnement auſſi abſurde, que celui que feroient des chenilles, qui voyant les dépouilles de leurs ſemblables, déploreroient amerement le ſort de leur eſpece, qui leur ſembleroit s'anéantir. L'ame de ces inſectes (car chaque animal a la ſienne) eſt trop bornée pour comprendre les métamorphoſes de la nature. Jamais un ſeul des plus ruſés d'entre eux n'eût imaginé qu'il dut devenir papillon. Il en eſt de même de nous. Que ſavons-nous plus de notre deſtinée, que de notre origine? Soumettons-nous donc à une ignorance invincible, de laquelle notre bonheur dépend.

Qui penſera ainſi, ſera ſage, juſte, tranquille ſur ſon ſort, & par conſéquent heureux. Il attendra la mort, ſans la craindre ni la deſirer, & chériſſant la vie, comprenant à peine comment le dégoût vient corrompre un cœur dans ce lieu plein de délices; plein de reſpect pour la nature; plein de reconnoiſſance, d'attachement & de tendreſſe, à pro-

portion du ſentiment & des bienfaits qu'il en a reçus ; heureux enfin de la ſentir, & d'être au charmant ſpectacle de l'univers, il ne le détruira certainement jamais dans ſoi, ni dans les autres. Que dis-je ! plein d'humanité, il en aimera le caractere juſques dans ſes ennemis. Jugez comme il traitera les autres. Il plaindra les vicieux, ſans les haïr ; ce ne ſeront à ſes yeux que des hommes contrefaits. Mais en faiſant grace aux défauts de la conformation de l'eſprit & du corps, il n'en admirera pas moins leurs beautés & leurs vertus. Ceux que la nature aura favoriſés, lui paroîtront mériter plus d'égards que ceux qu'elle aura traités en marâtre. C'eſt ainſi qu'on a vu que les dons naturels, la ſource de tout ce qui s'acquiert, trouvent dans la bouche & le cœur du matérialiſte, des hommages que tout autre leur refuſe injuſtement. Enfin le matérialiſte convaincu, quoique murmure ſa propre vanité, qu'il n'eſt qu'une machine ou qu'un animal, ne maltraitera point ſes ſemblables ; trop inſtruit ſur la nature de ces actions, dont l'inhumanité eſt toujours proportionnée au degré d'analogie prouvée ci-devant ; & ne voulant pas en un mot, ſuivant la loi naturelle donnée à tous les animaux, faire à autrui ce qu'il ne voudroit pas qu'il lui fît.

Concluons donc hardiment que l'homme eſt une

machine, & qu'il n'y a dans tout l'univers qu'une ſeule ſubſtance diverſement modifiée. Ce n'eſt point ici une hypotheſe elevée à force de demandes & de ſuppoſitions : ce n'eſt point l'ouvrage du préjugé, ni même de ma raiſon ſeule; j'euſſe dédaigné un guide, que je crois ſi peu ſûr, ſi mes ſens portant, pour ainſi dire, le flambeau, ne m'euſſent engagé à la ſuivre, en l'éclairant. L'expérience m'a donc parlé pour la raiſon ; c'eſt ainſi que je les ai jointes enſemble.

Mais on a dû voir que je ne me ſuis permis le raiſonnement le plus vigoureux & le plus immédiatement tiré, qu'à la ſuite d'une multitude d'obſervations phyſiques, qu'aucun ſavant ne conteſtera; & c'eſt encore eux ſeuls que je reconnois pour juges des conſéquences que j'en tire ; recuſant ici tout homme à préjugés, & qui n'eſt ni anatomiſte, ni au fait de la ſeule philoſophie qui eſt ici de miſe, celle du corps humain. Que pourroient contre un chêne auſſi ferme & ſolide, ces foibles roſeaux de la théologie, de la métaphyſique & des écoles ; armes puériles, ſemblables aux fleurets de nos ſalles, qui peuvent bien donner le plaiſir de l'eſcrime, mais jamais entamer ſon adverſaire. Faut-il dire que je parle de ces idées creuſes & triviales, de ces raiſonnemens rebattus & pitoyables, qu'on fera ſur la prétendue incompatibilité de deux

ſubſtances qui ſe touchent & ſe remuent ſans ceſſe l'une & l'autre, tant qu'il reſtera l'ombre du préjugé ou de la ſuperſtition ſur la terre ? Voilà mon ſyſtême, ou plutôt la vérité, ſi je ne me trompe fort. Elle eſt courte & ſimple. Diſpute à préſent qui voudra !

L'ART
DE
JOUIR.

Et quibus ipſa modis tractetur blanda voluptas.

LUCR.

L'ART DE JOUIR.

PLAISIR, maitre ſouverain des hommes & des dieux, devant qui tout diſparoît, juſqu'à la raiſon même, tu ſais combien mon cœur t'adore, & tous les ſacrifices qu'il t'a faits. J'ignore ſi je mériterai d'avoir part aux éloges que je te donne; mais je me croirois indigne de toi, ſi je n'étois attentif à m'aſſurer de ta préſence, & à me rendre compte à moi-même de tous tes bienfaits. La reconnoiſſance ſeroit un trop foible tribut, j'y ajoute encore l'examen de mes ſentimens les plus doux.

Dieu des belles ames, charmant plaiſir, ne permets pas que ton pinceau ſe proſtitue à d'infâmes voluptés, ou plutôt à d'indignes débauches qui font gémir la nature révoltée. Qu'il ne peigne que les feux du fils de Cypris, mais qu'il les peigne avec tranſport. Que ce dieu vif, impétueux, ne ſe ſerve de la raiſon des hommes, que pour la leur faire oublier: qu'ils ne raiſonnent que pour exagérer leurs plaiſirs & s'en pénétrer : que la froide philoſophie ſe taiſe pour m'écouter. Je ſens les reſpectables approches de la volupté.

Diſparoiſſez, courtiſanes impudiques ! Il ſortit moins de maux de la boëte de Pandore, que du ſein de vos plaiſirs. Eh ! que dis-je ! des plaiſirs ! En fût-il jamais ſans les ſentimens du cœur ? Plus vous prodiguez vos faveurs, plus vous offenſez l'amour qui les déſavoue. Livrez vos corps aux ſatyres ; ceux qui s'en contentent, en ſont dignes : mais vous ne l'êtes pas d'un cœur né ſenſible. Vous vous proſtituez en vain, en vain vous cherchez à m'éblouir par des charmes *vulgivagues* : ce n'eſt point la jouiſſance des corps, c'eſt celle des ames qu'il me faut. Tu l'as connue, Ninon, cette jouiſſance exquiſe, durant le cours de la plus belle vie ; tu vivras éternellement dans les faſtes de l'amour.

Vous, qui baiſſez les yeux aux paroles chatouilleuſes, précieuſes & prudes, loin d'ici ! La volupté eſt diſpenſée de vous reſpecter, d'autant plus que vous n'êtes pas vous-mêmes, a ce qu'on dit, ſi auſtere dans le deshabillé. Loin d'ici ſur-tout race dévôte, qui n'avez pas une vertu pour couvrir vos vices !

Belles, qui voulez conſulter la raiſon pour aimer, je ne crains pas que vous prêtiez l'oreille à mes diſcours ; elle n'en ſera point alarmée. La raiſon emprunte ici, non le langage, mais le ſentiment des dieux. Si mon pinceau ne répond pas à la fineſſe & à la délicateſſe de votre façon de ſentir, favoriſez-moi d'un ſeul regard ; & l'amour qui

s'eſt plu à vous former, qui s'admire ſans ceſſe dans le plus beau de ſes ouvrages, fera couler de ma plume la tendreſſe & la volupté, qu'il ſembloit avoir réſervées pour vos cœurs.

Je ne ſuivrai point les traces de ces beaux eſprits, précieuſement néologues & puérilement entortillés: ce vil troupeau d'imitateurs d'un froid modele glaceroit mon imagination chaude & voluptueuſe: un art trop recherché ne me conduiroit qu'à des jeux d'enfans que la raiſon proſcrit, ou à un ordre inſipide que le génie méconnoît & que la volupté dédaigne. Le bel eſprit du ſiecle ne m'a point corrompu; le peu que la nature m'en réſervoit, je l'ai pris en ſentimens. Que tout reſſente ici le déſordre des paſſions, pourvu que le feu qui m'emporte ſoit digne, s'il ſe peut, du dieu qui m'inſpire!

Auguſte divinité, qui protégeas les chants immortels de Lucrece, ſoutiens ma foible voix. Eſprits mobiles & déliés, qui circulez librement dans mes veines, portez dans mes écrits cette raviſſante volupté que vous faites ſans ceſſe voler dans mon cœur.

O vous, tendres, naïfs ou ſublimes interprêtes de la volupté, vous qui avez forcé les graces & les amours à une éternelle reconnoiſſance, ah! faites que je la partage. S'il ne m'eſt pas donné de vous ſuivre, laiſſez-moi du moins un trait de flamme qui me guide, comme ces comètes qui laiſſent

après elles un ſillon de lumiere qui montre leur route.

Oui, vous ſeuls pouvez m'inſpirer, enfans *gâtés* de la nature & de l'amour, vous que ce dieu a pris ſoin de former lui-même, pour ſervir à des projets dignes de lui, je veux dire, au bonheur du genre humain; échauffez-moi de votre génie, ouvrez-moi le ſanctuaire de la nature, éclairé par l'amour: nouveau, mais plus heureux Prométhée, que j'y puiſe ce feu ſacré de la volupté, qui dans mon cœur, comme dans ſon temple, ne s'éteigne jamais; & qu'Epicure enfin paroiſſe ici, tel qu'il eſt dans tous les cœurs. O nature, ô amour, puiſſé-je faire paſſer dans l'éloge de vos charmes tous les tranſports avec leſquels je ſens vos bienfaits!

Venez, Phylis, deſcendons dans ce vallon tranquille; tout dort dans la nature, nous ſeuls ſommes éveillés: venez ſous ces arbres, où l'on n'entend que le doux bruit de leurs feuilles; c'eſt le zéphir amoureux qui les agite; voyez comme elles ſemblent planer l'une ſur l'autre, & vous font ſigne de les imiter.

Parlez, Phylis, ne ſentez-vous pas quelque mouvement delicat, quelque douce langueur qui vous eſt inconnue? Oui, je vois l'heureuſe impreſſion que vous fait ce myſtérieux aſyle: le brillant de vos yeux s'adoucit, votre ſang coule avec plus de

viteſſe, il éleve votre beau ſein, il anime votre cœur innocent.

En quel état ſuis-je! Quels nouveaux ſentimens, dites-vous!..... venez, Phylis, je vous les expliquerai.

Votre vertu s'éveille, elle craint la ſurpriſe même qu'elle a: la pudeur ſemble augmenter vos inquiétudes avec vos attraits: votre gloire rejette l'amour, mais votre cœur ne le rejette pas.

Vous vous révoltez en vain, chacun doit ſuivre ſon ſort: pour être heureux il n'a manqué au vôtre que l'amour; vous ne vous priverez pas d'un bonheur qui redouble en ſe partageant: vous n'éviterez pas les pieges que vous tendez à l'univers: qui balance a pris ſon parti.

O ſi vous pouviez ſeulement ſentir l'ombre des plaiſirs que goûtent deux cœurs qui ſe ſont donnés l'un à l'autre, vous redemanderiez à Jupiter tous ces ennuyeux momens, tous ces vuides de la vie que vous avez paſſés ſans aimer!

Quand une belle s'eſt rendue, qu'elle ne vit plus que pour celui qui vit pour elle; que ſes refus ne ſont plus qu'un jeu néceſſaire; que la tendreſſe qui les accompagne autoriſe d'amoureux larcins, & n'exige plus qu'une douce violence; que deux beaux yeux, dont le trouble augmente les charmes, demandent en ſecret ce que la bouche refuſe; que l'amour éprouvé de l'amant eſt couronné de myr-

tes par la vertu même ; que la raiſon n'a plus d'autre langage que celui du cœur ; que... les expreſſions me manquent, Phylis, tout ce que je dis n'eſt pas même un foible ſonge de ces plaiſirs. Aimable foibleſſe ! douce extaſe ! c'eſt en vain que l'eſprit veut vous exprimer, le cœur même ne peut vous comprendre.

Vous ſoupirez, vous ſentez les douces approches du plaiſir ! Amour, que tu es adorable ! ſi ta ſeule peinture peut donner des deſirs, que ferois-tu toi-même ?

Jouiſſez, Phylis, jouiſſez de vos charmes : n'être belle que pour ſoi, c'eſt l'être pour le tourment des hommes.

Ne craignez ni l'amour, ni l'amant ; une fois maîtreſſe de mon cœur, vous le ſerez toujours. La vertu conſerve aiſément les conquêtes de la beauté.

J'aime, comme on aimoit avant qu'on eût appris à ſoupirer, avant qu'on eût fait un art de jurer la fidélité. Amour eſt pauvre : je n'ai qu'un cœur à vous offrir, mais il eſt tendre comme le vôtre. Uniſſons-les, & nous connoîtrons à la fois le plaiſir, & cette tendreſſe plus ſéduiſante qui conduit à la plus pure volupté des cœurs.

Quels ſont ces deux enfans de différent ſexe qu'on laiſſe vivre ſeuls paiſiblement enſemble ? Qu'ils ſeront heureux un jour ! Non, jamais l'amour

mour n'aura eu de ſi tendres, ni de ſi fideles ſerviteurs. Sans éducation & par conſéquent ſans préjugés, livrés ſans remords à une mutuelle ſympathie, abandonnés à un inſtinct plus ſage que la raiſon, ils ne ſuivront que ce tendre penchant de la nature, qui ne peut être criminel, puiſqu'on ne peut y réſiſter.

Voyez ce jeune garçon; déja il n'eſt plus homme, ſans s'en appercevoir. Quel nouveau feu vient de s'allumer dans ſes veines! quel chaos ſe débrouille! il n'a plus les mêmes goûts, ſes inclinations changent avec ſa voix. Pourquoi ce qui l'amuſoit, l'ennuye-t-il? Tout occupé, tout étonné de ſon nouvel être, il ſent, il deſire, ſans trop ſavoir ce qu'il ſent, ni ce qu'il deſire: il entrevoit ſeulement, par l'envie qu'il a d'être heureux, la puiſſance de le devenir. Ses deſirs confus forment une eſpece de voile, qui dérobe à ſa vue le bonheur qui l'attend. Conſolez-vous, jeune berger, le flambeau de l'amour diſſipera bientôt les nuages qui retardent vos beaux jours: les plaiſirs après leſquels vous ſoupirez, ne vous ſeront pas toujours inconnus; la nature vous en offrira par-tout l'image; deux animaux s'accoupleront en votre préſence; vous verrez des oiſeaux ſe careſſer ſur une branche d'arbre, qui ſemble obéir à leurs amours.

Tout vous eſt de l'amour une leçon vivante.

Que de réflexions vont naître de ce nouveau

ſpectacle ! juſqu'où la curioſité ne portera-t-elle pas ſes regards ! L'amour l'aiguillonne ; il veut inſtruire l'un par l'autre ; il a fait la gorge de la bergere, différente de celle du berger : elle ne peut reſpirer ſans qu'elle s'éleve, c'eſt ſon langage : il ſemble qu'elle veuille forcer les barrieres de la pudeur, comme indignée d'une contrainte qui la fâche. Penſées naïves ; deſirs innocens, tendres inquiétudes, tout ſe dit ſans fard ; le cœur s'ouvre, on ne ſe diſſimule aucuns ſentimens ; ils ſont trop nouveaux, trop vifs, pour être contenus.

Mais n'y auroit-il point encore d'autre différence ? Oh oui ! & même beaucoup plus conſidérable : voyez cette roſe que le trop heureux hymen reçoit quelquefois des mains de l'amour : roſe vermeille, dont le bouton eſt à peine éclos qu'elle veut être cueillie : roſe charmante, dont chaque feuille ſemble couverte & entourée d'un fin duvet, pour mieux cacher les amours qui y ſont niches, & les ſoutenir plus mollement dans leurs ébats.

Surpris de la beauté de cette fleur, avec quelle avidité le berger la conſidere ! Avec quel plaiſir il la touche, la parcourt, l'examine ! Le trouble de ſon cœur eſt marqué dans ſes yeux.

La bergere eſt auſſi curieuſe d'elle-même pour la premiere fois ; elle avoit déja vu ſon joli minois dans un clair ruiſſeau : le même miroir va lui ſervir

pour contempler des charmes ſecrets qu'elle ignoroit.

Mais elle découvre à ſon tour combien Daphnis lui reſſemble. Qu'elle lui rend bien ſa ſurpriſe! Frappée d'une ſi prodigieuſe différence, toute émue elle y porte la main en tremblant; elle le careſſe, elle en ignore l'uſage, elle ne comprend pas pourquoi ſon cœur bat ſi vîte, elle ne ſe connoit preſque plus; mais enfin, lorſque revenue à elle-même, un trait de lumiere a paſſé dans ſon cœur, elle le regarde comme un monſtre, la choſe lui paroît abſolument impoſſible, elle ne conçoit pas encore, la pauvre Agnès, tout ce que peut l'amour.

L'idée du crime n'a point été attachée à toutes ces recherches amoureuſes; elles ſont faites par de jeunes cœurs qui ont beſoin d'aimer, avec une pureté d'ame que jamais n'empoiſonna le repentir. Heureux enfans! qui ne voudroit l'être comme vous? Bientôt vos jeux ne ſeront plus les mêmes, mais ils n'en ſeront pas moins innocens: le plaiſir n'habita jamais des cœurs impurs & corrompus. Quel ſort plus digne d'envie! vous ignorez ce que vous êtes l'un à l'autre; cette douce habitude de ſe voir ſans ceſſe, la voix du ſang ne déconcerte point l'amour; il n'en vole que plus vîte auprès de vous, pour ſerrer vos liens & vous rendre plus fortunés. Ah! puiſſiez-vous vivre toujours enſemble & toujours ignorés dans cette paiſible ſolitude, ſans con-

noître ceux qui vous ont donné le jour! Le commerce des hommes ſeroit fatal à votre bonheur; un art impoſteur corrompoit la ſimple nature, ſous les loix de laquelle vous viviez heureux: en perdant votre innocence, vous perdriez tous vos plaiſirs.

Que vois-je! c'eſt Iſménias, qui eſt ſur le point d'enlever l'objet de ſes deſirs. Son bonheur eſt peint dans ſes yeux, il éclate ſur ſa figure; & du fond de ſon cœur, par une ſorte de circulation nouvelle, il paroît répandu ſur tout ſon être. Il parle d'Iſmene, écoutons. Qu'il a l'air content & ravi!

Enfin, dit-il, je vais donc poſſéder celle que mon cœur adore! Je vais donc jouir du fruit de la plus belle victoire. Dieux! que cette conquête m'a coûté! Mais qui ſoumet un cœur tel que celui d'Iſmene, a conquis l'univers.

Il fait l'éloge de ſes charmes. Toutes les femmes n'ont que des viſages, Iſmene ſeule a de la phyſionomie. On ſent, on penſe toujours avec ces traits-là: mais par quel heureux mêlange de couleurs eſt-on embarraſſé de dire s'il y a plus de ſentiment que d'eſprit dans ſes yeux!

Iſmene ignore le parti qu'a pris ſon amant: elle lui avoit défendu de tenter une entrepriſe auſſi délicate. Mais il faut épargner à ce qu'on aime juſqu'à la moindre inquiétude: il n'y a point à balancer;

on obéit à l'amour, en désobéissant à l'amante. Le devoir est tout en amour comme en guerre, & le péril n'est rien. Plus la démarche est téméraire, plus Ismene sera sensible..... Ah! que l'amour donne de courage! Ah! que cette preuve de tendresse lui sera chere, & qu'elle en saura un jour bon gré à son amant!

Isménias, prêt d'arriver chez Ismene, la croit déja partie sur un faux rapport: il ne comprend pas comment il a pu la manquer sur la route; il s'agite, il délibere, quel parti prendre? Hélas! Est-il en état d'en prendre un? il retourne sur ses pas: on le prendroit pour un insensé: égaré, se connoissant à peine, il court nuit & jour, il ne rencontre point Ismene, il tremble qu'elle n'arrive la premiere au rendez-vous. O dieu! O amour! quelles eussent été ses inquiétudes de n'y point trouver son amant.

Mieux instruit ensuite au moment qu'il s'en flatte le moins, quelle heureuse révolution! quelle brillante sérénité releve un front abattu! Comme il remercie l'amour d'avoir pris pitié de son tourment!

Il baise cent fois le billet d'Ismene, il l'arrose de ses larmes, il revole sur ses premiers pas. Rien ne fatigue, rien ne coûte quand on aime: la distance des lieux est bientôt franchie par les ailes de l'amour.

Par la joie de l'amant, jugez de celle de l'amante, lorſqu'elle entendra cette hiſtoire de la bouche même d'Iſménias; & devinez, ſi vous pouvez, lequel des deux va goûter le plus pur contentement! Si les plaiſirs augmentent par les peines, que j'envie votre ſort, Iſménias!

Ils ſe revoient enfin, ils veulent en vain parler; mais à la vivacité de leur ſilence & de leurs careſſes, qu'on voit bien que la parole eſt un foible organe du ſentiment! Ont-ils enfin repris l'uſage de la voix! Grands dieux! quels entretiens! Se racontent-ils tout ce qui ſe paſſe dans l'univers? Non, ils ont bien plus de choſes à ſe dire; ils s'aiment, ils ſe retrouvent après une longue & trop cruelle abſence. Qui pourroit redire ici leurs diſcours, & plutôt encore leur joie que leurs plaiſirs? Il faudroit ſentir comme eux, il faudroit s'être trouvé dans la même ſituation délicieuſe.

Iſmene, je l'ai prévu, n'oubliera jamais ce qu'a fait Iſménias; elle ne quitte point une fortune brillante, ce ſeroit un petit ſacrifice à ſes yeux; c'eſt elle-même qu'elle ſacrifie. Pour qui? pour un amant dont l'amour fait toute la richeſſe.

Le plaiſir appelle Iſmene, il lui tend les bras, il lui montre une chaîne de fleurs. Refuſera-t-elle un dieu jeune, aimable, qui ne veut que ſa félicité? C'en eſt fait; « le conſeil en eſt pris quand l'amour » l'a donné». Mais de combien de ſentimens di-

vers elle eſt agitée, & quelles ſingulieres conditions elle impoſe à ſon amant !

« Vous voyez, dit-elle, Iſménias, tout ce que » je fais pour vous. Je ne pourrai reparoître dans » l'univers, les préjugés y tiennent un rang trop » conſidérable ; & ſi je vous perds (tombe ſur » moi plutôt la foudre !) je n'ai d'autre reſſource » que la mort. Je ne vous parle point de l'ingra- » titude, de l'infidélité, de l'inconſtance, du mé- » pris.... car qu'en ſais-je ! Et combien me re- » pentirai-je peut être de cette démarche, quand » il n'en ſera plus temps ! Mais que dis-je ! non, » Iſménias, vous ne reſſemblerez point aux autres » hommes ; non, vous ne ſéduirez pas la vertu » pour l'abandonner aux plus vifs regrets. Je vous » fais injure, je ſuis ſûre de vous, je vous ai choiſi ; » & ſi cela n'étoit pas, à quoi me ſerviroit de » prévoir un malheur que je n'aurois pas la force » de prévenir ? Mais cependant, quelque empire » que l'amour ait ſur mon cœur, j'aurai celle d'en » reſter aux termes où nous en ſommes : jamais, » comptez-y, vous ne ſerez mon amant tout-à- » fait. Iſmene l'eût juré par le Stix ».

Iſménias gémit, il eſt déſolé, il ne conçoit pas la trop rigoureuſe loi d'un cœur ſenſible. « Tendre » & cruelle Iſmene, quoi ! vous m'aimez, & vous » ne ferez pas tout pour moi ! Il m'en coûtera » peut-être plus qu'à vous, interrompit-elle, mais

» la tendreſſe eſt la volupté des cœurs. Ce que je
» vous refuſe en plaiſirs, vous l'aurez en ſentimens.
» Il n'y a pas dans toute mon ame un ſeul mouve-
» ment qui ne m'approche de vous, un ſeul ſoupir
» qui ne tende vers les lieux où le deſtin vous ap-
» pelle. Ne ſentez-vous donc point, Iſménias,
» le prix de tant d'amour, le prix d'un cœur qui
» ſait aimer dans ces momens où les autres femmes
» ne ſavent que jouir » ?

L'amour eſt éloquent : Iſménias auroit pu employer toute ſa rhétorique; il auroit pu vanter ſon expérience, ſon adreſſe, perſuader, peut-être convaincre..... Mais il n'étoit pas temps, la retenue étoit néceſſaire ; en pareil cas, il s'agit moins de ſéduire que d'obéir & de diſſiper les craintes. Quand l'heure du berger n'a pas ſonné, il ſeroit heureux que certaines pourſuites ne fuſſent qu'inutiles ; un *à-compte*, demandé mal-à-propos, a ſouvent fait perdre toute la dette de l'amant.

Notre amoureux étoit trop initié dans les myſteres de Paphos pour ne pas contenir l'impétuoſité de ſes deſirs. Il fut même ſi ſage juſqu'au départ, que la belle, à ce qu'on dit, craignit d'avoir trop exigé.

Mais déjà les meſures ſont priſes, & bien priſes ; la circonſpection d'Iſmene ne ſouffre aucune légéreté ; tout ſera trompé ; juſqu'aux préjugés.

Pourquoi de ſi cruels retours ? un cœur ſans

artifice devroit-il connoître les remords ? Quoi ! ces bourreaux déchirent ſans pitié le cœur d'Iſmene ? Elle craint les ſuites d'une démarche auſſi hardie ; elle tremble d'être reconnue ; elle ſe reproche tout, juſqu'aux hommages rendus à une vertu qu'elle ne croit pas avoir. Que cette ſimplicité eſt belle & honnête ! Elle s'accuſe d'avoir joué la ſageſſe, d'avoir trompé les hommes & les dieux. « Juſqu'ici, dit-elle, on n'a reſpecté en moi qu'une » trompeuſe idole, qu'un maſque impoſteur ; le » rôle que je vais faire ne ſera pas plus vrai. Indigne » des honneurs que je recevrai. . . . . Ah dieux ! » une ame bien née peut-elle ſe manquer ainſi à » elle-même ? ô Vénus ! pourquoi faut-il que je » ſois deſtinée à être ta proie, comme celle des » remords » ?

Amour, tant que tu ſouffriras un reſte de raiſon dans ton empire, tes ſujets ſeront malheureux. Iſmene n'eſt éperdue, que parce qu'elle ne l'eſt pas aſſez : ſon foible cœur ne conçoit pas qu'il s'eſt donné malgré lui, après n'avoir que trop combattu.

« Non, charmante Iſmene, l'honneur & l'a- » mour ne ſont point incompatibles ; ils ſubſiſtent » enſemble, ils s'éclairent, ils s'illuſtrent, quand » une fidélité, une conſtance à toute épreuve, un » attachement inviolable, ſentimens de la plus » belle ame, ne l'abandonnent jamais. Loin que

» l'amour conduit, s'il ſe peut, par la prudence,
» ſoit une ſource de mépris ; ah ! belle Iſmene !
» qu'une femme qui ſait aimer eſt un être rare
» & reſpectable ! On devroit lui dreſſer des au-
» tels ».

Iſménias ayant ainſi raſſuré ſa maîtreſſe inquiete, nos tendres amans partent enfin ; ils voudroient déja être au bout du monde. Plus d'allarmes, la joie ſuccede aux craintes, & le doux plaiſir à la joie. Déjà Iſmene eſt enflammée par mille diſcours tendres & par mille baiſers de feu. On permet à Iſménias ces anciennes privautés, ces équivalens d'amour qui n'en ſont point, & dont auſſi le fripon ſe contentoit à peine. Les chemins diſparoiſſent ; les poſtes ſe font comme par des chevaux aîlés ; quelquefois on ne va que trop vite, on n'arrive que trop promptement ; ſi la prudente volupté tranſporte moins nos cœurs, elle les amuſe davantage. « Ton plaiſir, dit Iſménias, n'eſt que l'ombre de
» ceux que peuvent goûter deux cœurs parfaite-
» ment unis ».

Les amans en reviennent toujours là : ont-ils tort ? C'eſt le but de l'amour ; il ne bat que d'une aile lorſqu'il eſt ſeul ; en compagnie il n'en a point ; tête-à-tête il en a mille.

Iſmene n'eut pas de peine à détourner la converſation ſur le plaiſir des hommes & des femmes. Ce ſont les hommes, à ſon avis, qui ont le plus

de plaiſir : Iſménias croit que ce ſont les femmes. Les autres ſont toujours plus heureux que nous. La diſpute duroit encore, lorſqu'après avoir couru dans la nuit plus avant qu'Iſménias n'eût voulu, il goûta enfin, pour la première fois, cette volupté libre, commode, & en quelque ſorte univerſelle, après laquelle il ſoupiroit depuis long-temps. Il s'en faut de peu que nos amans ne ſoient vraiment unis : ils meurent tour-à-tour & plus d'une fois, dans les bras l'un de l'autre : mais plus on ſent le plaiſir, plus on deſire vivement celui qu'on n'a pas.

Iſmene éperdue ſe connoît à peine : juſqu'ici elle n'avoit voulu que s'amuſer, dirai-je, à l'ombre de la volupté ? Jeux d'enfans aujourd'hui ! Tous les feux de l'amour n'ont rien de trop pour elle ; que dis-je ! ils ſont trop foibles, ſéparés ; pour les augmenter, elle veut les unir, quoiqu'il en puiſſe arriver. « Jamais, dit-elle en modérant ſes tranſ-» ports, je ne ſerai femme de la façon d'un autre » amant : mais qu'il faut aimer pour conſentir à » l'être de cette fabrique-là » ! Iſménias ravi, tout en la raſſurant, la ménageoit ſi ſingulierement, s'avançoit peu-à-peu ſi doucement dans la carriere, & prépara enfin ſi bien ſa victoire, qu'Iſmene fit un cri. . . . Amour, tu te joues des projets de nos foibles cœurs ! Mais ſous quel autre empire ſeroient-ils plus heureux ?

Qu'entends-je ! quels gémiſſemens ! l'affliction eſt peinte ſur le viſage du plus tendre amant ! Les pleurs coulent de ſes yeux, il touche à la plus cruelle abſence. C'eſt un jeune guerrier, que l'honneur & le devoir obligent de devancer ſon prince en campagne. Il part demain, plus de delai, il n'a plus qu'une nuit à paſſer avec ce qu'il aime ; l'amour en ſoupire.

Mais quels vont être ces adieux ! & comment les peindrai-je ? Si la joie eſt commune, la triſteſſe l'eſt auſſi ; les larmes de la douleur ſont confondues avec celles du plaiſir, qui en eſt plus tendre. Que d'incertains ſoupirs ! quels regrets ! quels ſanglots ! Mais en même temps quelle volupté d'ame & quels tranſports ! Quel redoublement de vivacité dans les careſſes de ces triſtes amans ! Les délices qu'ils goûtent en ce moment même, qu'ils ne goûteront plus le moment ſuivant ; le trouble où la plus périlleuſe abſence va les jetter, tout cela s'exprime par le plaiſir & s'abyme dans lui-même : mais puiſqu'il ſert à rendre deux paſſions diverſes, il va donc être doublé pour cette nuit. Doublé ! ah ! que dis-je ! il ſera multiplié à l'infini ; ces heureux amans vont s'enivrer d'amour, comme s'ils en vouloient prendre pour le reſte de leur vie. Leurs premiers tranſports ne ſont que feu ; les ſuivans les ſurpaſſent ; ils s'oublient ; leurs corps lubriquement étendus l'un ſur l'autre, & dans mille poſtures recher-

chées, s'embraſſent, s'entrelacent, s'uniſſent : leurs ames plus étroitement unies s'embrâlent alternativement & tout enſemble ; la volupté va les chercher juſqu'aux extrémités d'eux-mêmes ; & non contentes des voies ordinaires, elle s'ouvre des paſſages au travers de tous les pores, comme pour ſe communiquer avec plus d'abondance : ſemblable à ces ſources qui, trop reſſerrées par l'étroit tuyau dans lequel elles ſerpentent, ne ſe contentent pas d'une iſſue auſſi large qu'elles-mêmes, creyent & ſe font jour en mille endroits ; telle eſt l'impétuoſité du plaiſir.

Quels ſont alors les propos de ces amans ! s'ils parlent de leurs plaiſirs préſens, s'ils parlent de leurs regrets futurs, c'eſt encore le plaiſir qui exprime ces divers ſentimens, c'eſt l'interprete du cœur. Ce *je ne vous verrai plus* ſe dit avec tendreſſe ; il ſe dit encore avec paſſion, il excite un nouveau tranſport ; on ſe rembraſſe, on ſe reſſerre, on ſe replonge dans la plus douce ivreſſe, on s'inonde, on ſe noie dans une mer de voluptés. L'amante toute en feu fixe au plaiſir ſon amant, avec quelle ardeur & quel courage ! Rien en eux n'eſt exempt de ce doux exercice : tout s'y rapproche, tout y contribue : la bouche donne cent baiſers les plus laſcifs, l'œil dévore, la main parcourt ; rien n'eſt diſtrait de ſon bonheur ; tout s'y livre avidement ; le corps entier de l'un & de l'autre eſt

dans le plus grand travail ; une douce mélancolie ajoute au plaisir je ne sais quoi de singuliérement piquant, qui l'augmente & met ces heureux amans dans la situation la plus rare & la plus intéressante. Amour, c'est de ces amans que tu devois dire,

Vîte, vîte, qu'on les dessine
Pour mon cabinet de Paphos.

Ils t'en auroient donné le temsp, je les vois mollement s'appésantir & se livrer au repos qu'une douce fatigue leur procure ; ils s'endorment ; mais la nature, en prenant ses droits sur le corps, les exerce en même temps sur l'imagination ; elle veille presque toujours ; les songes sont, pour ainsi dire, à sa solde ; c'est par eux qu'elle fait sentir le plaisir aux amans, dans le sein même du sommeil. Ces fideles rapporteurs des idées de la veille, ces parfaits comédiens qui nous jouent sans cesse nos passions dans nous-mêmes, oublieroient-ils leur rôle, quand le théatre est dressé, que la toile est levée, & que de belles décorations les invitent à représenter ? Les criminels dans les fers font des rêves cruels, le mondain n'est occupé que de bals & de spectacles ; le trompeur est artificieux, comme le lâche est poltron en dormant : l'innocence n'a jamais rêvé rien de terrible. Voyez le tendre enfant dans son berceau, son visage est uni comme

une glace, ſes traits ſont rians, ſa petite paupiere eſt tranquille, ſa bouche ſemble attendre le baiſer que ſa nourrice eſt toujours prête à lui donner. Pourquoi le voluptueux ne jouiroit-il pas des mêmes bienfaits? Il ne s'eſt pas donné au ſommeil; c'eſt le ſommeil qui l'a ſaiſi dans les bras de la volupté. Morphée, après l'avoir enivré de ſes pavots, lui fera ſentir la ſituation charmante qu'il n'a quittée qu'à regret. Belles, qui voyez vos amans s'endormir ſur votre beau ſein, ſi vous êtes curieuſes d'eſſayer le tranſport d'un amant aſſoupi, reſtez éveillées, s'il vous eſt poſſible; le même cœur, ſoyez-en ſûres, la même ame vous communiquera les mêmes feux, feux d'autant plus ardens, qu'il ne ſera pas diſtrait de vous par vous-même. Il ſoupirera dans le fort de ſa tendreſſe, il parlera même & vous pourrez lui répondre; mais que ce ſoit très-doucement: gardez-vous ſur-tout de le ſeconder, vous l'éveilleriez par les moindres efforts; laiſſez-le venir à bout des ſiens; repréſentez-vous tous les plaiſirs que goûte ſon ame, l'imagination peint mieux à l'œil fermé qu'à l'œil ouvert; figurez-vous comme vous y êtes divinement gravée! jouiſſez de toute ſa volupté dans un calme profond & dans un parfait abandon de vous-même; oubliez-vous pour ne vous occuper que du bonheur de votre amant. Mais qu'il jouiſſe à la fin d'un doux repos; livrez-vous-y vous-meme, en vous déro-

bant adroitement de peur de l'éveiller; ne vous embarraſſez pas du ſoin de revoir la lumiere, votre amant vous avertira du lever de l'aurore; mais auparavant il ſe plaît à vous contempler dans les bras du ſommeil; ſon œil avide ſe repaît des charmes que ſon cœur adore; ils recevront tous enſemble & chacun en particulier, l'hommage qui leur eſt dû. Que de beautés toujours nouvelles! Il ſemble qu'il les voie pour la premiere fois. Ses regards curieux ne ſeroient jamais ſatisfaits; mais il faut bien que le plaiſir de voir faſſe enfin place au plaiſir de ſentir. Avec quelle adreſſe ſes doigts voltigent ſur la ſuperficie d'une peau veloutée! L'agneau ne bondit pas ſi légérement ſur l'herbe tendre de la prairie, l'hirondelle ne friſe pas mieux la ſurface de l'eau: enſuite il étend toute la main ſur cette ſurface douce & polie, il la fait gliſſer.... on diroit une glace qu'il veut éprouver. Son deſir s'augmente par toutes ces épreuves, ſon feu s'irrite par de nouveaux larcins; il va bientôt vous éveiller, mais peu-à-peu. Croyez-vous qu'il va prodiguer tous ces noms que ſa tendreſſe aime à vous donner? Non, il eſt trop voluptueux; ſa bouche lui ſera d'un autre uſage; il donnera cent baiſers tendres à l'objet de ſa paſſion; il ne les donnera pas brûlans, pour ne pas l'éveiller encore; il s'approche, il héſite, il ſe fait violence; il ſe tient légérement ſuſpendu au-deſſus d'une infinité

de

de graces qui agiſſent ſur lui avec toute la force de leur aimant ; il voudroit jouir d'une amante endormie..... déjà il s'y diſpoſe avec toutes les précautions & l'induſtrie imaginables, mais en vain ; le cœur de Phylis eſt averti des approches de ſon bonheur, un doux ſentiment l'annonce de veine en veine ; ſes pores, ſenſibles à la plus légere titillation, s'ouvriroient à l'haleine de Zéphire. Il étoit temps, bergere, les tranſports de votre amant touchoient à leur comble : il n'étoit plus maître de lui. Ouvrez donc les yeux, & acceptez avec plaiſir les ſignes du réveil. « C'eſt moi, dit-il, c'eſt ton » cher Hylas, qui t'aime plus qu'il n'ait fait de ſa » vie ». Il ſe laiſſe enſuite tomber mollement dans vos bras, qu'un reſte de ſommeil vous fait étendre & ouvrir à la voix de l'amour ; il les entrelacera dans les ſiens ; il s'y confondra de nouveau. C'eſt ainſi qu'à peine rendue à vous-même, vous ſentirez la volupté du demi-réveil. L'homme a été fait pour être heureux dans tous les états de la vie.

C'eſt aſſez, profès voluptueux, l'amour ne perd rien à tous les ſermens qu'il fait faire ; jurez à votre maîtreſſe que vous lui ſerez fidele, & levez-vous. C'eſt ici qu'il faut s'arracher au plaiſir que les regrets accompagnent. N'attendez pas les pleurs ni les plaintes d'une belle qui touche au moment de vous perdre, arrachez-vous encore une fois, & n'excitez point des deſirs ſuperflus. Les plaiſirs for-

cés ſont-ils des plaiſirs ? Songez que vous reverrez un jour votre amante, ou que l'amour, dont l'empire ne finit qu'avec l'univers, ſenſible à de nouveaux beſoins, vous enflammera pour d'autres bergeres, peut-être encore plus aimables.

Amans, qui êtes ſur le point de quitter vos belles, que vos adieux ſoient tendres, paſſionnés, plein de ces nouveaux charmes que la triſteſſe y ajoute. Je veux que vous ſurpaſſiez un peu la nature, mais ne l'excédez jamais : c'eſt à la tendreſſe à ſeconder le tempérament & à faire les derniers efforts. Qu'il ſeroit heureux de trouver une reſſource imprévue, au moment même qu'on s'embraſſe pour la derniere fois, au moment que les pleurs mutuels de deux amans prenant divers cours, ſemblent être les garans de leur douleur & de leur fidélité, en même temps que la marque & le terme de leurs plaiſirs !

O vous ! qui voulez faire croître les myrtes de Vénus avec les pavots de Morphée, voluptueux de tous les temps, prenez tous mon guerrier pour modele; ne craignez ni les caprices du réveil, ni le défaut de ſentiment. Si le rendez-vous eſt bien pris, ſi les cœurs ſont d'intelligence, Flore en aura bientôt aſſez pour goûter à la fois & les douceurs du ſommeil & celles de l'amour. Soyez ſeulement habile économe de vos plaiſirs; ſachez l'art délicat de les filer, de les faire éclorre dans le cœur d'une amante endormie ; & vous éprou-

verez que, ſi ceux du ſoir ſont plus vifs, ceux du matin ſont plus doux.

Comme on voit le ſoleil ſortir peu-à-peu de deſſous les nuages épais qui nous dérobent ſes rayons dorés, que la belle ame de Flore perce de même imperceptiblement ceux du ſommeil; que ſon réveil exactement gradué comme aux ſons des plus doux inſtrumens, la faſſe paſſer en quelque ſorte par toutes les nuances qui ſéparent ce qu'il y a de plus vif; mais pour cela il faut que vos careſſes le ſoient; il faut n'arriver au comble des faveurs que par d'imperceptibles degrés; il faut que mille jouiſſances préliminaires vous conduiſent à la derniere jouiſſance: découvrez, contemplez, parcourez, contentez vos regards comme l'amant d'Iſſé: par eux le cœur s'enflamme, les baiſers s'allument..... Mais n'en donnez point encore, revenez ſur vos pas; qui vous preſſe? Etes-vous donc las de jouir? Levez de nouveau çà & là doucement le voile léger qui cache à vos yeux tant d'attraits.... Je ne vous retiens plus, eh! le pourrois-je? Heureux Pygmalion, vous avez une ſtatue vivante que vous brûlez d'animer! Déja le front, les yeux, l'incarnat des joues, ces levres vermeilles où ſe plaît l'amour, cette gorge d'albâtre où ſe perdent les deſirs, ont reçu cent fois tour-à-tour vos timides baiſers: déjà la ſenſible Flore ſemble s'animer ſous la douce haleine du nouveau Zé-

phire. Je vois ſa bouche de roſe faire un doux mouvement vers la vôtre : ſes beaux bras s'étendent avec une molleſſe dont le ſimple réveil ne peut ſe faire honneur ; ſes mains commencent à s'égarer comme les vôtres, par-tout où l'inſtinct d'amour les conduit. Plus réveillée qu'endormie, plus doucement émue que vivement agitée, il eſt temps de paſſer à des mouvemens qui ne ſeront pas plus ingrats qu'elle. Flore y répond..... Doucement, doucement, Tircis..... point encore..... Elle ſe ſouleve à peine..... Mais que vois-je ! Un de ſes beaux yeux s'eſt ouvert ; votre air de volupté a paſſé dans ſon ame, ſes baiſers ſont plus vifs, ſes mains plus hardies.... J'entends des ſons entrecoupés.... Heureux Tircis, que tardez-vous ? Tout eſt prêt juſqu'au plaiſir.

Quels plaiſirs, grands dieux ! que ceux de l'amour ! peut-on appeler plaiſir tout ce qui n'eſt pas l'amour ? Heureux ces vigoureux deſcendans d'Alcide qui portent dans leurs veines tous les feux de Cythere & de Lampſaque ! pour eux la jouiſſance eſt un vrai beſoin renaiſſant ſans-ceſſe ; mais plus heureux encore, ceux dont l'imagination vive tient toujours les ſens dans l'avant-goût du plaiſir, & comme à l'uniſſon de la volupté ! Pour ces amans tous les jours ſe levent ſereins & voluptueux : examinez leurs yeux, & jugez, ſi vous pouvez, s'ils vont au plaiſir ou s'ils en viennent. Si les préludes

leur ſont chers, que ſes reſtes leur ſont précieux ! Eſt-ce la volupté même qui plane dans ſon atmoſphere ? Voyez-vous comme ils les ménagent, les chériſſent, les recueillent en ſilence, les yeux fermés, comme au centre de leur imagination ravie, ſemblables à une tendre mere qui couvre de ſes aîles & retient dans ſon ſein ſes petits qu'elle craint de perdre ! vos tranſports ſont à peine finis, Climene, & vous avez déja la force de parler ! ah ! cruelle !

Dans le ſouverain plaiſir, dans cette divine extaſe ou l'ame ſemble nous quitter pour paſſer dans l'objet adoré, où deux amans ne forment qu'un même eſprit animé par l'amour, quelque vifs que ſoient ces plaiſirs qui nous enlevent hors de nous-mêmes, ce ne ſont jamais que des plaiſirs : c'eſt dans l'état doux qui leur ſuccede, que l'ame en paix, moins emportée, peut goûter à longs traits tous les charmes de la volupté. Alors en effet elle eſt à elle-même, préciſément autant qu'il faut pour jouir d'elle-même ; elle contemple ſa ſituation avec autant de plaiſir qu'Adonis ſa figure, elle la voit dans le miroir de la volupté. Heureux momens, délire ou vertige amoureux, quelque nom qu'on vous donne, ſoyez plus durables, & ne fuyez pas un cœur qui eſt tout à vous.

Ne m'approchez pas, mortels fâcheux & turbulens, laiſſez-moi jouir..... Je ſuis anéanti, in-

mobile ; j'ai à peine la force d'ouvrir des yeux fermés par l'amour. Mais que cette langueur a de charmes ! Eſt-ce un rêve ou une réalité ? Il me ſemble que je m'affaiſſe, mais pour tomber, heureux Sybarite, ſur un monceau de feuilles de roſes. La molleſſe, avec laquelle tous mes ſens ſe replient ſur tant de délices, me les rappelle. Douce ivreſſe ! je jouis encore des faveurs de Thémire ; je la vois, je la tiens entre mes bras. Il n'y a pas dans tout ſon beau corps une ſeule partie que je ne careſſe, que je n'adore, que je ne couvre de mes baiſers. Ah dieux ! que d'attraits & que d'hommages réels mérite l'illuſion même ! que ne puis-je toujours ainſi vous voir, adorable Thémire ! votre idée me tiendroit lieu de vous-même. Pourquoi ne me ſuit-elle pas par-tout ? L'image de la beauté vaut la beauté même, ſi elle n'eſt encore plus ſéduiſante. Doux ſouvenir de mes plaiſirs paſſés, ne me quittez jamais ! Paſſés ! que dis-je ! Non, amour, ils ne le ſont point. Je ſens votre auguſte préſence..... Doux plaiſir !..... Quelle volupté ! Mes yeux s'obſcurciſſent.... Ah Thémire !... Ah ! dieu puiſſant ! ſe peut-il que l'abſence ait tant de charmes, & que nos foibles organes ſuffiſent à cet excès de bonheur ? Non, de ſi grands biens ne peuvent appartenir qu'à l'ame, & je la reconnois immortelle à ſes plaiſirs.

Souffre, belle Thémire, que je me rappelle ici

juſqu'aux moindres diſcours que tu ſoupirois la premiere fois... Quel combat enchanteur de la vertu, de l'eſtime & de l'amour! comme à des mouvemens ingrats il en ſuccéda peu-à-peu de plus doux qui ne t'inquiétoient pas moins! je vois tes paupieres mourantes, prêtes à fermer des yeux adoucis, attendris par l'amour. Le rideau du plaiſir fut bientôt tiré devant eux; la force t'abandonnoit avec la raiſon, tu ne voyois plus, tu ne ſavois ce que tu allois devenir, tu craignois; hélas! que cette ſimplicité ajoutoit à tes charmes & à mon amour; tu craignois de tomber en foibleſſe, & de mourir au moment même que tu allois verſer bien d'autres larmes que les premieres, que tu allois ſentir le bien-être & le plus grand des plaiſirs. De quelle volupté encore ta tendreſſe fût ſuivie! Quels nouveaux & violens tranſports! Dieux jaloux! reſpectez l'égarement d'une mortelle charmante qui s'oublie dans les bras qu'elle adore, plus heureuſe! que dis-je! plus déeſſe en ces momens que vous n'êtes dieux! Amour, tu ne l'es toi-même que par nos plaiſirs!

Quel autre pinceau que celui de Pétrone pourroit peindre cette premiere nuit!.... Quels plaiſirs enveloppa ſon ombre voluptueuſe? quelle extaſe! que de jouiſſances dans une! Brûlans d'amour, collés étroitement enſemble, agités, immobiles, nous nous communiquions des ſoupirs de feu: nos

deux ames confondues par les baiſers les plus ardens, ne ſe connoiſſoient plus ; éperdument livrées à toute l'ivreſſe de nos ſens, elles n'étoient plus qu'un tranſport inexprimable, avec lequel, heureux mortels, nous nous ſentions délicieuſement mourir.

Si les plaiſirs du corps ſont ſi vifs, quels ſont ceux de l'ame ! Je parle de cette tendreſſe pure, de ces goûts exquis qui ſemblent faire diſtiller la volupté goutte à goutte au fond de nos ames, tellement enivrées, tellement remplies de la perfection de leur état, qu'elles ſe ſuffiſent à elles-mêmes & ne deſirent rien. Ah ! que les cœurs qui ſont pénétrés de cette divine façon de ſentir ſont heureux ! oui, j'en jure par l'amour même, j'ai vu des momens, dieux ! quels momens ! où ma Thémire, s'élevant au-deſſus des voluptés du corps, mépriſoit dans mes bras des faveurs que l'amour eût dédaignées lui-même.

Toute tendreſſe, toute ame, dieux quelle exiſtence ! diſoit-elle. Non, je n'avois point encore connu l'amour..... Rejettant enſuite tout autre ſentiment plus vif, ſans doute parce qu'ayant moins de douceur, ſa vivacité même fait alors une ſorte de violence, laiſſe-moi, laiſſe-moi goûter en paix & ſans mêlange un bien-être ſi grand, ſi parfait : le plaiſir corromproit mon bonheur.

Je regardois ma Thémire avec l'attendriſſement

qu'elle m'avoit inſpiré. Tant d'amour avoit fait couler quelques larmes de ſes yeux, qui en étoient plus beaux. Dans ſon amoureuſe mélancolie, ſon cœur n'avoit pu contenir tout le torrent de tendreſſe dont il ſembloit inondé. Mais enfin les ſens ſe réveillant peu-à-peu, rentrerent dans leurs droits, & nos ébats devenus plus vifs, ſans en être moins tendres : non, reprit Thémire, non, tu ne connois point encore tous mes tranſports ; je voudrois que toute mon ame pût paſſer dans la tienne.

J'avois déja fait deux ſacrifices. Thémire enflammée croyoit toucher à chaque inſtant l'heureux terme de ſes plaiſirs, mais ſoit que l'amour, comme retenu par la tendreſſe, fût encore fixé ou concentré au fond de ſon cœur, ſoit qu'un tempérament trop irrité ne répondît pas à l'ardeur de ſes deſirs, je la vis, déſeſpérée, témoigner, en frémiſſant, qu'elle ne pouvoit ſupporter tant d'agitation ; ſon tranſport s'éleva juſqu'à la fureur. Quoi ! diſoit-elle, le ſort de Tantale m'eſt réſervé dans le ſein des plaiſirs ?

Le moyen de ne pas mettre tout en œuvre pour calmer ce qu'on aime ! Comment refuſer des plaiſirs qui s'augmentent partagés !

Un troiſieme ſacrifice appaiſa peu-à-peu cette eſpece de colere des ſens mal ſatisfaits. Le plaiſir ne fut plus renvoyé : des mouvemens plus doux l'accueillirent & rappellerent la molle volupté

Mes yeux étoient pleins d'amour : Thémire ouvrit les siens, & voyant l'intérêt vif que je prenois au succès de ses plaisirs, l'air élevé, animé, tout de feu, dont je l'encourageois, dont je présidois au combat, remplie elle-même alors du dieu qui me possédoit, d'une voix douce & d'un regard mourant, enfin, dit-elle, ah ! viens vîte, cher amant, viens dans mes bras..... que j'expire dans les tiens !

Quelle maîtresse, grands dieux ! jugez si je l'adore, si je cesserai un moment de l'aimer, & si elle a besoin d'être jeune comme Hébé, & belle comme la Vénus de Praxitele, pour partager vos autels !

Mais, à son tour, Thémire est contente ; elle a pour amant non-seulement un grand maître dans l'art des voluptés, mais un cœur, je dois le dire à ta gloire, tendre amour, un cœur bien différent de tous les autres, toujours amoureux, toujours complaisant, qui ne rit, ne sent que pour elle ; qui n'a point d'autre volonté, d'autre ame que la sienne, qui ne murmura jamais de ses plus injustes rigueurs. Pendant combien d'années me suis-je contenté, que dis-je ! me suis-je trouvé trop heureux des simples baisers, caresses & attouchemens, comme dit naïvement Montagne ? Si rien ne doit jamais dégoûter un amant de l'objet qu'il aime, si rien ne doit suspendre un service

dont l'amour permet la célébration, rien auſſi ne doit rendre infracteur de la foi qu'on à jurée à ſa maîtreſſe. Belles, vous jugerez vos amans par leur généroſité; c'eſt ſa balance des cœurs. Veulent-ils forcer vos goûts, violer votre prudence, & ſans égard pour de trop juſtes craintes, vous expoſer aux ſuites fâcheuſes d'une paſſion ſans retenue? Soyez ſures qu'ils vous trompent, qu'ils ne ſont qu'impétueux, & que vous n'êtes pas vous-mêmes ce qu'ils aiment le plus en vous.

Voyons comment tous les ſens concourent à nos plaiſir. On ſait déja que *Vénus* peut être *phyſique*, ſans perdre de ſes graces. Le plus beau ſpectacle du monde eſt une belle femme; il ſe peint dans ſes yeux: c'eſt par eux que paſſe dans l'ame l'image de la beauté, image agréable dont la trace nous ſuit par-tout, ſource féconde en amoureux deſirs. Sans cet admirable organe, miroir tranſparent où ſe vient peindre en petit tout l'univers, on ſeroit privé de cette Sirene enchantereſſe, aux pieges de laquelle il eſt ſi doux de ſe laiſſer prendre. C'eſt elle qui embellit tout ce qu'elle touche, & ſe repréſente tout ce qu'elle veut. Ses brillans tableaux charment nos ennuis dans l'abſence, qui diſparoît pour faire place à l'objet aimé dont l'imagination eſt le triomphe; ſes yeux de Lynx s'étendent ſans bornes ſur l'avenir comme ſur le paſſé; par eux, par la maniere dont ils ſont

taillés, les objets les plus éloignés ſe rapprochent, ſe groſſiſſent, & ſe montrent enfin ſous les plus beaux traits; par eux le voluptueux jouit de ſes idées; il les appelle, les éveille; écarte les unes, fixe & careſſe les autres au gré de ſes deſirs. Non que je ſache comment l'imagination broie les couleurs, d'où naiſſent tant d'illuſions charmantes; mais l'image du plaiſir qui en réſulte eſt le plaiſir même.

L'eſprit, le charme de la converſation, la douceur de la voix, la muſique, le chant, ſans l'ouie, que d'attraits perdus! Sans l'odorat aurois-je le plaiſir de ſentir le parfum des fleurs & de ma Thémire? Sans le toucher, le ſatin de ſa belle peau perdroit ſa douceur! Quel plaiſir auroit ma bouche, collée ſur ſa bouche avec mon cœur? Que deviendroient ces baiſers amoureuſement donnés, reçus, rendus, recherchés? Toutes ces voluptés badines qui changent les heures en momens, tous ces jeux d'enfans qui plaiſent à l'amour, ne ſéduiroient plus nos tendres cœurs; cette partie divine ſeroit en vain légerement titillée, ſoit par les mains des graces, ſoit par le plus agile organe des mortels; ce bouton de roſe n'auroit plus la même ſympathie; cet harmonieux accord de deux plaiſirs induſtrieuſement réunis, ce doux concert de la volupté ſeroit détruit. En vain, Thémire, ces charmes, dont je ſuis idolâtre, tomberoient en grappe

délicieuse dans la bouche voluptueuse qui les attend. Plus de ressources imprévues, plus de miracles d'amour. désespéré: ce qu'il y a de plus sensible dans les amours des tendres colombes, seroit perdu avec la plus puissante des voluptés.

Assez d'autres ont chanté les gloux-gloux de la bouteille; je veux célébrer ceux de l'amour, incomparablement plus doux. Je t'évoque ici du sein des morts, charmant abbé; quitte ces champs toujours verds & l'éternel printemps de ces jardins fleuris, riant séjour des ames généreuses qui ont joint le plaisir délicat de faire des heureux, au talent de l'être.... Je reconnois ton ombre immortelle, aux fleurs que la volupté seme sur tes pas. Explique-nous quelle est cette espece de philtre naturel.... dis, Chaulieu, par quel heureux échange nos ames, en quelque sorte tamisées, passent de l'un dans l'autre, comme nos corps. Dis comment ces ames, après avoir mollement erré sur des levres chéries, aiment à couler de bouche en bouche & de veine en veine, jusqu'au fond des cœurs en extase. Y cherchent-elles le bonheur dans les sentimens les plus vifs? Quelle est cette divine, mais trop courte métempsycose de nos ames & de nos plaisirs!

Charmes magiques, aimant de la volupté, mysteres cachés de Cypris, soyez toujours inconnus aux amans vulgaires; mais pénétrant tous mes sens

de votre auguſte préſence, faites que je puiſſe dignement peindre celui que vous excitez, & pour lequel tous les autres ſemblent avoir été faits. On le reconnoît à ſon délicieux & puiſſant empire : il interdit l'uſage de la parole, de la vue, de l'ouie, de la penſée, qui fait place au ſentiment le plus vif : il anéantit l'ame avec tous ſes ſens ; il ſuſpend toutes les fonctions de notre économie; il tient, pour ainſi dire, les rênes de l'homme entier, au gré de ces joies ſouveraines & reſpectables, de ce fécond ſilence de la nature, qu'aucun mortel ne devroit troubler, ſans être écraſé par la foudre : telle eſt en un mot ſa puiſſance immortelle, que la raiſon, cette vaine & fiere déeſſe, rangée ſous ſon deſpotiſme, n'eſt comme les autres ſens, que l'heureuſe eſclave de ſes plaiſirs.

A ces traits qui peut méconnoître l'amour ? Qui peut ne pas rendre hommage à cette importante action de la nature, par laquelle tout croît, multiplie & ſe renouvelle ſans ceſſe, & dont toutes les autres ne ſemblent être que des diſtractions : diſtractions néceſſaires à la vérité, autoriſées & même conſeillées par l'amour, à condition qu'on n'en ait point en célébrant ſes myſteres. O Vénus! combien peu ſentent le prix de tes faveurs ! Combien peu ſe reſpectent eux-mêmes dans les bras de la volupté ! Oui, ceux qui ſont alors capables de la moindre diſtraction, ceux à qui tes plaiſirs ne

tiennent pas lieu de tous les autres, pour qui tu n'es pas tout l'univers, indignes du rang de tes élus, le sont de tes bontés !

La volupté a son échelle, comme la nature; soit qu'elle la monte ou la descende, elle n'en saute pas un degré; mais parvenue au sommet, elle se change en une vraie & longue extase, espece de catalepsie d'amour qui suit les débauchés & n'enchaine que les voluptueux.

Quelle est cette honnête fille que l'amour conduit tremblante au lit de son amant! L'hymen seul que sa générosité refuse, pourroit la rassurer. Elle se pame dans les bras de Sylvandre, qui meurt d'amour dans les siens; mais réservée dans ses plaisirs, elle modere si bien ses transports, qu'il n'est que trop sûr qu'elle ne confondra que ses soupirs. Elle se defie de l'adresse même du dieu qu'elle chérit; tout dieu qu'il est, elle ne l'en croit que plus trompeur. Sa virginité lui est moins chere que son amour; sans doute sa curiosité seroit voluptueusement satisfaite avec celle de son amant; en faisant tout pour lui, elle croit n'avoir rien fait, parce que ce n'est point avec lui; elle le refuse moins qu'elle-même; mais enfin elle craint les fruits d'un amour éperdu, elle n'entend plus que la voix d'un fantôme qui lui dit de se respecter. Quelqu'excessive que soit la tendresse d'un cœur qui n'a jamais aimé, elle n'est point à l'épreuve

de l'infâmie. Dieu puiſſant! ſe peut-il qu'une foible mortelle que tu as ſi facilement ſéduite par tes plaiſirs, ſe ſouvienne encore en aimant de tout ce qu'on devroit oublier quand on aime ?

A quel genre de volupté plus ſimple, plus épurée, ſuis-je parvenu ! Ici l'églogue, la flûte à la main, décrit avec une tendre ſimplicité les amours des ſimples bergers. Tircis aime à voir ſes moutons paître avec ceux de Sylvandre; ils ſont l'image de la réunion de leurs cœurs. C'eſt pour lui qu'amour la fit ſi belle ; il mourroit de douleur, ſi elle ne lui étoit pas toujours fidelle. Là, c'eſt l'élégie en pleurs, qui fait retentir les échos des plaintes & des cris d'un amant malheureux. Il a tout perdu en perdant ce qu'il aime ; il ne voit plus qu'à regret la lumiere du jour ; il appelle la mort à grands cris, en demandant raiſon à la nature entiere de la perte qu'il a faite,

Il faut l'entendre exprimer lui-même la vivacité de ſes regrets, entrecoupés de ſoupirs. La pudeur augmentoit les attraits de ſon amante; elle la conſervoit dans le ſein même des plus grands plaiſirs, qui en étoient plus piquans. Avant lui, elle ne connoiſſoit point l'amour. Il ſe rappelle avec tranſport les premiers progrès de la paſſion qu'il lui inſpira, & tout le plaiſir mêlé d'une tendre inquiétude qu'elle eut à ſentir une émotion nouvelle. Pendant combien d'années il l'aima ſans oſer lui en faire l'aveu !

l'aveu! Comme il prit ſur lui de lui déclarer enfin ſa paſſion en tremblant! Helas! elle n'en étoit que trop convaincue; tous ces beaux noms de ſympathie ou d'amitié la déguiſoient mal: elle ſentoit que l'amour ſe maſquoit pour la tromper; & peut-être ſans le ſavoir, aide-t-elle ce dieu même à donner à ce parfait amour autant de confiance, que ſon dangereux reſpect lui en avoit inſpiré à elle-même. Mais ſe rendre digne des faveurs de Sylvandre, étoit pour Damon d'un plus grand prix que de les obtenir. Aimer, être aimé, c'étoit pour ſon cœur délicat la premiere jouiſſance; jouiſſance ſans laquelle toutes les autres n'étoient rien. La vérité des ſentimens étoit l'ame de leur tendreſſe, & la tendreſſe l'ame de leurs plaiſirs; ils ne connoiſſoient d'autres excès que celui de plaire & d'aimer: c'eſt la volupté des cœurs.

Pleure, (eh! qu'importe que l'on pleure pourvu qu'on ſoit heureux?) pleure infortuné berger: un cœur amoureux trouve des charmes à s'attendrir; il chérit ſa triſteſſe, les joies les plus bruyantes n'ont pas les douceurs d'une tendre mélancolie. Pourquoi ne pas s'y livrer, puiſque c'eſt un plaiſir, & le ſeul plaiſir qu'un cœur triſte puiſſe gouter dans la ſolitude qu'il recherche? Un jour viendra, que trop conſolé tu regretteras de ne plus ſentir ce que tu as perdu. Trop heureux de conſerver ton

chagrin & tes regrets : ſi tu les perds, tu exiſteras, comme ſi tu n'avois jamais aimé.

Pourquoi vous mettre au rang des prudes, vous qui ne l'êtes pas, reſpectable Zaïde ? Pourquoi accordez-vous à mon idee plus qu'à moi-même ? Je ſuis tel que vous ſuppoſez ; vous n'avez, j'en jure par vos beaux yeux, vous n'avez pas plus à craindre avec l'original, qu'avec la copie. C'eſt perdre de gaieté de cœur un bien réel, pour embraſſer la nue d'Ixion. Raſſurez-vous ; ne craignez ni indiſcrétion ni inconſtance, je n'en veux pour garans que vos charmes. Nos cœurs ſont faits l'un pour l'autre ; que la plus douce ſympathie les enchaîne pour jamais. C'eſt bien à nous, foibles mortels, à croire pouvoir être heureux ſans le ſecours de Vénus ! Quelque induſtrieux que ſoient les moyens qu'on a imaginés, l'amour en gémit ; craignons ſon courroux ; c'eſt le plus redoutable des dieux. Venez, Zaïde, venez, ne ſentez-vous donc point le vuide de votre condition ? & comment le remplir ſans amour ? Voyez les lys dont il a parſemé votre beau teint ! C'eſt pour donner à votre amant le plaiſir de les changer en roſes. L'empire de Flore eſt ſoumis à celui de l'amour. Un jour viendra, n'en doutez pas, que vous vous repentirez moins d'avoir aimé, fût-ce un volage, que de n'avoir point aimé. Tous ces beaux jours perdus dans une

froide indifférence, vous les regretterez, Zaïde, mais en vain ; ils s'envolent & ne reviennent plus.

» *D'une ardeur extrême*
» *Le temps nous poursuit.*
» *Détruit par lui-même,*
» *Par lui reproduit :*
» *Plus léger qu'Eole,*
» *Il naît & s'envole,*
» *Renaît & s'enfuit.*

Voyez ce jeune myrte ! sa vie est courte ; il sera bientôt flétri. Mais il profite du peu de jours qui lui sont accordés ; il ne se refuse ni aux caresses de Flore, ni aux douces haleines de Zéphire. Imitons-le en tout, Zaïde ; & que sa vie, l'image de la nôtre par la durée, le soit encore par les plaisirs.

Jeune Cloé, vous me fuyez.... En vain je vous appelle, en vain je vous poursuis.... Déjà tous vos charmes se dérobent à ma vue.... rassurons-nous.... Les coquettes ne font que semblant de se cacher.

A ces jeux que Virgile a si bien peints, qui ne voit les ruses & toute la coquetterie d'amour ? Vous croyez le prendre sur des lèvres vermeilles ! L'enfant qu'il est, s'y croit trop à découvert ! il se sauve ; il s'enfuit. Jeune Aurore, il est déjà dans les boucles de vos beaux cheveux ; comme il s'y joue avec un souffle badin d'une épaule à l'autre !

Que j'aime à le voir, las de voltiger comme un oiſeau du lys à la roſe & de l'ivoire au corail, ſe repoſer enfin ſur votre belle gorge! On l'y pourſuit, il n'y eſt déjà plus. Par où s'eſt-il gliſſé? Où ſe cache-t-il? Par-tout où habite la beauté. Il s'eſt fait une derniere retraite, c'eſt là qu'il aime à s'arrêter, « comme une tendre fauvette ſur ſes petits ». Pourſuivez-le encore: à l'air dont il demande grace, qu'on voit bien qu'il n'en veut point avoir! Il ne ſemble ſe fixer au ſiege de la volupté, il n'eſt bien aiſe que ſon empire ait des bornes, que pour avoir le plaiſir de s'y laiſſer prendre, & ne pas manquer d'excuſe.

Tranſportons-nous à l'opéra; la volupté n'a point de temple plus magnifique, ni plus fréquenté. Quelles ſont ces deux danſeuſes autour de l'arche de Jephté? Dans l'une, quelle agilité, quelle force, quelle préciſion! Le plaiſir la ſuit avec les jeux & les ris, ſon eſcorte ordinaire: l'autre, moins étonnante, ſéduit plus; ſes pas ſont meſurés par les graces & compoſés par les amours. Quelle moëlle, quelle douceur! L'une eſt brillante, légere, nouvelle; l'autre eſt raviſſante, inimitable. Si Camargo eſt au rang des nymphes, vertueuſe Salé, vous ornerez le chœur des graces. Divine enchantereſſe, quelle ame de bronze n'eſt pas pénétrée de la molleſſe de tes mouvemens? Etends, déploie

ſeulement tes beaux bras, & tout Paris eſt plus enchanté qu'Amadis même!

Nouvelle Terpſicore, je n'ai point à regretter ce genre de plaiſirs. Sage C***, vous avez plus d'art, ſans manquer de graces. D***, charmante D***, vous avez plus de graces, ſans manquer d'art. Brillantes rivales, vous faites l'une & l'autre l'honneur des ballets d'Apollon.

Qu'entends-je! Le dieu du chant ſeroit-il deſcendu ſur la terre! Quels ſons! quel déſeſpoir! Quels cris! Nouvel Atis, aimable Jéliote! ſers-toi de tout l'empire que tu as ſur les cœurs ſenſibles: non jamais la puiſſance d'Orphée n'égala la tienne! Et toi, frêle & ſurprenante machine, qui n'as point été faite pour penſer, le Maure, remercie l'amour de t'avoir organiſée pour chanter; tu ravis nos ames par les ſons de ta voix!

De combien de façons n'intéreſſes-tu pas nos cœurs, puiſſante Vénus, lors même que tu perſécutes une malheureuſe, dont le crime eſt celui des dieux! Mérope, mere incomparable, ta tendreſſe eſt éperdue, c'eſt preſque de l'amour. Je ne t'oublie point, adorable Zaïre, j'ai pour toi les yeux d'Oroſmane; oui, tu étois digne d'un plus heureux deſtin. Pourquoi faut-il qu'une flamme auſſi pure ſoit éteinte par des préjugés que tu n'avois pas? L'amour devoit-il ſouffrir qu'on éclairât

la reine de ſon empire ſur d'autres intérêts que ceux de la volupté ?

Le plaiſir de la table ſuccede à celui des ſpectacles. Le voluptueux ſait choiſir ſes convives ; il veut qu'ils ſoient, comme lui, ſenſuels, délicats, aimables, & plutôt gais, plaiſans, que ſpirituels. Il ecarte tout fâcheux conteur, tout ennuyeux érudit. Sur-tout point de beaux eſprits ; ils aiment plus à briller qu'à rire. Des bons mots, des ſaillies, quelques étincelles, (l'eſprit a ſa mouſſe comme le Champagne) mais plus encore de joie ; & que le goût du plaiſir pétille dans tous les yeux, comme le vin dans la fougere. Le gourmand gonflé, hors d'haleine dès le premier ſervice, ſemblable au cigne de La Fontaine, eſt bientôt ſans deſirs. Le voluptueux goûte de tous les mets : mais il en prend peu, il ſe ménage, il veut profiter du tout. Comus eſt ſon cuiſinier, & la fine Vénus a bien ſes raiſons pour fournir ſes ingrédiens. Les autres ſablent le champagne ; il le boit, le boit à longs traits, comme toutes les voluptés. Vous ſentez qu'il préfere à tout ces charmans têtes-à-têtes, où les coudes ſur la table, les jambes entrelacées dans celles de ſa maîtreſſe, les yeux ſont le plus foible interprete du langage du cœur. Verſez, Iris, verſez à plein verre. « Qu'il endorme, ou qu'il » excite, la traite eſt petite, de la table au lit ». Cette nuit, diſtillé par l'amour, il vous ſera rendu.

Mais auparavant accordez à Bacchus ce qui eſt dû à Bacchus ; laiſſez-le repoſer dans les bras de Morphée ; il ne pourroit fournir qu'une foible carriere. Déeſſe de Cythere, je ſais quels hommages ſont dûs à vos charmes ; mais attendez à voir paroître votre étoile ! Vous entendez mal vos intérêts..... Iris, n'éveillez pas ſi-tôt votre amant.

Suivons par-tout le voluptueux, dans ſes diſcours, dans ſes promenades, dans ſes lectures, dans ſes penſées, &c. Il diſtingue la volupté du plaiſir, comme l'odeur de la fleur qui l'exhale, ou le ſon de l'inſtrument qui le produit. Il définit la débauche, un excès de plaiſir mal goûté ; & la volupté, l'eſprit & comme la quinteſſence du plaiſir, l'art d'en uſer ſagement, de le ménager par raiſon, & de le goûter par ſentiment. Eſt-ce ſa faute après cela, ſi on a plus de deſirs que de beſoins ? Il eſt vrai que le plaiſir reſſemble à l'eſprit aromatique des plantes ; on n'en prend qu'autant qu'on en inſpire : c'eſt pourquoi vous voyez le voluptueux prêter à chaque inſtant une oreille attentive à la voix ſecrette de ſes ſens dilatés & ouverts ; lui, comme pour mieux entendre le plaiſir ; eux, pour mieux le recevoir. Mais s'ils n'y ſont pas propres, il ne les excite point : il perdroit le point de vue de ſon art, la ſageſſe des plaiſirs.

La nature prend-elle ſes habits de printemps ? prenons, dit-il, les nôtres ; faiſons paſſer dans nos cœurs l'émail des pres & la verte gaiete des champs. Parons notre imagination des fleurs qui rient à nos yeux. Belles, parez-en votre ſein, c'eſt pour vous qu'elles viennent d'éclorre ; mais prenez encore plus d'amours que de fleurs. Enivrez-vous de tendreſſe & de volupté, comme les prés s'enivrent de leurs ruiſſeaux. Chaque être vous adreſſe la parole ; ſeriez-vous ſourdes à la voix, à l'exemple de la nature entiere ? Voyez ces oiſeaux : à peine éclos, leurs aîles les portent à l'amour ! Voyez comme ce dieu badin folâtre ſous la forme de Zéphire autour de ce verd feuillage ! Les fleurs même ſe marient ; les vents ſont leurs meſſagers amoureux. Chaque choſe eſt occupée à ſe reproduire.

Vous, qui avez tant de ſentiment, Corine..... venez. Si l'inſtinct jouit plutôt que l'eſprit, l'eſprit goûte mieux que l'inſtinct.

Qu'un ſimple bouquet a de charmes pour un amant ! *L'amour eſt-il niché dans ces fleurs ?* Daphnis croit le reſpirer lui-même : on diroit qu'il veut l'attirer dans ſon cœur par une voie nouvelle. Mais quel feu ſecret ! Quelle douce émotion ! Et quelle en eſt la cauſe ? *C'eſt qu'il étoit contre le cœur de ſa chere Thereſe.* En reçoit-elle un à ſon

tour des mains de ſon berger ? Il le ſuit des yeux. Que ces fleurs ſont heureuſes d'être ſi bien placées ! Elles ornent le trône des amours ! Il envie leur ſort ; il voudroit, comme elles, expirer ſur ce qu'il aime.

La douleur eſt un ſiecle, & le plaiſir un moment ; ménageons-nous pour en jouir, dit le convaleſcent voluptueux. Reprend-il un nouvel être ? Il eſt enchanté du ſpectacle de l'univers. Heureuſe abeille ! il n'y a pas une fleur dont il ne tire quelque ſuc : ſes narines s'ouvrent à leur agréable parfum. Une table bien ſervie ranime ſon appétit, un vin délicieux flatte ſon palais, un joli minois le met tout en feu : que dis-je !

» *La premiere Philis des hameaux d'alentour*
» *Eſt la Sultane favorite,*
» *Et le miracle de l'amour.*

Lesbie, vous êtes charmante, & je vous aime plus que Catulle ne vous a jamais aimé.... Mais vous êtes trop *libidineuſe* : on n'a pas le temps de deſirer avec vous. Déjà... pourquoi ſi vite ? J'aime qu'on me réſiſte, & qu'on me prévienne, mais avec art, ni trop, ni trop peu : j'aime une certaine violence, mais douce, qui excite le plaiſir ſans le déconcerter. La volupté a ſon ſoleil & ſon ombre : croyez-moi, Lesbie, reſtons encore quelque temps

à l'ombre ; ombre charmante, ombre chérie des femmes voluptueuſes, nous ne nous quitterons que trop tôt ! Ne ſentez-vous donc pas le prix d'une douce réſiſtance, & d'un bien plus doux amuſement ? Il n'y a pas juſqu'à la foibleſſe même dont on ne puiſſe tirer parti. Que Polyénos, Aſcylthe, & tous les Mazulims du monde ne ſe plaignent plus de leur déſaſtre, l'attente du plaiſir en eſt un. Circé s'en loue, elle remercie ſon amant de ce qui bleſſe au moins la vanité des autres femmes. Circé rend graces à une trop heureuſe impuiſſance ; c'eſt qu'elle n'eſt que voluptueuſe : ſon plaiſir en a duré long-temps, ſes deſirs n'ont point fini. Les langueurs du corps empêchent donc quelquefois les langueurs de l'ame ! Quoi ! elles ſoutiennent la volupté ! Qui l'eût cru, ſans l'expérience de la *parodie* du *pavot* de Virgile ? Parodie ſi bruſque quelquefois, au milieu même des plus *grands airs*, qu'on a bien de la peine à n'en pas rire, au haſard d'augmenter le dépit de Vénus.

Si le voluptueux ſe promene, le plus beau lieu, le chant des oiſeaux, la fraîcheur des ruiſſeaux & des zéphirs, un air embaumé de l'eſprit des fleurs ; la plus belle vue, la plus ſuperbe allée, celle où Diane ſe promene elle-même avec toute ſa cour ; voilà ce qu'il choiſit & ce qu'il quitte

bien plus volontiers, soit pour lire au frais Crébillon ou Chaulieu ; soit pour s'égarer dans un bois, & fouler avec quelque driade le gazon touffu d'un bosquet inaccessible aux profanes. Lambris dorés, que les flûtes & les voix font retentir, charmez-vous ainsi le magnifique ennui des rois ?

S'il attend sa maîtresse, c'est dans le silence & le mystere ; tous ses sens tendus semblent écouter ; il ose à peine respirer ; un faux bruit l'a déjà trompé plus d'une fois : puissé-je l'être toujours ainsi. Tout dort, & Julie ne vient point ? L'impatience de l'un surpasse la prudence de l'autre. Il ne se connoît plus, il brûle, il frémit du plaisir qu'il n'a pas encore.... Que sera-ce & quels transports, quand un objet si tendrement chéri, si vivement imaginé, éclairé par le seul flambeau de l'amour..... Heureux Sylvandre, voilà Julie !

Isse est-elle dans les bras du sommeil ? Celui de l'amour même n'est pas plus respecté ; il ordonne aux ruisseaux de murmurer plus bas ; il voudroit imposer silence à la nature entiere. Isse ne s'éveillera que trop tôt, elle est dans la plus galante attitude. Voyez celle de l'amant ! voyez ses yeux ! Que de charmes ils parcourent !

Favoriſe le dieu du ſommeil, & qu'ils ayent le temps de ſe *payer des larmes qu'ils ont verſé pour eux !*

Beaux jours d'Hébé ! quoi ! vous ne reviendrez plus ! Je ſerai déſormais impitoyablement livré au vuide d'un cœur ſans tendreſſe & ſans deſir : vuide affreux que tous les goûts, tous les arts, toutes les diſſipations de la vie ne peuvent remplir ! Que je ſente du moins quelquefois les flatteuſes approches du plus reſpectable des dieux, ſigne conſolateur d'une amante éperdue ; & tel qu'au nautonnier allarmé ſe montre la brillante étoile du matin. Plaiſir, ingrat plaiſir, c'eſt donc ainſi que tu traites qui t'a tout ſacrifié ! Si j'ai perdu mes jours dans la volupté, *ah rendez-les moi, grands dieux*, pour les reperdre encore !

Je ſuis jaloux de ton bonheur, trop heureux pêcher. La nature t'a traité en mere, & l'homme en marâtre. Un doux zéphir a ſoufflé dans les airs, une nouvelle chaleur te rappelle à la vie ; tes boutons paroiſſent, ſe développent bientôt ornés de fleurs ; tu ſeras enfin chéri pour tes excellens fruits ! Combien de printemps t'ont rajeuni ! Combien d'autres te rajeuniront encore, tandis que le premier de l'homme, hélas ! eſt auſſi ſon dernier ! Quoi ! cet arbre fleuri qui fait l'honneur

du champ, qui a plus de ſentiment que tous les êtres enſemble, ne ſeroit qu'une plante éphémere, écloſe le matin, le ſoir flétrie; moins durable que ces fleurs, qui du moins ſûres de parer nos campagnes durant l'été, embelliront peut-être l'automne même! Spectacle enchanteur, dont l'éternité même ne pourroit me raſſaſier, un deſtin, cruel ſans doute, nous arrache au plaiſir de vous voir & de vous admirer ſans ceſſe, mais il eſt inévitable. Ne perdons point le temps en regrets frivoles; & tandis que la main du printemps nous careſſe encore, ne ſongeons point qu'elle va ſe retirer; jouiſſons du peu de momens qui nous reſtent; buvons, chantons; aimons qui nous aime; que les jeux & les ris ſuivent nos pas; que toutes les voluptés viennent tour-à-tour, tantôt amuſer, tantôt enchanter nos ames; & quelque courte que ſoit la vie, nous aurons vécu.

Le voluptueux aime la vie, parce qu'il a le corps ſain, l'eſprit libre & ſans préjugés: amant de la nature, il en adore les beautés, parce qu'il en connoît le prix: inacceſſible au dégoût, il ne comprend pas comment ce poiſon mortel vient infecter nos cœurs. Au-deſſus de la fortune & de ſes caprices, il eſt ſa fortune à lui-même: au-deſſus de l'ambition, il n'a que celle d'être heureux: au-deſſus des tonnerres, philoſophe Epicurien, il

ne craint pas plus la foudre que la mort. Les arbres ſe dépouillent de leur verdure, il conſerve ſon amour. Les fleuves ſe changent en marbre, un froid cruel gele juſqu'aux entrailles de la terre, il brûle des feux de l'été. Couché avec ſa chere Délie, la rigueur de l'hiver, le vent, la pluie, la grêle, les élémens déchaînés ajoutent au bonheur de Tibule. Si la mer eſt calme & tranquille, le voluptueux ne voit dans cette belle nappe d'huile, qu'une parfaite image de la paix. Si les flots bouleverſés par Eole en furie, menacent quelque vaiſſeau du naufrage, ce tableau mouvant de la guerre, tout effrayant qu'il eſt, il le voit avec le plaiſir d'un homme éloigné du danger. Ce n'eſt pas là un de ceux que court volontiers la volupté.

Tout eſt plaiſir pour un cœur voluptueux; tout eſt roſes, œillets, violettes dans le champ de la nature. Senſible à tout, chaque beauté l'extaſie; chaque être inanimé lui parle, le réveille; chaque être inanimé le remue; chaque partie de la création le remplit de volupté. Voit-on paroître la riante livrée du printemps? Il remercie la nature d'avoir prodigué une couleur ſi douce & ſi amie des yeux. Admirateur des plus frappans phénomenes, le lever de l'aurore & du ſoleil, cette brillante couleur de pourpre, qui ſe jouant dans le brun des nuées,

forme à ſon couchant la plus belle décoration, les rayons argentés de la lune, qui conſolent les voyageurs de l'abſence du plus bel aſtre : les étoiles, ces diamans de l'Olympe, dont l'éclat eſt relevé par le fond bleu auquel ils ſont attachés : ces beaux jours ſans nuages, ces nuits plus belles encore, qui inſpirent les plus douces rêveries, nuits vertes des forêts, où l'ame enchaînant ſes penſées volages dans les bornes charmantes de l'amour, contente, recueillie, ſe careſſe elle-même & ne ſe laſſe point de contempler ſon bonheur : ombre impénétrable aux yeux des Argus, où il ſuffit d'être ſeul pour deſirer d'être avec vous, Thémire ; d'être avec vous pour oublier tout l'univers. Que dirai-je enfin ? toute la nature eſt dans un cœur qui ſent la volupté.

Vous la ſentez, Sapho, vous éprouvez l'empire de cette puiſſante divinité. Mais quel ſingulier uſage vous en faites ! Vous refuſez aux uns ce que vous ne pouvez accorder aux autres ; vous jouez le ſexe que vous n'avez pas, pour chérir celui que vous avez. Amoureuſe de votre ſexe, vous voudriez en changer ! Vous ne voyez pas que vous oubliez votre perſonnage, en faiſant mal le nôtre, & que la nature abuſée en rougit !

Ne nous élevons point contre cette uſurpation ; n'arrêtons point le cours d'un ruiſſeau, qui conduit tôt ou tard à ſa ſource. Quand on prend de l'amour,

on peut prendre une amante ; le plaiſir ſe laſſe de *mentir*.

La vue des plaiſirs d'autrui nous en donne. Avec quel air d'intérêt la curieuſe Suzon regarde les myſteres d'amour ! Plus elle craint de troubler les prêtres qui les célebrent, plus elle en eſt elle-même troublée ; mais ce trouble, cette émotion ravit ſon ame. Dans quel état la friponne eſt trouvée ! Trop attentive, pour n'être pas diſtraite, elle ſemble machinalement céder à la voluptueuſe approche des doigts libertins !..... Pour la déſenchanter, il lui faudroit des plaiſirs, tels ſans doute que ceux dont elle a devant ſoi la ſéduiſante image. L'amour ſe gagne à être vu de près.

Oſerois-je légerement toucher des myſteres ſecrets dont le ſeul nom offenſe Vénus, & fait prendre les armes à tout Cythere, mais qui cependant ont quelquefois le bonheur de plaire à la déeſſe, par l'heureuſe application qu'on en fait ?

Le beau Giton gronde le ſatyre qu'il a choiſi pour ſes plaiſirs : tout enfant qu'il eſt, il s'apperçoit bien de l'infidélité qu'Aſcylthe lui a faite : il donne à ſon mari plus de plaiſir qu'une femme véritable : eſt-il ſurprenant qu'il mette ſes faveurs au plus haut prix, & que le plus joli cheval, le courſier de Macédoine le plus vîte puiſſe à peine les payer ?

Vous

Vous ſouvient-il de l'écolier de Pergame ? Grands dieux ! l'aimable enfant ! la beauté ſeroit-elle donc de tous les ſexes ? Rien ne limiteroit-il ſon empire ? Que de déſerteurs du culte de Cypris ! Que de cœurs enlevés à Cythere ! La déeſſe en conçoit une juſte jalouſie. Eh ! quel bon citoyen de l'île charmante qu'elle a fondée, ne ſoupireroit avec elle de toutes les conquêtes que fait le rivage ennemi ? Beau ſexe, cependant, n'en ſoyez pas ſi jaloux. Pétrone a moins voulu dans l'excès de ſon raffinement, vous cauſer des inquiétudes, que vous ménager des reſſources contre l'ennuyeuſe uniformité des plaiſirs. En effet combien d'amours petits ou timides (ceux-là ſont ſi faciles à effaroucher) ont été bien aiſes de trouver un refuge, ſans lequel, privés d'aſyle, ils ſeroient peut-être morts de frayeur à la porte du temple ! Combien d'autres, excités par une ſimple curioſité philoſophique, rentrant enſuite dans leur devoir, ont ſi bien ſervi le véritable amour, que pour ſes propres intérêts, ce dieu des cœurs, en bon caſuiſte, n'a pu quelquefois ſe diſpenſer de leur accorder conditionnellement une indulgence dont il profitoit.

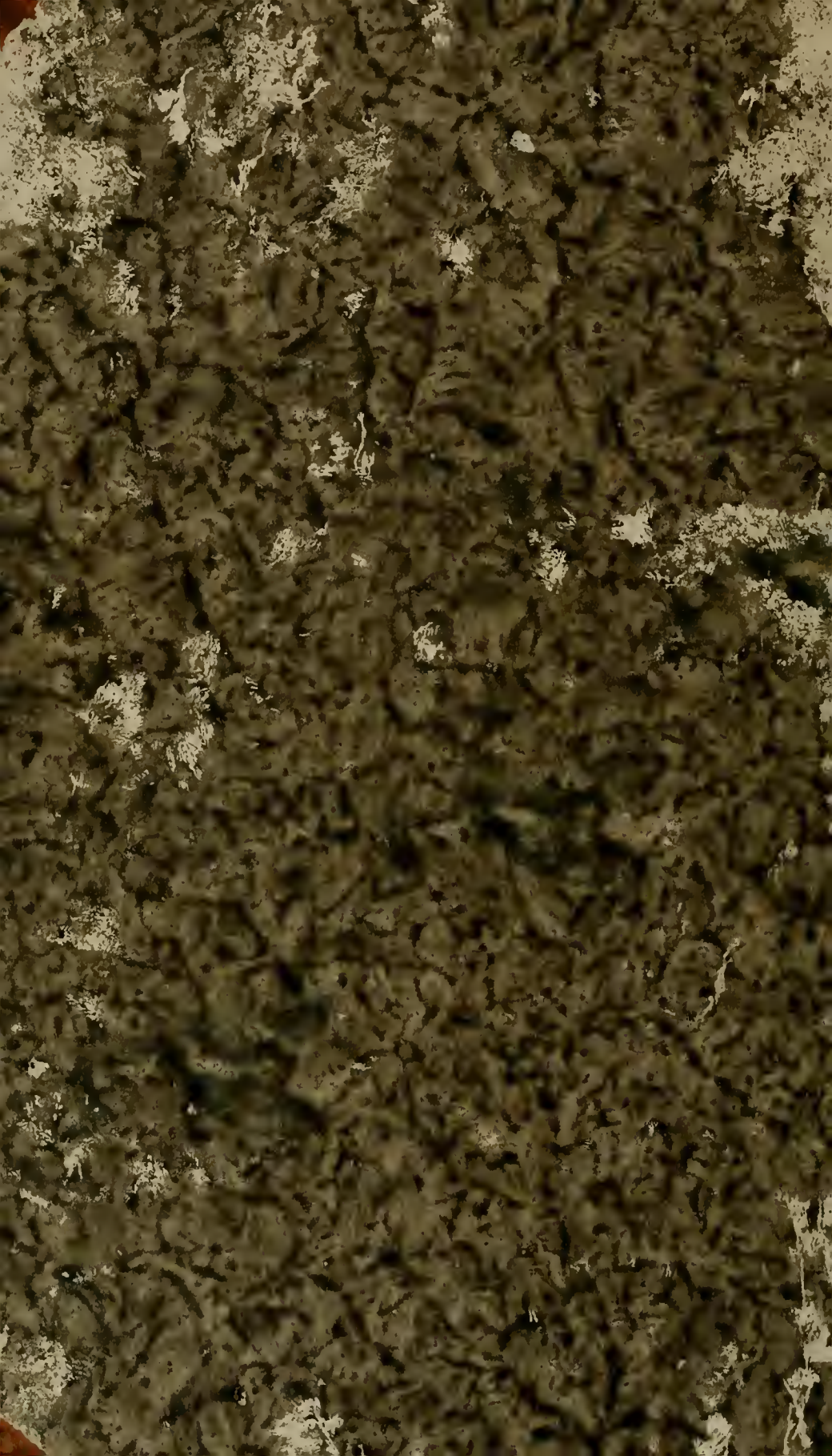
Vous avez de l'eſprit, Céphiſe, & vous êtes révoltée par ces diſcours ! vous vous piquez d'être philoſophe, & vous vous feriez un ſcrupule d'uſer

d'une reſſource permiſe & autoriſée par l'amour! Quels ſeroient donc vos préjugés, ſi, comme tant d'autres femmes, vous aviez le malheur de n'être que belle ! Ah ! croyez-moi, chere amante, tout eſt femme dans ce qu'on aime ; l'empire de l'amour ne reconnoît d'autres bornes que celles du plaiſir.

Je te rends, amour, le pinceau que tu m'as prêté, fais-le paſſer en des mains plus délicates ; & toi, reſte à jamais dans mon cœur.

FIN du Tome troiſieme & dernier.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans le Tome III.

EPITRE à mon Esprit, ou l'anonyme persifflé. Page 1
*La Volupté, par M. le chevalier de M***, capitaine au régiment Dauphin.* 16
L'Homme machine. 95
L'Art de jouir. 201

FIN de la Table du Tome troisieme & dernier.